ANTHOLOGIES ILLUSTRÉES

A.-D. SERTILLANGES

LES VERTUS THÉOLOGALES

LA CHARITÉ

Les Vertus Théologales

LA CHARITÉ

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE GEORGES GOYAU

de l'Académie française.

LES FIGURINES FRANCISCAINES. Un vol. in-8,° 21 planches. Couverture de Maurice Denis. Broché. . . . . **15 fr.**

SAINTE JEANNE D'ARC. *Les Étapes d'une gloire religieuse.* Un vol. in-4°. 16 planches hors texte. Ornements typographiques de J. Girard. Broché. . . . . **25 fr.**

SAINTE LUCIE. 1 vol. avec 40 illustrations. Broché . . . . . **3 fr.**

OUVRAGES DU R. P. SERTILLANGES

de l'Institut.

LA CATHÉDRALE. *Sa mission spirituelle.* 1 vol. in-4°. 120 illustrations. Broché . . . . . **25 fr.**

LES VERTUS THÉOLOGALES. *Anthologies de textes et de gravures.* Un volume grand in-8°, 372 gravures.

On vend séparément : La Foi, 1 vol. L'Espérance, 1 vol. La Charité, 1 vol.

L'ART ET LES SAINTS

Chaque volume in-8° très illustré, 3 fr.

Sainte Geneviève.
Saint Louis.
Sainte Lucie.
Saint Nicolas.
Sainte Thérèse.
Saint Antoine, ermite.
Saint Martin.
Sainte Cécile.
Saint Michel.
Sainte Catherine.
Saint Hubert.
Sainte Catherine de Sienne.

GRANDS ÉDIFICES RELIGIEUX DE FRANCE

Chaque vol. (20 × 13) très illustré. Broché, 4 fr. 50

Cathédrale d'Albi.
Cathédrale d'Amiens.
Cathédrale de Bayeux.
Cathédrale de Bourges.
Cathédrale de Chartres.
Cathédrale de Clermont-Ferrand.
Cathédrale de Limoges.
Cathédrale de Lyon.
Cathédrale du Mans.
Cathédrale de Reims.
Cathédrale de Rouen.
Cathédrale de Sens.
Abbaye de Cluny.
Abbaye de Fontenay.
Abbaye de Moissac.
Abbaye de Vézelay.
Eglise de Brou.
Mont-Saint-Michel.

ANTHOLOGIES ILLUSTRÉES

Les Vertus Théologales

LA CHARITÉ

CHOIX DE TEXTES PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR

A.-D. SERTILLANGES

Membre de l'Institut

ALMA COLLEGE
235.4
LIBRARY
Se68
Alma, California

Ouvrage illustré de 122 gravures.

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1923

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.
Copyright, by Henri Laurens, 1913.

3343

NIHIL OBSTAT

MONPEURT, Pr.

Paris, 27 Septembre 1913.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 3 Octobris 1913.

G. LEFEBVRE,

VIC. GÉN.

LE BON PASTEUR AU MILIEU DES APÔTRES.
Sarcophage chrétien du IV^e^ siècle. Musée du Latran à Rome

PRÉFACE

I

Le langage courant, en nos temps de froideur religieuse, a singulièrement rétréci le sens du mot *charité*.

A en croire quelques-uns, qui le repoussent, il n'exprimerait que je ne sais quelle concession hautaine et pitoyable de celui qui possède à celui qui ne possède point, de celui qui est orgueilleux à celui qui est lâche.

Justice ! entendons-nous, et non pas charité ! La charité abaisse, amollit, rend esclave, et suggère des mœurs d'esclave ; la justice redresse et ennoblit, parce qu'elle fait que l'on compte sur soi seul, en n'exigeant d'autrui que ce qui est à soi, non à lui-même.

Favorisant sans le savoir ces déviations de socialistes aigris, des chrétiens se laissent aller à ne voir eux-mêmes dans la charité que l'aumône. Non sans doute l'aumône dédaigneuse et irritante qu'on décrit ; mais en tout cas l'aumône seule, et c'est déjà une diminution qui invite aux méconnaissances et aux équivoques.

La charité, au sens chrétien, n'est aucunement cela, et sa sublimité est bien au-dessus d'ignorantes attaques.

Dernier fond de la vie religieuse, *lien de la perfection* et *fin de la loi*, elle révèle la grandeur de l'Evangile, et cette grandeur, à plus forte raison y participe-t-elle.

La charité est le lien des êtres raisonnables avec Dieu et en Dieu; en Dieu, dis-je, leur source commune.

« *Tout est un; l'un est l'autre, comme dans les Trois Personnes,* » a dit profondément Pascal. Non qu'il s'agisse de confondre en Dieu et entre eux tous les êtres, versant ainsi au panthéisme ; mais parce que, distincts, les êtres cependant ne sont pas sans liens. Distincts de Dieu, ils ne sont pas sans rapports naturels et surnaturels avec Dieu.

Il y a un Tout de tout, et ce Tout, Dieu en est le centre ; Dieu en est le foyer vivant.

Quiconque a pris conscience de ce fait; qui en a reçu la révélation par le Christ doit se sentir *débiteur de tous,* et d'abord débiteur, débiteur à fond, de Celui en qui tous subsistent.

La charité aura donc un double élan : Amour de Dieu, et amour, à cause de Dieu, de tout être en qui Dieu se retrouve.

La charité à l'égard de Dieu est une conséquence des rapports établis de Dieu même, par création et par adoption, entre lui et les créatures raisonnables.

Dieu nous a faits ; Dieu nous conserve ; Dieu nous comble de biens; Dieu nous pousse vers nos destinées : l'aimer est un devoir de nature.

Dieu nous a reconstitués, par la grâce, dans un être plus haut ; il nous y garde, nous y ramène après nos chûtes, nous y accroît et nous entraîne, à travers la joie ou l'épreuve, vers des achèvements dont l'Espérance nous a fait goûter la grandeur : l'aimer est un devoir de privilégiés et de fils, d'amis et même d'époux, comme ne craindront pas de le dire les mystiques. Tous les mots humains qui expriment l'unité et le don devront servir et seront toujours assez impuissants, quand il s'agira d'exprimer l'ineffable.

Si l'on voulait philosopher, on pourrait porter plus haut le débat — plus haut ! tout au moins dans le sens de l'abstrait. On dirait : Par la raison, l'homme s'élève à l'universel. Au lieu de juger des biens uniquement par le désir immédiat et selon les données sensibles, il

se sent invité à faire de tout bien son bien ; à égaler ses vouloirs à l'être, et à fonder leur hiérarchie sur celle des valeurs d'être à lui donnée par la raison.

Ainsi établi au-dessus du moi borné, grâce au sens de l'absolu qu'il possède, l'homme entrevoit, au bout de la perspective des biens, le Bien suprême, dont Dieu est la réalité personnelle, et qui appelle donc son hommage plein, son adhésion sans réticence, son dévouement et son amour.

C'est naturellement, en ce sens-là, que l'homme aime Dieu par-dessus toutes choses.

Pour que la charité naisse, il suffira de transposer au surnaturel ce mouvement spontané de la nature raisonnable.

Dieu surélevant la raison par la foi, la place en face du Bien divin envisagé sous l'aspect intime que le dogme de la Trinité nous révèle. Le cœur suivra. L'infini, désiré en soi, fera pâlir, dès qu'on le mettrait en concurrence, tout bien créé même le plus désirable; il exaltera au contraire, par son reflet, tout bien placé dans son rayonnement.

L. Bégule del.

Ecole française du XIII^e^ siècle. — La Charité.

Fragment de vitrail de la cathédrale de Lyon.

Et si le *Dieu avec nous* de l'histoire évangélique, le Dieu de la crèche et le Dieu de la croix vient aider la sensibilité elle-même à se mettre à l'unisson, tout notre être transfiguré pourra inaugurer une vie divine.

« Dis-moi ce que tu aimes, écrira plus loin saint Augustin, je te dirai ce que tu es. Tu aimes la terre? tu es terre. Tu aimes Dieu? Que dirai-je? Oui, tu es Dieu .. »

La tentation des philosophes, c'est de traiter Dieu uniquement comme une expression métaphysique, comme un être théorique qui tient son rang dans nos explications du monde à peu près comme l'éther des physiciens dans la théorie de la lumière.

La tentation des autres, et des philosophes aussi dans la vie courante, c'est d'oublier, et de se contenter, en fait de culte de Dieu, de vagues parades cultuelles.

La conséquence pratique, c'est le déliement de la vie, qui, n'ayant plus son Bien suprême, moteur premier du désir, et se trouvant donc livrée à l'anarchie instinctive des vouloirs, n'aura plus d'unité, d'organisation, ou bien s'organisera à côté, faisant son centre d'attraction de ce qui n'est pas digne d'elle.

La charité divine vient à bout de ces abus.

Elle traite Dieu comme il l'a voulu, quand il nous a fait dire : « *Je ne vous appellerai plus serviteurs, mais je vous ai appelés mes amis.* » Une amitié, c'est bien l'essence profonde de la charité chrétienne. Elle en a au maximum la valeur morale et elle peut en avoir la douceur. Elle est fondée sur une communication des vies : communication imparfaite ici, mais qui attend sa perfection dans les intimités éternelles. Elle n'attire pas à soi ce qu'elle aime, bien qu'elle espère en jouir : elle s'y donne, et elle met toute sa joie dans cette appartenance totale.

Oublier, comment le pourrait-elle sans oublier son tout? Pour la pensée actuelle, Dieu peut bien être absent momentanément sans que l'amour s'en offense ; mais oublier en ce sens que l'influence du premier Amour n'agisse plus, que la vie n'en soit plus pénétrée et orientée, c'est impossible.

L'unité de la vie, en dépit de sa diversité, sera le fruit de cet amour dominant qui règlera naturellement tous les autres.

Comme le vaisseau qui va au port règle toute sa manœuvre en vue de cette fin de sa course, l'âme qui s'élance vers Dieu par l'amour et par le désir règle aussi ses démarches intérieures et extérieures de façon à le mieux atteindre.

Elle sait ce qu'elle doit rechercher ; elle sait aussi ce qu'elle doit craindre.

Les ennemis de l'amour divin, ce sont tous les mouvements que Dieu ne règle plus, à savoir les vices ; ses amis, tous les mouvements que la Pensée créatrice et rectrice peut avouer, à savoir les vertus.

L'humble amante du divin sera donc, autant que l'humaine faiblesse le permet, universellement vertueuse.

Cette connexion de toutes les vertus dans l'amour est une des idées sur lesquelles nos docteurs ont appuyé avec le plus d'insis-

tance. *Aime et fais ce que tu voudras*, diront-ils avec l'aigle d'Hippone. Bourdaloue, l'homme précis, se chargera de déclarer sur ce point leur doctrine.

Quant aux douceurs de l'amour divin, à ses extases, à ses langueurs, à ses énergies et à ses héroïsmes, on en jugera suffisamment a lire Ignace d'Antioche, Augustin, Bernard, Jean ou Thérèse d'Avila, et les autres; à contempler aussi nos images, où se reflètent

Photo Neurdein.

Ecole française du commencement du XVI^e siècle. — LE SACRIFICE D'ABRAHAM.
Miséricorde d'une stalle de la cathédrale d'Amiens.

plus ou moins heureusement des textes dont la beauté n'échappera point, même au lecteur le moins attentif.

II

Une fois l'âme reliée à son Principe par la charité en son premier acte, il y aura lieu pour elle de rechercher quelles conséquences comporte ce premier lien, à l'égard de tous les êtres.

Qui tient à Dieu devra le reconnaître et l'aimer là où il est. Or, où est-il? En soi sans doute, mais aussi en tout ce qui est de lui et par quoi nous voulons l'atteindre.

Nous ne savons qu'il y a Dieu que parce qu'il y a des créatures.

Ayant pris celles-ci comme échelon pour monter, nous ne pouvons refuser de concevoir que Dieu les prend aussi comme échelon pour descendre. Elles lui servent de moyen pour se manifester, de contrôle pour juger de nos sentiments fidèles, de tronc pour recevoir l'aumôme d'amour.

Détacher de Dieu, en esprit, tout ce qu'il a créé et en quoi il a mis

Emile Friant. — LA TOUSSAINT.
Musée du Luxembourg.

plus ou moins de lui-même, c'est couper le pont entre lui et nous, et prétendre l'aimer dans ces conditions, c'est prétendre l'aimer sans l'aimer. « *Celui qui dit aimer Dieu et n'aime pas son frère,* dit l'apôtre, *se trompe lui-même.* »

Dieu est esprit en soi; mais comme créateur, on pourrait presque dire qu'il a un corps. La création est comme le corps de Dieu.

Dieu est vivant en soi; mais la famille des esprits est la famille de Dieu et comme le prolongement de son âme.

Et nous aimerions Dieu sans aimer son corps ni son âme!

D'un autre côté, allant à Dieu nous devons y aller tels que nous sommes. Or nous ne sommes pas au complet à nous seuls. « Tout est un, l'un est l'autre » répéterons-nous avec Pascal.

Entre humains en particulier, la solidarité éclate. Sainte Catherine de Sienne nous fera voir que nous tenons les uns aux autres par mille liens ; que nous formons une famille de corps et d'esprits.

Nous vivons tous littéralement les uns des autres. Une personnalité isolée ne serait pas viable. Tout travaille et tout a travaillé pour nous depuis Adam.

Photo Alinari.

SAINT MARTIN PARTAGE SON MANTEAU AVEC UN PAUVRE.
Bas-relief de l'église Saint-Martin de Pise (XVII^e siècle).

Qu'est-ce donc que notre petit *moi* détaché de tout le reste ! Le moyen d'enrichir notre vie n'est-il pas de la transporter au dehors de nous, dans le cercle immense de l'activité universelle ; de considérer comme un événement personnel ce qui arrive dans la société de nos semblables ; de jouir de leurs jouissances, de souffrir de leurs souffrances, et par là de posséder, au lieu de sa personnalité vide et impuissante, tout le plein de la vie universelle et toute la puissance de Dieu ?

Nous tenant ainsi étroitement, membre à membre, comme une seule chair, pouvons-nous, en montant à Dieu même par l'amour, ne pas faire état de cette condition que lui-même nous a faite? S'il nous recevait en ce cas, ne serait-ce pas une invitation céleste à l'égoïsme?

Aimer Dieu, *nous,* c'est aimer Dieu ensemble. C'est donc aussi nous aimer mutuellement; car l'amour seul nous met ensemble.

Venant de Lui en commun, l'aimer à la façon d'un Père c'est nécessairement se sentir frères.

Voyageant sous sa providence, en l'aimant comme un guide commun on doit se sentir compagnons de route.

Allant à lui dans les au-delà du temps et de l'éternité où il nous reçoit, en l'aimant comme un Bien nécessairement commun, puisqu'il est suprême, on doit se sentir commensaux de sa table de vie où l'aliment assimilé est Lui-même.

Sentie plus ou moins vaguement en tout temps par « l'âme naturellement chrétienne », mais combattue par l'instinct, naturel aussi, de la lutte pour la vie, cette vérité de l'amour mutuel a été établie par le Christ dans une lumière qui ne devait plus s'éteindre. Il ne l'a pas prêchée seulement : il y a fait croire ; il l'a inspirée ; il l'a soufflée en flamme ardente, en prouvant, lui, Dieu-Homme, que Dieu veut s'unir à fond l'homme, et par là unir tous les hommes, parce qu'il est Charité : « *Deus charitas est,* » (I, Jean IV, 8).

L'Amour vivant, manifesté par le Christ, et ses nouvelles intentions révélées dans la *Bonne Nouvelle :* telle est la source du grand mouvement dont on percevra dans nos textes l'ampleur.

« Dieu s'est fait homme afin que l'homme fût fait Dieu », dit saint Augustin. Ce double fait, descendant et ascendant, est nécessairement un fait collectif.

Dieu se fait tout *homme,* en quelque sorte, en se faisant Fils de l'Homme, et il s'unit ainsi l'humanité de telle façon que tous ceux qui adhèrent à cette unité ne forment plus en lui, par le Christ, qu'un seul corps.

Or, ce corps de Dieu monte à la divinisation attendue en accroissant son unité, loin de la laisser se dissoudre.

La charité, *lien de la perfection*, est donc la condition du progrès, comme elle est le fond de la consommation.

Etre un entre nous, par le Christ, en Dieu, c'est à la fois, en

Ecole française du XII^e siècle. — Médaillon de vitrail de l'abbaye Saint-Denis.
Extrait de Lasteyrie : Histoire de la peinture sur verre.

Quadrige symbolique portant l'arche d'alliance, avec les rouleaux de la Loi et la Verge d'Aaron, surmontée par la croix du Christ que tient le Père et qu'entourent les Evangélistes en symboles.

divers états, la vie éternelle, la vie du temps et le départ de cette double vie par l'adhésion à l'action de la grâce.

La *grâce !* Quel tendre mot ! Sous ses auspices, Dieu annonce qu'il se fond en nous, nous en lui. Et chacun y apporte sa plénitude.

La plénitude de Dieu est un infini. Celle de chacun de nous, laissé à son isolement, serait une misère. N'allons-nous pas la corriger par l'union ; la vivifier par l'adhésion à Celui qui, divin et humain, peut à la fois recevoir cette union selon l'homme et la diviniser, l'égalant ainsi en quelque façon au sublime Partenaire qui s'incline ?

« *Je suis le cep, vous êtes les rameaux,* » déclarait le Divin Maître. Il aurait pu ajouter : Dieu est la terre. O terre divine, d'où vient toute sève de vie, où toute réalité s'enracine, pourrons-nous boire tes sucs sans rester unis, comme si le courant vital pouvait passer dans un paquet de brindilles dispersées ou juxtaposées, comme si une âme animait le cadavre?

La charité mutuelle est, au surnaturel, le fond même de la vie. On ne peut concevoir d'action religieuse, au dedans ou au dehors, sans qu'il en soit question à titre quasi exclusif. L'activité chrétienne tout entière n'est qu'une transformation de l'amour.

Tel est précisément le sens de l'Eglise. L'Eglise n'est autre chose qu'une charité socialisée, puisque son rôle, sous des apparences politiques, est de constituer l'unité des hommes en Dieu, par le Christ, sous la poussée intérieure de l'Esprit qui crie en chacun de nous comme en elle : *Père ! Père !* (*Galates*, IV, 6).

Gratry soulignera ce point de vue, que nos complexités tendent à couvrir; qui était si marqué dans l'Eglise primitive.

La charité fut le sceau divin que le Christ mit aux mains des Douze, avec les clefs, avec la houlette du pasteur et le bâton du voyageur. Ils en marquèrent leur œuvre aux yeux de tous, et nul ne put ne point voir. « Voyez donc comme ils s'aiment ! » disaient avec admiration les païens, et cette constatation d'unité, en dépit des agents de division qui déjà commençaient leur œuvre, ne fut pas pour peu dans la rapide diffusion du christianisme.

Les pauvres, les malheureux seraient naturellement ceux qui bénéficieraient en premier de cette charité mutuelle. Le Christ en avait fait une sorte de sacrement. On lira plus loin le texte sublime qui évoque ce qu'on pourrait appeler les assises de l'amour : *Alors, le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon*

Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... etc.

La conclusion : « *Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait,* » instituait le pauvre comme le représentant de Jésus, comme son symbole vivant, et le geste charitable à l'égard du pauvre comme un signe d'union avec lui, ensemble; comme un moyen de cette union ; par conséquent comme une sorte de sacrement, s'il est vrai que tout symbole actif institué dans l'ordre religieux est chose sacramentelle.

Photo Neurdein.

La Charite.

Crypte de l'Abbaye de Saint-Denis.

Secourir le prochain et prouver ainsi qu'on l'aime, c'est aimer le Christ en lui, c'est aimer Dieu dans le Christ, une fois qu'on a compris que la foi opérant par la charité fait de nous tous un seul corps, dont le Christ est la tête; dont son Esprit est l'âme divine.

On s'en souvint. *Chrétien* et *fraternel* ce fut, pour les premiers disciples et aussi pour les païens qui les entouraient, la même chose

L'institution des diacres répondit aussitôt à ce qu'il y avait de quasi rituel dans l'aumône. La charité était ainsi un service religieux, correspondant à un *ordre sacré.* On verra comme Angelico a subi l'impression de cette doctrine.

C'est dans cette pensée que des quêtes charitables ont été insérées en plein cœur de l'office divin, pour signifier que le sacrifice consenti à l'amour fait partie du sacrifice non sanglant du Sauveur.

Nos dons mutuels sont l'offertoire d'une messe qui se poursuit à

travers les temps, et elle se change vraiment au corps et au sang du Christ, l'oblation faite pour ceux dont il a été dit : « *Ce que vous ferez au plus petit de mes frères c'est à moi que vous l'avez fait.* »

N'est-ce pas pour cela que les hôpitaux furent appelés chez nous de ce mot admirable : *Hôtels-Dieu ;* que les monastères furent des centres de charité permanente ; que la royauté chrétienne fêta les

Photo Alinari.

Fra Angelico. — L'HOSPITALITÉ.

Fresque du cloître de San Marco à Florence.

Jésus se présente à l'hospice du couvent comme un voyageur. Allusion à la parole : « Qui vous reçoit me reçoit ».

grandes solennités par des invitations et des services d'indigents ; que dans les familles, dans les communes et dans les villes, la coutume s'établit de sanctifier par des largesses les circonstances heureuses ou malheureuses de la vie ; que les grandes cités : telle Rome, furent divisées en régions en vue des secours, comme nos paroisses ; que dans les lieux de passage, tout couvent eut une hôtellerie annexée, pour héberger le Christ voyageur?

Angelico a rendu ici encore la pensée d'une façon bien touchante. Un voyageur en figure de Christ se présente à la porte de San Marco. Deux jeunes moines empressés l'accueillent. L'un le débarrasse de son bâton, l'autre l'attire doucement, et tous les deux échangent avec lui un regard qui veut dire — de leur part : Nous savons que le voyageur c'est vous, Maître ; de la sienne : Oui, enfants, et je prends pour moi ce que vous faites.

Tous les *passants pays*, comme on les appelait, y compris les forains, bénéficieraient de ces sentiments.

Partout on racontait que des miracles avaient récompensé ce culte en action; que le Christ était apparu réellement là où le cœur l'avait servi en son effigie vivante; que Christophe, le passeur, croyant passer un pauvre enfant, avait un jour passé l'Enfant-Dieu, dont le poids augmentant de moment en moment l'avait averti du miracle; que Elisabeth de Hongrie, puis Elisabeth de Portugal avaient vu des pains ou de l'or se changer en roses, dans les plis de leur manteau, pour que ne fussent point dévoilées leurs bonnes œuvres. Ces roses n'évoquaient-elles pas le parfum spirituel de l'amour?

Ecole allemande du XV^e siècle.
SAINT MARTIN PARTAGE SON MANTEAU.
Eglise de La Fère-en-Tardenois.

Martin, le catéchumène, avait donné la moitié de son manteau, et, la nuit suivante, le Seigneur lui était apparu environné d'anges, drapé dans la demi-chlamide et disant: « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a revêtu de ce manteau. »

N'admire-t-on pas que la tradition artistique, fidèle miroir, à ces époques surtout, du sentiment universel, ait persisté à représenter saint Martin, qui fit plus tard de si grandes choses, dans le geste initial et si simple du manteau découpé?

C'est que l'art, quand il garde contact avec l'âme collective, ce qui fait sa vraie grandeur, dit beaucoup avec peu. Il dit ici : L'amour est tout. L'amour vaut la célébrité universelle. L'amour vaut pour l'apostolat, pour les conversions de peuples, pour les guérisons de sociétés comme en fit celui-ci. L'amour vaut pour tout et contient tout, parce qu'il est la religion de la religion, l'essence du bien et l'âme des œuvres extérieures. *Aimez, et faites ce que vous voudrez.*

A l'intérieur de la charité en sa double forme, les sentiments humains trouveront leur place toute naturelle.

Lacordaire nous parlera de l'amitié.

D'autres nous feront voir l'amour, sous toutes ses formes légitimes, s'appuyant sur la charité comme sur un solide fondement. François d'Assise appellera la nature, pour qu'elle aussi s'incorpore au divin et participe de la grande unité que crée l'amour. Dante se souviendra de la *communion des saints* à travers les mondes. Les disparus comme les vivants auront part à la charité du souvenir et de la prière.

L'apostolat, les œuvres de charité sociale, les croisades pacifiques ou guerrières, les protections de villes, les dévouements civiques ou individuels trouveront ici leurs héros et leurs panégyristes. Qu'on lise seulement et qu'on regarde.

Au centre de tout, pour les faits comme pour la doctrine, on verra toujours le Christ.

C'est lui qui recueillera la part la plus abondante et la plus sensible de ce que la charité donne à Dieu. La compassion pour ce qu'il a souffert et la possibilité de souffrir à son tour pour lui dédommageront l'impuissance humaine, si dépourvue en face de l'Infini.

C'est lui aussi qui dira avec des paroles adorables, des gestes tendres et des plaies saignantes ce qu'éprouve le Ciel pour nous. Ce

mystère inouï : l'amour de Dieu pour l'homme, y trouvera sa révélation palpable.

Les *Paraboles* fourniront leur appoint d'évidence à cet échange humano-divin. L'Evangile les racontera; l'art en répètera indéfiniment les images. Que de *Bons Pasteurs!* Que de *Bons Samaritains!* Que de bons et de mauvais *Riches!*

La parabole en action du *Lavement des pieds*, si touchante et si grandiose aussi en son humilité sera perpétuellement reprise en paroles comme en dessins, en bas-reliefs, en ivoires, en vitraux, en émaux, en étoffes brodées et peintes, en tapisseries, etc.

Photo Alinari.

Giovanni della Robbia. — Les œuvres de Miséricorde.

Bas-relief de terre-cuite émaillée polychrome (fragment). Hôpital du « Ceppo » à Pistoie.

III

En ce qui concerne l'art en particulier, il faut noter d'abord les symboles employés pour désigner la charité et la distinguer de ses congénères, les autres vertus chrétiennes.

On retrouvera là, malheureusement, durant des périodes entières, l'influence des déviations qui ont fait réduire la charité aux ailes immenses au rôle restreint de pourvoyeuse.

En Italie, jusqu'à la Renaissance, l'art imprégné de théologie montre la charité à sa source, occupée à tous ses actes. A l'Aréna de Padoue Giotto lui met son cœur en main, pour qu'elle le tende

à Dieu, et en même temps, elle portera une corbeille de fruits pour la nourriture des pauvres. Elle sera posée sur un brasier. Ailleurs, elle tiendra le cierge, qui se consume pour luire. Elle sera en extase pour puiser à leur source les sentiments que son activité dépensera

Photo Martin Sabon.

Ecole française du XIII^e siècle.
LA CHARITÉ.
Eglise de Gisors.

Elle montrera le monogramme rayonnant du Christ, dans une pensée semblable. Elle sera couronnée, comme reine des Vertus. Elle aura une flamme sur la tête, ou dans la main, ou sur un autel à côté d'elle, ou volligeant au-dessus d'un globe, par allusion à la parole : « *Je suis venu mettre le feu à la terre, et que souhaitai-je, sinon qu'elle brûle !* »

Le prochain aura sa part dans ce feu, qui réjouit et réchauffe ; mais Dieu en sera le premier bénéficiaire, comme il en est la source.

Aux mêmes époques, en France, ce n'est plus *charité* qu'il faudrait écrire au-dessous des symboles adoptés ; mais simplement *bonté, largesse, bienfaisance*. Cela n'est pas rien ; mais ce n'est plus la vertu *théologale* au complet; en tout cas on sous-entend, et c'est dommage.

Dans ce domaine restreint, les éléments iconographiques sont nombreux. Ce sont la *bourse*, le *coffre*, la *cassette*, la *pièce de monnaie*, qui rappellent l'aumône d'argent ; l'*écuelle*, le *pain*, qui disent le secours immédiat et indispensable ; la *corne d'abondance*, la *corbeille de fruits* et de *fleurs* mêlés, qui généralisent, incluant dans la charité les procédés gracieux, le parfum des sentiments, le charme, le partage d'un luxe modeste, que représentent les fleurs.

Parfois, le *bouquet* remplace tout, comme pour dire : la charité parfume l'air que respirent les humains.

Inversement, un *fouet*, une *discipline* rappelleront le proverbe : « *Qui aime bien bien châtie.* »

La *lampe* signifiera la veillée charitable; la *maison*, un abri pour le pauvre et le voyageur; le *palmier* à fruits, la générosité de la nature que la charité imite; le *soleil*, l'universelle ardeur qui entretient la vie dans le monde; le *myosotis*, la pensée fidèle et aimante, etc., etc.

La *brebis*, qui offre sa laine pour vêtir l'homme; la *cigogne*, qui nourrit ses parents; la *poule*, qui abrite et défend ses poussins; le *pélican*, qui se frappe le sein et repaît ses petits de son sang, sont aussi introduits, surtout la brebis, dont la douceur dit mieux l'abandon volontaire, et qui a tant d'attaches avec le symbolisme ancien relatif aux sacrifices et au Christ.

Une femme debout, portant et conduisant des enfants; plus souvent encore assise, pour les mieux accueillir, et les montrant en grappe sur ses genoux, sur ses bras, suspendus à son sein; s'en laissant envahir comme par des parasites charmants; les regardant tendrement ou levant les yeux au ciel pour les lui confier : cette femme toute de bonté et d'oubli de soi, c'est la charité encore.

Photo Alinari.

MÉDAILLON DE LA PORTE DU SAUVEUR A LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

La charité donne un vêtement à un pauvre et porte sur son écu l'agneau symbole du dépouillement volontaire. L'Avarice inspecte ses coffres.

Quand, au lieu de ses enfants, elle nourrit des oiseaux, elle fait comme saint François, elle étend à toute créature l'amour que lui inspire le Père universel, à moins qu'ici les oiseaux ne soient un symbole, comme dans le cas du pélican ou de la poule.

L'attitude de la charité est toujours protectrice, avec des gestes

de caresse, d'adoption, de complaisance, d'instruction, de couvaison, de consolation, d'accueil.

Ses couleurs sont le *rouge* et la couleur *feu*.

On la personnifie quelquefois en saint Jean, celui qui reposa sur la poitrine du Maître; qui, âgé, nourrissait une perdrix avec amour, et qui avait fini par ne plus pouvoir dire qu'une chose : *Mes enfants, mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres*.

Souvent la charité est représentée non plus par une figure et par des symboles, mais par ses œuvres. Les *œuvres de miséricorde* ont inspiré les arts en tout temps. Giovanni della Robbia en a donné à l'hôpital de Pistoie une belle synthèse.

Il y a dans l'Evangile six œuvres de miséricorde mentionnées sous la forme que l'on sait : « J'ai eu faim; j'ai eu soif; j'ai été étranger; j'ai été nu; j'ai été malade; j'ai été prisonnier. » Plus tard; on crut entendre le Christ ajouter : j'ai été mort, et vous m'avez enseveli. Une septième œuvre de miséricorde, l'ensevelissement des morts, très souvent figurée par Tobie, fut donc jointe au répertoire.

En dehors des figurations particulières et directes, la charité se révèle dans tout l'ensemble de l'art chrétien d'une façon tellement évidente que ce trait seul suffirait à le caractériser par rapport à tout l'art païen, où coule si peu abondamment « le lait de la tendresse humaine », et qui n'eût osé faire allusion seulement à l'amour de Dieu.

Tous les théoriciens modernes de l'art définissent l'émotion esthétiques par la sympathie, par le sentiment de notre union avec tous les êtres, en définitive par l'amour.

« L'art est une tendresse, » écrit Guyau.

L'artiste est celui qui se sent poussé à vivre idéalement la vie de la nature ou la vie de l'homme. Ce qui le provoque, c'est une sympathie éprouvée, une fraternité ressentie. L'intérêt que nous prenons à son œuvre « est la conséquence d'une association qui s'établit entre nous, l'artiste et les personnages de l'œuvre. C'est une société nouvelle dont on épouse les affections, les plaisirs et les peines, le sort tout entier. [1] »

[1] Guyau. *L'art au point de vue sociologique*, p. 19.

Rien donc ne peut pousser au développement de l'art ni enrichir l'inspiration comme une doctrine, une vie dont l'universelle sympathie forme l'essence.

Quand dans cette sympathie est inclus Dieu ; quand Dieu nous est rendu fraternel ; qu'il nous appelle à jouir de lui, à nous hausser vers lui en une société qui à la fois nous grandit et nous assemble, quelle sève inspiratrice n'en peut-il pas ressortir pour une discipline

Joseph Aubert. — TOBIE ENSEVELIT LES MORTS PENDANT LA NUIT.

intellectuelle dont le fond est ce que nous venons de dire ! Tous les rapports qu'elle note en seront transformés : rapports avec la nature, rapports avec la surnature et rapports entre les humains.

Sur ce dernier point, le plus frappant, Sénèque nous renseigne fort clairement. Lui qu'on a voulu comparer à saint Paul n'eût guère écrit l'hymne admirable de l'*Epître aux Corinthiens*. « Le sage, dit-il, essuiera les larmes de l'affligé, tendra la main au naufragé, ouvrira sa maison à l'exilé, sa bourse aux nécessiteux, en homme qui partage son bien avec un homme. » Mais il ajoute aussitôt : « En secourant le

malheureux, le sage se gardera de s'affliger sur son sort. Son âme doit rester insensible aux maux qu'elle soulage. La pitié est une faiblesse, une maladie. »

Sur quoi Octave Gréard observe avec juste raison : « Là était l'abîme. Cette émotion interdite au sage païen, c'était le baume que la charité chrétienne devait répandre sur les blessures de l'humanité. Ces larmes de compassion dont la source était fermée au Stoïcien, c'était la rosée céleste dont le christianisme devait rafraîchir les âmes souffrantes. Tandis que le sage ne se refusait point à partager tout ce qu'il possédait, excepté lui-même, le chrétien donne tout avec effusion, et surtout lui-même.[1] »

Photo Alinari.

Giotto. — Sainte Elisabeth de Hongrie.

Eglise de Santa Croce à Florence

La sainte portait du pain aux pauvres. Rencontrée par son mari qui lui demande ce qu'elle porte, elle ouvre son manteau et il ne s'y trouve plus que des roses.

« Alors, dit Taine, l'homme opprimé et misérable aperçut le visage du Juste supplicié qui loue la résignation, qui glorifie la souffrance, qui offre la pitié et qui ouvre au pauvre, à l'esclave, à la femme, au condamné le divin refuge de la bonté infinie et de l'éternel amour[2]. »

Ces derniers mots montrent bien la filière des pensées.

Le lien avec Dieu crée la fraternité universelle où la nature sera incluse, et davantage la créature raisonnable, appelée à une même fin surnaturelle.

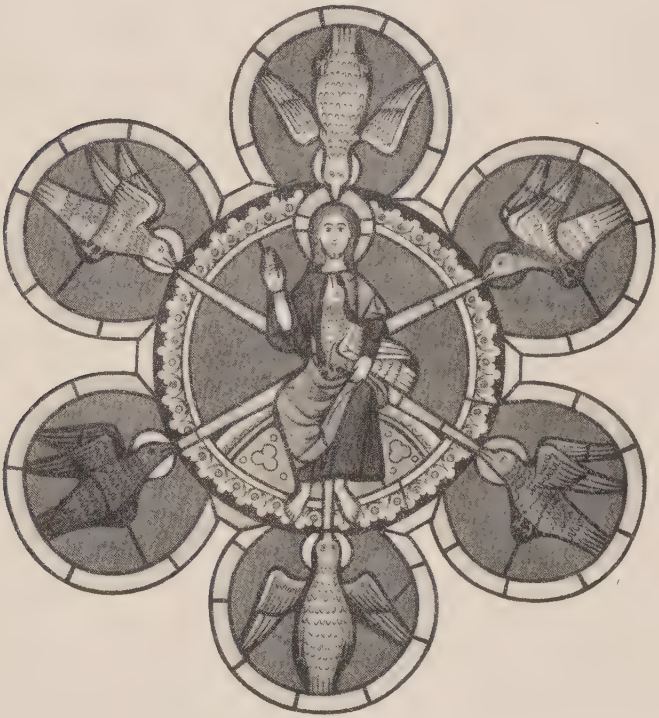
Le *Royaume de Dieu* est le fond de tout. C'est un royaume d'amour, puisque Dieu est Père. Le lien en est amour, avec un double nœud : de Dieu à la créature et réciproquement ; puis de la créature à la créature.

[1] Octave Gréard. *De la morale de Plutarque.*

[2] *Essais de critique et d'histoire,* p. 381.

Ceux qui ne sentiraient pas qu'il y a là tout un monde, entendraient inutilement la parole prophétique : « *Vous enverrez votre esprit et ils seront recréés, et vous renouvellerez la face de la terre.* »

Il est presque futile d'observer que cette rénovation, dont est né



LES SEPT DONS DU SAINT-ESPRIT.

Vitrail dans la chapelle des fonts baptismaux. Cathédrale du Mans (XIII^e siècle).
Extrait de E. Hucher : *Les vitraux peints de la cathédrale du Mans.*

l'art moderne, profite aujourd'hui à l'incroyant tout autant qu'au fidèle. C'est là un patrimoine collectif, dont nous n'excluons personne. Chacun y peut puiser, chacun y puise, serait-ce même malgré soi, comme les plantes d'une prairie arrosée par une source boivent toutes l'eau fécondante et rafraîchissante.

On ne renie pas complètement son milieu. On ne rejette pas ce qu'on tient de ses père et mère. Sous peine de suicide, l'art moderne

est tenu d'être chrétien en son fond, ne le fût-il pas en intention et dans ses formes.

Le Christ est à jamais avec lui, même s'il n'est pas avec le Christ.

Qu'il fasse donc à la Charité, aujourd'hui comme hier, la place immense qui lui revient, et que les meilleurs, le voulant et s'y efforçant cette fois, rattachent les liens qu'au nom d'une « science » étroite et cruelle certains voudraient briser.

Dieu père, et les hommes frères : c'est un secret d'art, comme c'est un secret de vie intérieure, de vie sociale, de vie totale.

Le secret de la vie universelle, c'est l'amour.

LA CHARITÉ

L'ANCIEN TESTAMENT.

La loi de Moïse.

Écoute, Israël : Jéhovah, notre Dieu, est seul Jéhovah. Tu aimeras Jéhovah, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. Et ces commandements que je te donne aujourd'hui seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, et tu en parleras quand tu seras dans ta maison, quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. Tu les attacheras sur ta main pour te servir de signe, et ils seront comme un frontal entre tes yeux. Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes.

Deuter. VI, 4-9.

« Tu ne maltraiteras point l'étranger, et tu ne l'opprimeras point, car vous avez été étrangers, vous aussi, dans la terre d'Égypte. »

« Tu n'affligeras point la veuve ni l'orphelin ; si tu les affliges et qu'ils crient vers moi, j'entendrai leurs cris et ma colère s'enflammera, et je vous frapperai par le glaive; vos femmes deviendront veuves et vos enfants orphelins. »

« Si tu prêtes de l'argent à mon peuple, au pauvre qui habite avec toi, tu ne le pressureras pas comme un créancier, tu n'exigeras pas d'intérêt. »

« Si tu reçois de ton prochain son vêtement pour gage, tu le lui rendras avant le coucher du soleil : car c'est le seul dont il soit couvert ; c'est la couverture où il s'enveloppe, et dans quoi coucherait il ? S'il crie vers moi, je l'entendrai, car je suis miséricordieux. »

« Tu ne maudiras point Dieu, et tu ne maudiras point le prince de ton peuple. »

Exode XXII, 21-28.

« Si l'un de tes frères est indigent... tu n'endurciras point ton

Photo Alinari.

Andrea Pisano. — LA CHARITÉ.
Porte sud du Baptistère de Florence.

cœur et tu ne fermeras point ta main ; mais tu l'ouvriras à ton frère pauvre et tu lui donneras de quoi pourvoir à ses besoins. »

Deuter. XV, 7-8.

« Si l'un de tes frères hébreux, homme ou femme, se vend à toi, il te servira six années ; mais la septième année tu le renverras libre. Et lorsque tu le renverras, gardes-toi de souffrir qu'il parte à vide. Tu lui feras des présents de ton troupeau, de ton aire, de ton pressoir, de ce que t'aura accordé la bénédiction de Jéhovah, ton Dieu.

Tu te souviendras que tu as été esclave dans la terre d'Égypte, et que Jéhovah, ton Dieu, t'a racheté. »

Deuter. XV, 12-15.

« Tu n'opprimeras point le mercenaire indigent, qu'il soit ton frère ou étranger habitant dans ta terre, au dedans de tes portes. Mais tu lui donneras son salaire avant le coucher du soleil; car il est pauvre, et il attend pour le recevoir. Sans cela il criera contre toi vers Jéhovah, et tu te seras chargé d'un péché. »

Deuter. XXIV, 14-15.

Photo Alinari.

Giotto. — L'Envie.

Fresque de la chapelle de l'Aréna, à Padoue.

Elle est difforme. Elle est tout enflée d'elle-même. Son oreille affreuse recueille les bruits. Elle brûle d'une flamme perverse. Elle retient son or et cherche à prendre celui d'autrui. Elle profère des paroles venimeuses; mais son venin se retourne contre elle.

« Quand tu moissonneras ton champ, si tu as oublié une gerbe dans le champ, tu ne retourneras point pour la prendre, mais tu la laisseras pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve, afin que Jéhovah ton Dieu te bénisse dans tout le travail de tes mains. Quand tu secoueras tes oliviers, ce qui restera sur les arbres, tu ne reviendras point pour le cueillir; tu le laisseras pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Quand tu vendangeras ta vigne, tu ne cueilleras point ensuite les grappes qui seront restées; ce sera pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Souviens-toi que tu as été esclave dans la terre d'Égypte, c'est pourquoi je te donne ces commandements. »

Deuter. XXIV, 19-22.

« On ne prendra point pour gage les meules du moulin ; ce serait prendre pour gage la vie même. »

Deuter. XXIV, 6.

« Tu ne diras point de mal du sourd, et tu ne mettras pas devant l'aveugle de quoi le faire tomber; car tu auras la crainte de ton Dieu, Jéhovah. »

Lévit. XIX, 32.

Photo Neurdein.

A. Cordonnier. — La Pitié.
Musée du Luxembourg.

« Tu n'égorgeras pas la génisse en même temps que ses petits ; tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère. »

« Tu ne lieras pas la bouche du bœuf qui foule le grain dans l'aire. »

Deuter. XXV, 4.

« Tu ne laboureras point avec un bœuf et un âne attelés ensemble. »

Deuter. XXII, 10.

« Quand tu bâtiras une maison neuve, tu feras une balustrade autour du toit, de peur que quelqu'un venant à tomber, il n'y ait du sang sur ta demeure. »

Deuter. XXII, 8.

« Si tu rencontres dans ton chemin un nid d'oiseau, soit sur un arbre, soit sur la terre, et la mère couchée sur les petits ou sur les œufs, tu pourras prendre les petits ; mais tu ne retiendras point la mère, tu la laisseras aller afin que toi-même sois heureux, et que tu prolonges tes jours. »

Deuter. XXII, 6-7.

LE NOUVEAU TESTAMENT

Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens : « Tu ne tueras point, et qui tuera mérite d'être puni par les juges. » Et moi je vous dis : quiconque se met en colère contre son frère mérite d'être puni par les juges ; et celui qui dira à son frère : Raca, mérite d'être puni par le Conseil ; et celui qui lui dira : Fou, mérite d'être jeté

Photo F. Druet.

Georges Desvallières. — La Sainte Charité.

dans la géhenne du feu. Si donc, lorsque tu présentes ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère, puis viens présenter ton offrande.

Matt. V, 21-24.

Vous avez appris qu'il a été dit : « œil pour œil et dent pour dent. » Et moi, je vous dis de ne pas tenir tête au méchant ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore l'autre. Et à celui qui veut t'appeler en justice pour avoir ta tunique, abandonne encore ton manteau. Et si quelqu'un veut t'obliger à faire mille pas,

fais-en avec lui deux mille. Donne à qui te demande, et ne cherche pas à éviter celui qui veut te faire un emprunt.

Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. » Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent : afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans

Paul Borel. — TOBIE GUÉRISSANT LA CÉCITÉ DE SON PÈRE.
Extrait de l'Œuvre de Pierre Bossan, architecte, par F. Thiollier.

les cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et descendre sa pluie sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense mériterez-vous ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens mêmes n'en font-ils pas autant ? Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Matt. V, 38-48.

Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour être vus d'eux : autrement, vous n'aurez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. Quand donc tu fais l'aumône,

ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin d'être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas

Photo Alinari.

Liberale da Verona. — LA PARABOLE DE LA PAILLE ET DE LA POUTRE.
Livre de chœur de la cathédrale de Sienne. Bibliothèque Piccolomini.

ce que fait ta main droite, afin que ton aumône soit dans le secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

Matt. VI, 1-4.

Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Car selon que vous aurez jugé, on vous jugera, et de la même mesure dont vous aurez mesuré, on vous mesurera. Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton œil? Ou comment peux-tu dire à ton frère : Laisse-

moi ôter la paille de ton œil, lorsqu'il y a une poutre dans le tien? Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et alors tu verras à ôter la paille de l'œil de ton frère.

Matt. VII, 1-5.

Ainsi donc tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi pour eux; car c'est la Loi et les Prophètes.

Matt. VII, 12-13.

Alors, Pierre s'approchant de lui : « Seigneur, dit-il, si mon frère pèche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je? Sera-ce jusqu'à sept fois? » Jésus lui dit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. »

« C'est pourquoi le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Le règlement des comptes étant commencé, on lui amena un homme qui lui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants et tout ce qu'il avait pour acquitter sa dette. Le serviteur, se jetant à ses pieds, le conjurait en disant : Aie patience envers moi, et je te paierai tout. Touché de compassion, le maître de ce serviteur le laissa aller et lui remit sa dette. Le serviteur, à peine sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Le saisissant à la gorge, il l'étouffait en disant : Paie ce que tu dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en disant : Aie patience envers moi, et je te paierai tout. Mais lui, sans vouloir l'entendre, s'en alla et le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Ce que voyant, les autres serviteurs en furent tout contristés, et ils vinrent raconter à à leur maître ce qui s'était passé. Alors le maître l'appela et lui dit : Serviteur méchant, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en avais supplié. Ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi? Et son maître irrité le livra aux exécuteurs, jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. Ainsi vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur. »

Matt. XVIII, 21-35.

Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.

E. Moreau-Nélaton. — « J'AI EU FAIM ET VOUS M'AVEZ DONNÉ A MANGER. »

Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père : prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi. Les justes lui répon-

dront : Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir faim, et vous avons-nous donné à manger ; avoir soif, et vous avons-nous donné à boire? Quand vous avons-nous vu étranger, et vous avons-nous recueilli : nu, et vous avons-nous vêtu ? Quand vous avons-nous vu malade ou en prison, et sommes-nous venus à vous? Et le Roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

S'adressant ensuite à ceux qui seront à sa gauche, il dira : retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; nu et vous ne m'avez pas vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.

Alors eux aussi lui diront : Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir faim ou soif, où être étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et ne vous avons-nous pas assisté ? Et il leur répondra : En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. Et ceux-ci s'en iront à l'éternel supplice, et les justes à la vie éternelle.

Matt. XXV, 31-46.

Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés ; remettez, et il vous sera remis. Donnez, et il vous sera donné ; on versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, secouée et débordante, car on se servira, pour vous rendre, de la même mesure avec laquelle vous aurez mesuré.

Luc. VI, 27-38.

Et voici qu'un docteur de la Loi, s'étant levé, lui dit pour l'éprouver : « Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui dit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? Qu'y lis-tu? Il répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même ». Jésus lui dit : « Tu as bien répondu, fais cela et tu vivras. » Mais cet homme, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » Jésus reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à

Jéricho : il tomba entre les mains des brigands, qui le dépouillèrent. et l'ayant chargé de coups, se retirèrent, le laissant à demi mort. Or il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin; il vit cet homme et passa outre. De même un lévite, étant venu dans ce lieu, s'approcha, le vit, et passa outre. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, et le voyant, fut touché de compassion. Il s'approcha, banda ses plaies, après y avoir versé de

Photo Alinari

Ecole française du XVI^e siècle. — LE BON SAMARITAIN.
Fragment de vitrail du Louvre.

l'huile et du vin; puis il le mit sur sa propre monture, le mena dans une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, tirant des deniers il les donna à l'hôte et lui dit : Aie soin de cet homme, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de l'homme qui tomba entre les mains des brigands ? » Le docteur répondit : « Celui qui a pratiqué la miséricorde envers lui. » Et Jésus lui dit : « Toi aussi, va et fais de même. »

Luc. X, 25-37.

Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue

de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.

Pendant le souper, lorsque déjà le diable avait mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, le dessein de le livrer, Jésus, qui savait que son Père avait remis toutes choses entre ses mains, et qu'il était sorti de Dieu et s'en allait à Dieu, se leva de table, posa

Photo Alinari.

Giotto. — Le Christ lavant les pieds a ses disciples pour leur enseigner la charité.

Fresque de la chapelle de l'Aréna, à Padoue.

son manteau, et, ayant pris un linge, il s'en ceignit. Puis il versa de l'eau dans le bassin et se mit à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Il vint donc à Simon-Pierre, et Pierre lui dit : « Quoi, vous, Seigneur, vous me lavez les pieds ! » Jésus lui répondit : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt. » Pierre lui dit : « Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête ! » Jésus lui dit : « Celui qui a pris un bain n'a besoin que de laver ses pieds ; il est pur tout entier. Et vous aussi, vous êtes purs,

mais pas tous. » Car il savait quel était celui qui allait le livrer; c'est pourquoi il dit : « Vous n'êtes pas tous purs. » Après leur avoir lavé les pieds et repris son manteau, il se remit à table et leur dit : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que comme je vous ai fait, vous fassiez ainsi vous-mêmes. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez.

Jean. XIII, 1-17.

ANONYME DU IIe SIÈCLE. (Peut-être saint Irénée.)

Les premiers martyrs des Gaules.

Les serviteurs du Christ pérégrinant à Vienne et à Lyon en Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont en la rédemption la même foi et la même espérance que nous, paix, grâce et gloire de la part du Père et du Christ Jésus Notre Seigneur.

Ce qu'a été ici la grandeur de notre tribulation, jusqu'où est allée la fureur des païens contre les saints, ce qu'ont souffert les bienheureux martyrs, nous ne saurions le dire exactement de vive voix; encore moins est-il possible de le faire comprendre en écrivant. C'est de toute sa force que l'Ennemi est tombé sur nous. Après avoir fait d'abord pressentir qu'il aurait bientôt toute liberté d'action au milieu de nous, il est allé au delà de tout, formant et exerçant les siens au combat contre les serviteurs de Dieu, en sorte que non seulement ils nous interdirent leurs maisons, les thermes et les marchés, mais qu'il ne fut plus possible à aucun de nous de paraître n'importe où devant eux. Mais contre lui combattait la grâce de Dieu, qui fortifiait les faibles, et contre lui elle sut dresser de solides colonnes : des hommes capables par leur patience d'attirer

sur eux tout l'effort du Mauvais. Ils allaient même au-devant de la lutte, bravant l'outrage et le supplice. Comptant pour peu tant d'épreuves, ils se hâtaient vers le Christ, montrant vraiment qu'elles ne sont rien, les souffrances du temps présent, comparées à la gloire qui doit se révéler en nous.

. . . . . .

Toute la fureur du peuple, du légat, des soldats s'abattit avec une

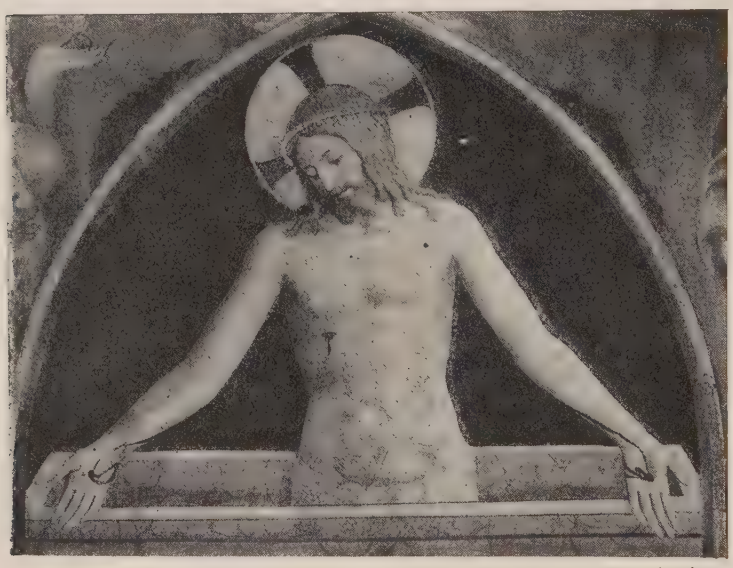


Photo Alinari.

Fra Angelico. — LE CHRIST DÉCLARANT SON AMOUR AUX HOMMES.
Fresque du cloître de San Marco, à Florence.

Le Sauveur était ainsi apparu, disait-on, à saint Grégoire le Grand pendant qu'il disait sa messe.

particulière violence sur Sanctus, le diacre de Vienne; sur Marturus, néophyte à la vérité, mais déjà noble athlète; sur Attale, originaire de Pergame, qui fut toujours la colonne et le soutien de ceux d'ici; sur Blandine, en qui le Christ montra que ce qui semble vil, sans apparence et méprisable auprès des hommes peut, auprès de Dieu, mériter une grande gloire par cette divine charité qui se manifeste dans la force et ne se glorifie point de vaines apparences. Nous craignions tous, en effet, et sa maîtresse selon la chair, qui combattait aussi parmi les martyrs, redoutait anxieusement qu'à

raison de la faiblesse de son corps, elle ne pût confesser hardiment sa foi. Mais Blandine était remplie d'une telle force qu'elle lassa et mit à bout les bourreaux qui se relayèrent pour la tourmenter de toute façon. Ils durent confesser eux-mêmes qu'ils étaient vaincus, ne pouvant plus rien lui faire, bien surpris qu'il lui restât un souffle de vie, tout son corps tombant en lambeaux et n'étant plus que plaies béantes. A les entendre, une seule sorte de torture aurait dû suffire à lui faire rendre l'âme, et il n'en eût pas fallu tant et de si dures. Mais la bienheureuse, comme un noble athlète, retrouvait une nouvelle vigueur dans la confession de sa foi. Ce lui était un réconfort, un repos, un charme qui la rendait insensible à ses tourments, de dire : « Je suis chrétienne, et parmi nous il ne se fait pas de mal. »

Photo Vazeille.

SAINT ÉTIENNE, MARTYR.

Grand escalier de la cathédrale du Puy (XII^e siècle).

Sanctus, lui aussi, supporta avec la supériorité d'un courage surhumain tous les tourments que peuvent infliger des hommes. Les impies espéraient en tirer, par la prolongation et la violence des tortures, quelque parole coupable. Telle fut sa fermeté à leur résister, qu'il ne leur déclara ni son nom, ni sa famille, ni sa cité d'origine, ni s'il était libre ou esclave.

A toutes les questions, il répondait en langue romaine : « Je suis chrétien. » Cette confession continuellement répétée, c'était son nom, sa famille, sa cité, c'était tout : les païens n'en tirèrent point une autre parole. De là, contre lui, un accroissement de rage de la part du légat et des bourreaux, en sorte qu'enfin, ne sachant plus que lui faire, ils lui collèrent des écailles d'airain brûlantes sur les membres les plus délicats du corps ; mais tandis que ces membres étaient rôtis, lui, demeurait inflexible, inébranlable, ferme dans la

confession de sa foi, arrosé et fortifié par la céleste fontaine de l'eau de vie qui jaillit du côté du Christ. Son corps témoignait des tourments endurés. Il n'était plus que plaies et meurtrissures, tellement déchiré qu'au dehors il n'avait plus forme humaine, tandis qu'au dedans le Christ souffrant accomplissait de glorieux exploits, réduisait l'ennemi à l'impuissance et manifestait, pour l'encouragement des autres frères, qu'il n'y a plus de crainte, où est l'amour du Père; plus de douleur, où est la gloire du Christ. Après quelques jours, les impies torturèrent à nouveau le martyr. Ils pensaient que les mêmes supplices recommencés sur des chairs enflammées et purulentes auraient raison de sa résistance, alors qu'il ne supportait pas le simple attouchement de la main; ou bien que sa mort dans les tourments effraierait les autres. Or, non seulement il ne lui arriva rien de tel; mais à l'encontre de toute prévision humaine, son corps se ranima, se redressa, en sorte qu'elle ne fut pas pour lui un supplice, mais, par la grâce du Christ, une guérison, cette seconde torture.

LES DIX MILLE MARTYRS DE LA LEGION THÉBAINE.
Heures d'Anne de Bretagne (XV^e siècle). Bibliothèque Nationale, à Paris.

. . . . . .

Dans la suite, c'est entre tous les genres de supplice, que furent distribuées les dernières épreuves par où les martyrs s'en allèrent au ciel. Ils tressèrent ainsi de diverses couleurs et de fleurs de toutes sortes l'unique couronne qu'ils offrirent tous ensemble au

Père. Par les combats divers qu'avaient soutenus les nobles athlètes et par leurs grandes victoires, ils méritaient bien alors de recevoir la grande couronne de l'immortalité.

Maturus, Sanctus, Blandine et Attale furent livrés aux bêtes pour le spectacle officiel et public donné à l'inhumanité des païens, en un jour assigné tout exprès au supplice de nos frères. Maturus et Sanctus passèrent de nouveau dans l'amphithéâtre par toutes les tortures, comme si auparavant ils n'avaient encore rien souffert, ou plutôt comme des athlètes qui, ayant déjà remporté sur l'Adversaire de nombreux avantages, lui livrent pour la couronne le combat final. Ils eurent donc à souffrir encore une fois toute la série des divers tourments en usage, les morsures des bêtes qui les traînaient sur l'arène, tout ce que réclamait et ordonnait une assemblée populaire en délire dans laquelle tous criaient, chacun de son côté, et, après tout cela, la torture de la chaise de fer rougie d'où montaient les fumées de chair grillée dont s'enivraient les païens. La fureur de ceux-ci n'en fut point apaisée ; elle ne fit que croître. Ils voulaient à tout prix triompher de la constance des martyrs ; mais ils ne purent pas même obtenir de Sanctus autre chose que la profession de foi qu'il avait, dès le commencement, l'habitude de répéter. Comme l'âme des martyrs s'obstinait à demeurer en ce grand combat, on finit par les égorger. Le spectacle qu'ils donnèrent au monde remplaça ce jour-là les scènes variées des combats de gladiateurs.

Photo Chartraire.
Ecole française du XVII^e siècle.
MARTYRE
DE SAINT SÉBASTIEN.
Ivoire du musée de Sens.

Blandine, suspendue à un poteau, offrait une proie facile aux bêtes lancées contre elle. L'image de la croix, que rappelait l'aspect de la

jeune fille suspendue, et sa prière intense donnaient beaucoup d'ardeur aux combattants. Durant le combat, et de leurs yeux de chair, ils voyaient, dans leur sœur, Celui qui s'est laissé crucifier pour nous, afin de persuader à ceux qui croient en Lui que quiconque souffre pour la gloire du Christ a, pour toujours, part à la vie de Dieu. Aucune des bêtes ne toucha pour lors Blandine; elle fut détachée du poteau et rejetée en prison, réservée pour un autre combat, afin qu'ayant vaincu en plus de luttes, elle enlevât au tortueux serpent toute possibilité d'argutie contre sa condamnation et donnât aux frères un nouvel élan, en montrant comment elle-même, jeune fille chétive, faible et méprisée, après avoir revêtu le Christ, grand et invincible athlète, remportait sur l'Adversaire de nombreux avantages, et ceignait, grâce à ce combat, la couronne d'immortalité.

Attale, réclamé à grands cris par le peuple, car il était très connu, entra, lui aussi, tout préparé au combat par la conscience d'une vie sans reproche ; car il était exercé dans la pratique la plus pure de la vie chrétienne, ayant toujours été parmi nous le témoin de la vérité. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, précédé d'une pancarte sur laquelle on avait écrit en latin : « Celui-ci est Attale le chrétien. » Mais au moment où la passion du peuple contre lui était le plus excitée, le légat, ayant appris qu'il était citoyen romain, le fit reprendre et remettre avec ceux qui étaient restés en prison. Il envoya à leur sujet un message à César, et il en attendait la réponse.

. . . . . .

Le dernier jour des jeux, on amena de nouveau Blandine avec Ponticus, un jeune garçon de quinze ans ; on les avait fait assister chaque jour au supplice des autres. Le peuple voulut les forcer à jurer par ses idoles, et devant leur constance ferme et dédaigneuse, il s'emporta si férocement contre eux, qu'il n'eut plus ni pitié pour l'âge de l'enfant, ni respect pour la jeune fille. Aucune des terribles tortures ne leur fut épargnée ; ils en épuisèrent tout le cycle, pressés après chaque supplice de jurer par les dieux, sans que jamais on pût rien obtenir. Ponticus était encouragé par sa sœur, en sorte que les païens eux-mêmes voyaient bien que c'était elle qui l'excitait et

le soutenait. Après avoir supporté noblement tous les tourments, il rendit l'âme.

La bienheureuse Blandine demeurait la dernière de tous. On eût dit une noble mère qui, après avoir encouragé ses fils et les avoir envoyés devant elle triomphants vers le roi, recommençait elle-

Bouguereau. — Le Triomphe du Martyre. Scène des Catacombes.
Musée du Luxembourg, à Paris.

même tous les combats de ses enfants et se hâtait de les rejoindre, joyeuse et exultante de s'en aller, comme si elle eût été invitée à un festin nuptial et non point jetée aux bêtes. Après les fouets, les bêtes et le gril, elle fut à la fin mise dans un filet, présentée à un taureau et lancée nombre de fois en l'air par l'animal. Mais elle n'avait plus le sentiment de ce qui lui arrivait, étant tout entière à l'espérance, à la préoccupation de l'objet de sa foi, à son entretien avec le Christ. Elle fut enfin égorgée, elle aussi, et les païens eux-

mêmes dirent bien haut que jamais, parmi eux, femme n'avait souffert tant et de tels tourments [1].

Extraits des œuvres d'Eusèbe. Ed. Migne.
Garnier frères, édit.

SAINT CYPRIEN (Martyr en 258).

De l'Aumône.

Combien est coupable un chrétien qui, se préférant soi-même et ses enfants à Jésus-Christ, garde ses richesses et n'en veut rien prélever en faveur de ceux qui languissent dans la pauvreté !

Mais vous avez plusieurs enfants, et c'est pourquoi vous diminuez vos aumônes ? Au contraire, c'est pourquoi vous devez les augmenter. Car plus vous avez d'enfants, plus vous avez de personnes pour qui vous devez prier Dieu, dont vous devez racheter les péchés, dont il vous faut sauver les âmes. Et comme à mesure qu'ils sont en plus grand nombre, vous êtes obligé de travailler davantage pour les nourrir selon le corps, vous êtes obligé de même de faire plus de bonnes œuvres pour leur conserver la vie de l'esprit. C'est ainsi que Job ayant beaucoup d'enfants offrait à Dieu beaucoup de sacrifices, et il immolait tous les jours une victime pour chacun d'eux, parce qu'il est impossible que nous ne tombions pas tous les jours dans un grand nombre de fautes. L'Écriture en rend témoignage quand elle dit : « Job, qui était un homme juste et droit, avait sept fils et trois filles, et il les purifiait en offrant pour eux à Dieu autant de victimes qu'ils étaient, et un veau pour leurs péchés. »

Si vous aimez donc véritablement vos enfants, si vous avez pour eux de l'affection et de la tendresse, travaillez par vos bonnes œuvres à leur attirer les grâces de Dieu. Ne pensez point à ce père infirme et mortel, mais tâchez de leur donner pour père Celui qui, étant éternel et tout-puissant, est le père des enfants spirituels. Faites-le déposi-

[1] Cette lettre fut adressée aux *églises* d'Asie au lendemain des évènements (177 ou 178), au nom des églises de Lyon et de Vienne.

taire des biens que vous gardez pour vos héritiers. Qu'il soit le tuteur de vos enfants, qu'il en soit le curateur, qu'il en soit le protecteur. Un bien mis entre les mains de Dieu ne peut être ni confisqué par le prince, ni ravi par un procès injuste. Une succession est en sûreté

Photo Alinari.

Fra Angelico. — SAINT LAURENT, DIACRE, DISTRIBUE EN AUMÔNES LES TRÉSORS DE L'ÉGLISE.

Chapelle de Nicolas V, au Vatican.

quand on la confie à Dieu. C'est le moyen de pourvoir à ses enfants ; c'est le moyen de ménager les intérêts de ses héritiers. L'Écriture sainte nous le déclare en ces termes : « Je suis bien vieux, mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants chercher leur vie. Il donne et prête tout le jour, et sa postérité sera bénie. » Et encore : « Celui qui vit bien et sans reproche laissera des enfants heureux après soi. »

Vous êtes donc un prévaricateur, et non un père, si vous ne procurez les véritables avantages de vos enfants; si votre affection ne va à les conserver pour l'éternité.

*Traité VIII*e. - Edition Migne, Garnier frères, édit.

Fr. Angel. — JACQUELINE DE SETTESSOLI

Celle que saint François appelait « Frère Jacqueline ». Châtelaine et tertiaire, sa charité consista à protéger de tout son pouvoir l'ordre naissant des Mineurs.

LA LITURGIE DE SAINT-MARC

(*IV*e *SIÈCLE*)

La Prière pour tous.

Souvenez-vous, Seigneur, de la sainte Église catholique qui s'étend d'une extrémité du monde à l'autre. Souvenez-vous de tous les peuples et de tous les bercails.

Versez dans nos cœurs la paix qui est du Ciel; donnez-nous aussi celle de la terre. Roi de la paix, donnez-nous votre paix; conservez-nous, possédez-nous dans la concorde et dans la charité.

Nous ne connaissons que vous et ne prononçons que votre nom. Si vous vivifiez nos âmes, la Mort, fille du Péché, ne prévaudra plus contre nous ni contre le peuple.

Faites visite dans votre miséricorde à tous nos malades et, dans votre bonté, guérissez-les. Détournez de nous la maladie et mettez en fuite l'esprit mauvais qui nous l'apporte. Ressuscitez tous ceux que le mal tient depuis longtemps couchés sur un lit de douleurs.

Ceux que tourmente le Démon, délivrez-les.

Prenez pitié de tous ceux qui souffrent dans la prison, dans l'exil, dans la servitude. Soyez, soyez le libérateur de tous les hommes N'êtes vous pas celui qui fait tomber les chaînes des prisonniers et qui relève les tombés? N'êtes-vous pas l'espérance des désespérés, l'appui des abandonnés, le portdes naufragés, la résurrection de tous

R. Munger. — MARTHE ET MARIE AU CHEVET DE LAZARE.
Projet de vitrail.

Chacune des deux saintes marque son trait dominant : Marthe s'empresse ; Marie pense au Sauveur et l'invoque de loin.

ceux qui sont à terre, le vengeur de tous ceux qui sont dans l'affliction et la détresse?

Prenez pitié de toutes les âmes chrétiennes qui sont errantes et qui pleurent : accordez-leur la miséricorde, le rafraîchissement et le pardon.

Et nous, Seigneur, nous aussi dont l'esprit est malade, guérissez nos maladies, celles de l'âme comme celles du corps.

O Médecin des âmes et des corps, ô notre divin Évêque, descendez près de nous, et sauvez-nous.

Soyez le guide de nos frères qui sont partis ou vont partir pour un long voyage ; conduisez-les de votre main partout où ils iront, sur la terre, sur les flots, et par tous les chemins ; soyez le Compagnon de leur navigation et de leur route ; amenez-les jusqu'au port de la tranquillité et du salut ; rendez-les joyeux à leurs familles joyeuses.

Notre vie aussi n'est qu'un voyage : gardez-nous jusqu'à la fin de tout orage, de tout mal.

De vos trésors de là-haut, répandez une bonne pluie sur nos champs qui en ont besoin. Renouvelez par là et réjouissez la face de la terre.

Élevez, retenez jusqu'à leur juste niveau les eaux des fleuves. Renouvelez par là et réjouissez la face de la terre.

Abreuvez, pénétrez, enivrez notre sol, multipliez-en tous les fruits. Versez sur eux votre bénédiction : préservez-les de la corruption, gardez-les intacts à vos enfants. Donnez-nous la semence et la moisson.

Bénissez, mon Dieu, cette couronne de jours qui est une année; bénissez-la à cause des pauvres de votre peuple, à cause de la veuve et de l'orphelin, de l'étranger et du voyageur, à cause de tous ceux qui espèrent en vous et invoquent votre saint nom. Car les yeux de toutes les créatures espèrent en vous, et vous donnez à tous les êtres leur nourriture en temps opportun.

Puis donc que vous nourrissez toute chair ici-bas, remplissez de joie tous nos cœurs, afin qu'ayant toujours notre suffisance, nous abondions en bonnes œuvres dans le Christ Notre-Seigneur.

Roi des rois, Seigneur des Seigneurs, conservez l'empire de notre roi, votre serviteur, qui est fidèle à la vraie foi et qui aime le Christ ; conservez-le dans la paix et dans la force, dans la tranquillité et dans la justice.

Soumettez-lui tous ses ennemis. Parlez à son cœur, recommandez-lui la sainte Église catholique et apostolique, et tous les peuples qui aiment le Christ, afin que nous puissions paisiblement vivre dans la sainteté.

Aux âmes de nos frères et de nos pères qui se sont endormis dans la paix du Christ, donnez le repos ; souvenez-vous de nos ancêtres,

les Prophètes et les Martyrs ; souvenez-vous des saints Évêques, de tous les justes, de tous ceux qui se sont endormis dans la foi du Christ et. en particulier, de ceux dont nous faisons aujourd'hui la mémoire. Amen, amen.

Transcription Léon Gautier.

SAINT AMBROISE (340-397).

Objurgations aux mauvais riches.

Oui, vous êtes dans l'esclavage, ô riches ! et dans le pire des esclavages, vous qui êtes esclaves de l'erreur, esclaves de la convoitise, esclaves d'une avarice qui ne peut être assouvie. Car c'est un gouffre qu'on ne peut combler, et qui n'est jamais plus agité que lorsqu'il engloutit ce qu'on y jette. Voulez-vous être utiles à vous-mêmes, soyez bienfaisants envers les pauvres ; c'est accroître vos biens, que de les diminuer par l'aumône ; avec ces aliments que vous offrez aux indigents, c'est vous-mêmes que vous nourrissez, parce que celui qui prend l'indigent en pitié, est rassasié par cela même, et trouve un profit dans sa pitié.

Photo Neurdein.

Mino de Fiesole. — La Charité.
Tombeau de Paul II à Saint-Pierre de Rome.

La miséricorde se sème sur la terre ; elle germe dans le ciel; elle se plante dans le cœur du pauvre ; elle fructifie en Dieu.

Ne dites pas, c'est le Seigneur lui-même qui vous en avertit : « Je donnerai demain. » Celui qui ne souffre pas que vous disiez : « Je donnerai demain. » comment souffrira-t-il que vous disiez : « Je ne donnerai pas? » Ce n'est pas avec vos biens que vous êtes géné-

reux envers le pauvre; vous lui rendez une partie de ce qui lui appartient. En effet, ce qui a été donné en commun et pour l'usage de tous, vous l'usurpez pour vous seuls. La terre est à tous, et non pas aux riches. Mais ceux qui n'usent pas de leur droit sont moins nombreux que ceux qui en usent. Vous ne faites donc qu'acquitter une dette, et non pas rendre un service gratuit. Et c'est pourquoi l'Ecriture vous dit : « Dérobe au pauvre ton âme, rends-lui ce que tu lui dois, réponds-lui avec paix et mansuétude. »

D'ailleurs, pourquoi t'enorgueillir, ô riche ? Pourquoi dire au pauvre : « Prends garde de me toucher? » N'as-tu pas été, comme le pauvre, conçu dans le sein d'une femme, et, comme lui, n'es-tu pas né du sein d'une femme? Pourquoi vanter l'antiquité de ton origine? Vous avez coutume de faire état de la race de vos chiens aussi bien que de celle des riches ; vous avez coutume de célébrer la noblesse de vos chevaux comme celle de vos consuls. Celui-ci, dites-vous, a été engendré par tel père, et c'est telle mère qui lui a donné le jour; celui-là se glorifie de son aïeul ; c'est de ses bisaïeux que cet autre se relève. Mais que servent tous ces titres à celui qui est engagé dans la carrière? Ce n'est pas à la noblesse de l'extraction, c'est à la vitesse de la course que le prix est décerné...

Sont-ce vos immenses palais qui vous inspirent de l'orgueil? Ils devraient plutôt vous humilier, puisque, assez vastes pour recevoir des populations entières, ils excluent la voix du pauvre. Aussi bien, à quoi servirait que cette voix se fît entendre, puisque, alors même qu'elle est entendue, elle n'est pas écoutée. D'ailleurs, en élevant ces édifices, n'êtes-vous pas saisis d'une secrète honte ? Car vous y voulez en quelque sorte surpasser vos richesses, et néanmoins vous n'y parvenez pas. Vous revêtez des murailles et vous mettez des hommes à nu. Il crie au seuil de ta porte, ô riche! l'homme qui est nu, et tu le négliges ; il crie, cet homme nu, et tu t'inquiètes de quels marbres tu revêtiras tes parois. Le pauvre demande de l'argent, et il n'en a pas ; un homme supplie pour avoir du pain, et ton cheval ronge l'or sous ses dents. Tu mets ton plaisir dans des ornements précieux, quand d'autres n'ont pas de blé. Quel jugement, ô riche ! tu amasses sur ta tête! Le peuple a faim, et toi tu fermes tes greniers ; le peuple gémit, et toi tu joues négligemment avec les pierreries qui chargent

tes mains. Infortuné ! qui as le pouvoir d'arracher à la mort les âmes de tant d'hommes, et qui n'en as pas la volonté ! La vie de tout un peuple pouvait être sauvée avec ce que vaut la pierre précieuse de ton anneau.

Tu es le gardien, non le maître de tes richesses, toi qui enfouis l'or dans la terre ; tu en es l'administrateur, non l'arbitre. Mais là où est ton trésor, là aussi est ton cœur. Ainsi, avec cet or, tu as enfoui ton cœur dans la terre. Vends plutôt cet or, et achète ton salut ; vends

Eugène Burnand. — LE MAUVAIS RICHE.
Dessin extrait des Paraboles. Berger-Levrault, éditeurs.
« Il y avait un pauvre, nommé Lazare, couché à la porte du riche ».

cette pierre précieuse, et achète le royaume de Dieu ; vends ton champ, et rachète-toi la vie éternelle. Je te parle en vérité, parce que je n'emploie que des paroles de vérité.

« Si tu veux être parfait, dit l'Evangile, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. » Et ne sois pas contristé par ce discours, de peur qu'il ne te soit dit à toi aussi ce qui fut dit à ce jeune riche : « Combien il est difficile que ceux qui ont de l'argent entrent dans le royaume de Dieu ! » Mais plutôt, lorsque tu lis ces paroles, considère que la mort peut t'arracher ces richesses,

la puissance d'un supérieur te les enlever, et enfin que tu échanges de petits biens pour de grands biens, des biens périssables pour des biens éternels, des trésors d'argent pour des trésors de grâce. Parmi ces biens, ceux-là se corrompent, ceux-ci subsistent...

« L'Eminente dignité des pauvres. »

Bibliothèque Nationale. Manuscrit français, 9608 (*XV^e siècle*).

Devant une chaumière que domine un château hautain, des paysans sont à genoux, en guenilles. L'homme est infirme, la femme allaite. Un mendiant est en face d'eux. A la prière d'un moine franciscain, le ciel semble s'ouvrir. Dieu apparaît. Un dominicain aux habits troués le leur montre.

Tu ne sais pas, ô homme, amasser des richesses. Si tu veux être riche, sois pauvre dans le siècle, afin d'être riche auprès de Dieu. Celui qui est riche en foi, est riche auprès de Dieu ; celui qui est riche en miséricorde, est riche auprès de Dieu ; celui qui est riche en simplicité, est riche auprès de Dieu ; celui qui est riche en sagesse, en

science, est riche auprès de Dieu. Il y en a qui, dans la pauvreté, ne manquent de rien; il y en a qui, au milieu des richesses, manquent de tout. Les pauvres ne manquent de rien qui, dans leur pauvreté profonde, sont riches des trésors de leur simplicité ; les riches, au contraire, sont dans le besoin et ont faim. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Les pauvres seront établis au-dessus des riches, et les serviteurs prêteront à leurs maîtres ; » parce que les riches et les maîtres ne sèment que des semences superflues et mauvaises, d'où ils ne recueillent pas de fruit et ne moissonnent que des épines. Et c'est pourquoi les riches seront soumis aux pauvres et les serviteurs prêteront aux maîtres les biens spirituels ; de même que le riche demandait au pauvre Lazare de lui procurer une goutte d'eau. Tu peux, toi aussi, ô riche, accomplir cette parole : « Sois généreux envers le pauvre, et c'est au Seigneur que tu auras prêté; car celui qui est généreux envers le pauvre, c'est au Seigneur qu'il prête. »

Le livre de Naboth. Trad. de Labriolle, Bloud et Gay, édit.

SAINT AUGUSTIN (354-430.)

Ce que c'est qu'aimer Dieu.

Seigneur, je vous aime; et ce n'est point avec doute, mais avec certitude que je sais que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur par votre parole, et aussitôt je vous ai aimé. Le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent me disent aussi de toutes parts que je suis obligé de vous aimer; et ils ne cessent point de le dire à tous les hommes, afin qu'ils soient inexcusables s'ils y manquent. Mais il faut que vous fassiez beaucoup davantage, pour avoir pitié de celui dont il vous plaît d'avoir pitié, et pour faire miséricorde à celui auquel il vous plaît de faire miséricorde ; car autrement le ciel et la terre nous parlent en vain, et publient inutilement vos louanges, puisqu'ils ne parlent qu'à des sourds.

Or, qu'est-ce que j'aime, lorsque je vous aime? Ce n'est ni tout ce

que les lieux enferment de beau, ni tout ce que les temps présentent d'agréable. Ce n'est ni cet éclat de la lumière qui donne tant de plaisir à nos yeux, ni la douce harmonie de la musique, ni l'odeur des fleurs et des parfums, ni la manne, ni le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair.

Photo Neurdein.

LA VIERGE DE NUREMBERG
(XV^e^ siècle).
« LA PRIEUSE ».

Vierge du calvaire de la chapelle échevinale de Nuremberg.

Ce n'est rien de tout cela, que j'aime quand j'aime mon Dieu, et j'aime néanmoins une lumière, une harmonie, une odeur, une nourriture délicieuse et une volupté, quand j'aime mon Dieu. Mais cette lumière et cette harmonie, cette odeur, cette nourriture et cette volupté ne se trouvent que dans le fond de mon cœur, dans cette partie de moi-même qui est toute intérieure et toute invisible, où mon âme voit briller au-dessus d'elle une lumière que le lieu ne renferme point; où elle entend une harmonie que le temps ne mesure point; où elle sent une odeur que le vent ne dissipe point; où elle goûte un mets qui, en nourrissant, ne diminue point, et enfin où elle s'unit à un objet infiniment aimable dont la jouissance ne dégoûte point.

Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu.

Et qu'est-ce que cela? Je l'ai demandé à la terre, et elle m'a répondu : Ce n'est pas moi; et tout ce qu'elle contient m'a fait aussi la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes, aux poissons et à tous les animaux qui habitent les eaux, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas votre Dieu : cherchez-le au-dessus de nous. Je l'ai demandé à l'air que nous respirons, et il m'a répondu aussi bien que tous ses oiseaux : Anaxi-

mène s'est trompé; car je ne suis pas Dieu[1]. Je l'ai demandé au ciel, au soleil, à la lune et aux étoiles, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas non plus cette divinité que vous cherchez. Je me suis adressé ensuite à tous les objets qui environnent mes sens, et leur ai dit : Puisque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi au moins quelque chose de lui; et ils se sont écriés tout d'une voix : C'est Lui qui nous a faits!

Confessions, L. X. c. VI.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (347-407).

Les mauvais riches.

Une sécheresse, autrefois, saisit notre ville, à tel point que tous tremblaient, redoutant les derniers malheurs, et suppliaient Dieu de les délivrer de leurs angoisses. En ces jours, on pouvait voir la parole de Moïse accomplie en réalité : le ciel devenu d'airain. Chaque jour on attendait la plus affreuse des morts. Mais ensuite, grâce à la bonté de Dieu, contre toute espérance, il tomba du ciel une pluie d'une inépuisable abondance, et tous déjà se mettaient en fête, comme s'ils venaient de sortir des portes mêmes de la mort. Cependant, au milieu d'une si grande faveur et de la joie qui les transportait tous, un des hommes les plus opulents rôdait triste et morne, frappé au cœur d'un mortel abattement, et, pressé de questions qu'on lui adressait pour savoir d'où venait que, dans la joie universelle, il était seul affligé, il ne put pas même contenir dans le fond de son âme son affection malsaine ; surexcité par la tyrannie d'un mal affreux, il ne craignit pas d'exposer la cause de sa tristesse : « J'ai, dit-il, par milliers, des mesures de froment; je ne sais plus qu'en faire. »

Eh bien, vanterons-nous, répondez-moi, le bonheur de celui qui prononçait de telles paroles, qui auraient dû le faire lapider ?

[1] Anaximène de Milet prétendait que l'air est le principe de toutes choses.

le bonheur de ce monstre, plus cruel que toutes les bêtes féroces ; le bonheur de cet ennemi de tous ? Que dis-tu, ô homme ? tu t'affliges de ce que tous ne meurent pas, parce que tu y gagnerais de l'argent !... Cette langue-là ne méritait-elle pas d'être coupée ? N'aurait-on pas dû étouffer ce cœur d'où sortirent de telles paroles ?... Quant

L'Avarice.

Gravure de l'Art de bien vivre et de bien mourir, édité par Vérard (xv^e^ siècle).

Les avares sont plongés dans des cuves où bout du métal en fusion. Avec une broche de fer et avec ses griffes, Mammon les tourmente.

à mes paroles, elles ne sont pas seulement pour ce riche, mais pour chacun de ceux que la même maladie travaille, qui font hausser le prix des denrées et appauvrissent ainsi leur prochain. Il n'y a chez eux aucun sentiment d'amour pour les hommes ; l'amour de l'argent possède leur cœur ; c'est leur avarice qui règle le temps des ventes ; le froment et le vin sont vendus plus tôt par celui-ci, plus tard par

celui-là ; mais ni les uns ni les autres ne se soucient de la chose publique ; les uns veulent gagner plus, les autres craignent de perdre si la marchandise s'avarie.

Dieu ne permet pas que les fruits de la terre se conservent longtemps, afin que les détenteurs, redoutant la corruption de ces fruits, par cette considération au moins les livrent bon gré, mal gré, aux indigents, puisqu'ils ne sauraient les garder chez eux. Eh bien ! malgré cet avertissement de Dieu, il y a de ces cupidités que cela même ne saurait corriger. Que de gens a-t-on vus qui ont jeté des tonneaux tout entiers, sans donner seulement une coupe de vin aux pauvres ; eux, qui n'auraient pas donné une obole aux indigents, ils ont dû répandre sur la terre tout leur vin devenu du vinaigre, et ils ont gâté à la fois leurs tonneaux et leur vin.

Sermon sur la 1re épître aux Corinthiens, 39, 7-8.

L'avare, c'est un voleur, c'est un brigand d'une espèce beaucoup plus dangereuse, parce qu'elle est beaucoup plus tyrannique. Le voleur fait ses coups en cachette et la nuit ; son crime est moins audacieux ; il a honte, il a peur en le commettant. Mais le cupide, l'avare, dépouillant toute honte, nu-tête, au beau milieu de la place publique, pille la fortune de tous. C'est un voleur et un tyran tout ensemble ; il ne fait pas de trous dans les murs, il n'éteint pas la lumière, il n'ouvre pas le coffre-fort, il n'efface pas les traces de son crime ; mais que fait-il donc ? Son effronterie a toute l'ardeur de la jeunesse ; à la vue de ceux à qui il vient enlever tout ce qu'ils ont, il ouvre la porte toute grande, il s'élance, rien ne le gêne ou l'intimide, il ouvre tout, il force les malheureux à se dépouiller eux-mêmes.

Cessons donc de piller le bien des autres ; finissons-en, pauvres et riches. Car ce discours ne s'adresse pas seulement aux riches, mais je parle aussi pour les pauvres. Eux aussi pillent ceux qui sont plus pauvres. Si bien que ce que je veux, c'est exterminer partout l'injustice.

Sermon sur la 1re épître aux Thessaloniens, 10-4.

Le Christ vient à vous en haillons et vous tend la main ; si vous lui donnez une obole, il ne se détourne pas ; si vous le méprisez, il ne s'éloigne pas, mais se rapproche encore ; car il désire, il désire vivement votre salut. Méprisons donc les richesses, pour n'être pas méprisés par le Christ ; méprisons les richesses, pour les posséder

Photo Martin Sabon.

Ecole française du XV^e^ siècle. — LE MONDE EST MANGÉ PAR LES RATS.
Miséricorde de stalle à l'église de Gassicourt.

Symbole des vices opposés à la charité.

elles-mêmes. Car si nous les conservons ici-bas, nous les perdons entièrement, et pour cette vie et pour l'autre ; mais si nous les distribuons généreusement, nous jouirons dans les deux vies d'une grande abondance. Que celui donc qui veut devenir riche s'appauvrisse pour s'enrichir ; qu'il dépense pour amasser, qu'il disperse pour recueillir. Que si cette doctrine vous semble nouvelle et étrange, voyez l'homme qui sème, et dites-vous à vous-même que le seul moyen qu'il ait de multiplier son grain est de disperser celui qu'il a,

de répandre ce qui est sous sa main. Semons donc, nous aussi, et cultivons le champ du ciel, afin de nous procurer une moisson abondante et d'obtenir les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Sermon sur l'Epître aux Romains, 7-9. Saint Jean Chrysostôme par Ermoni. Tralin, édit.

SAINT BERNARD (1091-1153).

Le cantique des cantiques, ou l'amour du divin Époux et de l'âme, son épouse.

Il est un cantique dont l'excellence et la suavité l'emportent à juste titre sur tous les autres, et c'est à bon droit qu'il est appelé Cantique des Cantiques, parce qu'il est le fruit de tous les autres. L'onction seule nous le révèle; seule l'expérience nous l'enseigne. Que ceux qui l'ont expérimenté le connaissent mieux encore, et que ceux qui l'ignorent brûlent du désir non pas tant de le savoir que de le goûter. Ce n'est pas un frémissement de la bouche, c'est un hymne du cœur; ce n'est pas un bruit des lèvres, mais un mouvement de joie; ce sont les volontés qui sont en harmonie, non les paroles. On ne l'entend pas au dehors; il ne retentit pas en public; personne ne l'entend que celle qui chante et celui à qui elle le chante, l'épouse et l'époux. C'est un chant nuptial où sont exprimées les chastes et délicieuses étreintes des âmes, l'accord

Photo Alinari.

B. Angelico. — ANGE CÉLÉBRANT L'AMOUR DIVIN.
Galerie des Offices, à Florence.

des sentiments et la mutuelle correspondance des affections.

Mais chanter ce cantique ou l'écouter n'est pas le privilège d'une âme jeune, novice encore, et récemment convertie ; c'est le partage de celle qui est déjà avancée, instruite dans la perfection, si bien que d'elle on peut dire qu'avec l'aide de Dieu elle a atteint l'âge parfait ; elle est, si j'ose dire, parvenue à l'âge nubile (je parle de l'âge selon les mérites, non selon les années) ; elle est devenue capable de s'unir au céleste Époux.

Cantique. Sermon I, n° 11 et 12.

Photo Alinari.

B. Angelico. — ANGE CÉLÉBRANT L'AMOUR DIVIN.

Galerie des Offices, à Florence.

Ce qui marie l'âme au Verbe, c'est le parfait amour. Qu'y a-t-il de plus délicieux que cette union? Qu'y a-t-il de plus désirable que cette charité qui rapproche l'âme du Verbe et la rend si familière qu'elle ose lui exprimer tous ses désirs? C'est bien là le lien du saint mariage. Le lien, c'est peu dire ; c'en est l'intimité, la fusion, une fusion où deux esprits ne font plus qu'un, par l'union même des volontés exaltée jusqu'à l'unité. Et il n'y a pas lieu de craindre que l'inégalité des conditions ne désaccorde les volontés : car l'amour ne connaît pas les égards dus aux personnes. L'amour tire son nom d'aimer et non pas d'honorer. On honore quand on s'étonne, quand on craint et qu'on admire ; mais quand on aime il y a place pour tout cela. L'amour se suffit pleinement à lui-même ; quand il entre dans un

[1] In Rom. T. 9. — M. 60. 454.

cœur, il absorbe en lui tous les autres sentiments. L'âme qui aime, aime et ne sait rien autre chose. L'époux, il est vrai, a droit à l'honneur; mais il aime mieux être aimé. Il n'y a plus là qu'un époux et une épouse. Quel autre lien, quel autre devoir cherchez-vous entre deux époux que celui d'aimer et d'être aimé? Ce lien d'amour est plus puissant que le lien le plus puissant formé par la nature, le lien qui unit les parents à leurs enfants; car l'homme doit quitter son père et sa mère pour s'attacher à son épouse.

Ajoutez à cela que l'époux, ici, n'est pas seulement un amant, c'est l'amour même. Quelqu'un me dira peut-être qu'il est aussi l'honneur: je ne l'ai lu nulle part. J'ai bien lu que Dieu est charité, je n'ai jamais lu qu'il fût honneur ou dignité. Non pas que Dieu dédaigne l'honneur ou le respect; il veut être redouté comme souverain, honoré comme père et aimé comme époux. Lequel de ces sentiments doit dominer les autres? L'amour. La crainte et l'honneur sont sans grâce et Dieu les rejette, s'ils ne sont adoucis par le miel de l'amour. L'amour, au contraire, se suffit; il plaît par lui-même et pour lui-même; il est à lui-même son mérite; il est à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche pas en dehors de soi sa raison d'être et sa fin. Le fruit de l'amour, c'est l'amour; j'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. C'est une grande chose que l'amour. De tous les mouvements de l'âme, c'est le seul par lequel une créature puisse agir, pour ainsi dire, de pair avec son auteur. Dieu s'irrite contre moi: puis-je lui répondre par une ire semblable? S'il me juge, dois-je le juger? Quand il commande, il faut que j'obéisse, et je n'ai aucun droit d'exiger de lui, à mon tour, l'obéissance. Mais voyez comme il en est autrement quand il s'agit d'amour. Lorsque Dieu aime, il ne veut qu'une chose : être aimé; il n'aime que pour qu'on l'aime, sachant que l'amour rendra bienheureux tous ceux qui l'aimeront...

Est-ce à dire que l'âme qui s'est toute répandue en amour égale les torrents qui s'échappent du sein de Dieu? Non, certes, l'abondance de l'amour n'est pas la même entre l'époux et l'épouse, entre le créateur et la créature : il y a la même différence qu'entre une source et celui qui a soif. Mais quoi! l'âme devra-t-elle renoncer à épouser le Verbe, parce qu'elle ne peut lutter de vitesse avec un

géant, de suavité avec le miel, de douceur avec l'agneau, de candeur avec le lis, de clarté avec le soleil, de charité avec Celui qui est la charité même? Non. Si elle aime moins parce qu'elle est créature et parce qu'elle est moindre, elle est cependant tout entière dans son amour, et là où il y a tout, il ne manque rien. C'est pourquoi, comme je l'ai dit, aimer ainsi c'est être épouse : car il est impossible qu'elle aime à ce point sans être aimée pareillement à son tour; et c'est dans cet accord de deux amours que consiste le plein et parfait mariage.

Cantique. Sermon LXXXIII, 3-6.

Voulez-vous donc apprendre de moi pourquoi et comment Dieu doit être aimé? Je vous réponds : La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu lui-même, et la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure.

Cantique. Sermon XX. Edition Migne. Garnier frères, édit.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (1182-1226).

L'amour de Dieu s'étend à toutes ses créatures.

En la dix-huitième année de sa pénitence, le serviteur de Dieu, ayant passé quarante nuits dans les veilles, eut une extase, à la suite de laquelle il ordonna à Frère Leonard de prendre une plume et d'écrire. Alors il entonna le Cantique du Soleil. Et après qu'il l'eut improvisé, il chargea le Frère Pacifique, qui dans le siècle avait été poète, de réduire les paroles à un rythme plus exact, et il ordonna que les Frères les apprissent par cœur pour les réciter chaque jour. Les paroles du cantique étaient celles-ci :

« Très Haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous et nul homme n'est digne de vous nommer.

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire le soleil, qui nous donne

le jour et la lumière! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu!

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et

Maurice Denis. — Saint François au milieu de la nature.
Frontispice des Fioretti. Vollard, édit.
Le loup de Gubbio lui lèche les pieds ; les petits oiseaux accourent. Le saint fait à tous les êtres un geste d'accueil.

pour les étoiles! Vous les avez formées dans les cieux, claires et belles.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le vent, pour l'air et le nuage, et la sérénité, et tous les temps, quels qu'ils soient! car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures.

« Loué soit mon Seigneur, pour notre sœur l'eau qui est très utile, humble, précieuse et chaste !

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu ! Par lui vous illuminez la nuit ; il est beau et agréable à voir, indomptable et fort.

Photo Alinari.

Giotto. — Saint François fraternise avec les oiseaux et leur apprend a louer Dieu.

Eglise supérieure d'Assise.

« Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, qui nous soutient et nous nourrit, et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs diaprées et les herbes ! »

Peu de jours après, une grande dispute s'éleva entre l'évêque d'Assise et les magistrats de la cité. L'évêque fulmina l'interdit, les

magistrats mirent le prélat hors la loi, et défendirent tout commerce avec lui et les siens. Le saint, affligé d'une telle discorde, se plaignait de ne voir personne qui s'entremît pour rétablir la paix. Il ajouta donc à son cantique le verset suivant :

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous, et qui soutiennent patiemment l'infirmité et les tribulations ! Heureux ceux qui persévéreront dans la paix ! car c'est le Très Haut qui les couronnera. »

Puis il ordonna que ses disciples iraient hardiment trouver les principaux de la ville, qu'ils les prieraient de se rendre avec eux devant l'évêque, et qu'arrivés là, ils chanteraient à deux chœurs le verset nouveau. Les disciples obéirent, et au chant de ses paroles, auxquelles Dieu semblait prêter une vertu secrète, les adversaires s'embrassèrent avec repentir et se demandèrent pardon.

Ensuite, ayant été conduit à Foligno pour y rétablir par le changement d'air sa santé altérée, il éprouva quelque adoucissement de ses douleurs. Mais bientôt, il apprit par révélation qu'il souffrirait encore deux ans, après quoi il entrerait en possession du repos éternel ; et, ravi de joie, il composa le verset suivant, par lequel il termina le cantique :

« Soyez loué, mon Seigneur, à cause de notre sœur la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper. Malheur à celui qui meurt en péché mortel ! Heureux ceux qui à l'heure de la mort se trouvent conformes à vos très saintes volontés ! car la seconde mort ne pourra leur nuire.

« Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, et servez-le avec une grande humilité. »

Cantique du Soleil. Les Fioretti. Traduction Ozanam.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Comment saint François, cheminant avec le frère Léon, lui exposa en quoi consiste vraiment la joie parfaite.

Un certain jour d'hiver, saint François se rendait de Pérouse

à Sainte-Marie-des-Anges ; et le frère Léon allait avec lui, et le froid les affligeait très cruellement.

Or, saint François appela le frère Léon, qui marchait un peu en avant de lui, et lui dit : « O mon frère Léon, si même les frères donnaient un grand exemple de sainteté, et d'honnêteté, et de bonne édification, cependant inscris ceci sur tes tablettes, c'est-à-dire note-le avec grand soin : ce n'est pas en cela que consisterait la joie parfaite ! »

Et puis, après avoir fait quelques pas, il le rappela de nouveau, et lui dit : « O mon frère Léon, quand bien même un frère mineur rendrait la vue aux aveugles, remettrait sur pied les paralysés, chasserait les démons, rendrait l'ouïe aux sourds, la marche aux boiteux, et la parole aux muets, ressusciterait un homme mort depuis quatre jours, mets-toi bien par écrit que ce n'est pas en cela que consiste la joie parfaite ! »

Puis, l'ayant appelé de nouveau, il lui dit : « O mon frère Léon, quand bien même un frère mineur connaîtrait la langue de toutes les nations, et toutes les sciences et écritures, quand bien même il saurait prophétiser et révéler non seulement les choses futures mais encore les secrets des consciences et des âmes, inscris-toi que ce n'est pas là que se trouve la joie parfaite! »

Puis, après qu'ils eurent encore marché un peu, il le rappela une fois de plus : « O mon frère Léon, petite bête du bon Dieu, quand bien même le frère mineur parlerait la langue des anges, et connaîtrait le cours des astres et les vertus des herbes, et posséderait la révélation des trésors enfouis en terre.

« Et si même il comprenait les vertus et propriétés des oiseaux et poissons, des animaux, des hommes, des racines, des arbres, des pierres et des eaux, note bien et n'oublie pas que la joie parfaite n'est pas encore dans tout cela ! »

Puis, au bout de quelques instants, il l'appela encore : « O mon frère Léon, quand même le frère mineur saurait prêcher si éloquemment qu'il convertirait à la foi tous les infidèles, aie soin de mettre par écrit que ce n'est pas encore en cela que réside la joie parfaite !

Et ainsi cette manière de parler se prolongea bien pendant deux milles. Or, le frère Léon, extrêmement étonné de tout cela, ditenfin :

« Mais, mon père, je t'en prie pour l'amour de Dieu, dis-moi où se trouve la joie parfaite ? »

A quoi le saint répondit en disant : « Tout à l'heure, lorsque nous parviendrons à Sainte-Marie-des-Anges, tout trempés de pluie et gelés de froid, tout souillés de boue et tourmentés de faim, et que

Maurice Denis. — Saint François explique a frère Léon en quoi consiste la joie parfaite.

Illustration des Fioretti. Vollard, édit.

nous sonnerons à la porte du couvent, s'il arrivait que le portier vînt vers nous d'un air furieux, et nous dît :

« Qui êtes-vous ? » à quoi nous répondrions : « Nous sommes deux de vos frères ! » Mais lui, au contraire, nous dirait : « La vérité est que vous êtes deux ribauds qui vous en allez de tous côtés par le monde, ravissant les aumônes des pauvres ! »

« Et puis il refuserait de nous ouvrir, mais nous ferait rester dans la neige et dans l'eau, et dans le froid et la faim jusqu'à la nuit ; et

nous alors, si nous réussissions à supporter patiemment, sans trouble et sans murmure, tant d'injures et de rebuffades.

« Et que, humblement et charitablement, nous pensions que ce portier nous connaît vraiment tels que nous sommes, et que c'est Dieu lui-même qui excite sa langue contre nous, ô mon frère Léon, inscris bien ceci, c'est en cela que consisterait la joie parfaite !

« Et puis, que si nous persistions à frapper, et que ce portier en

Photo Neurdein.

A. Falguière. — TARCISIUS, MARTYR DE L'EUCHARISTIE.
Musée du Luxembourg.

Il est frappé en la portant sur son cœur.

fût exaspéré comme contre des importuns, et se mît rudement à nous rouer de coups, en nous disant : « Voulez-vous, bien vite, vous sauver d'ici, sale racaille, et vous en aller à l'hôpital ! car enfin, qui donc êtes-vous ? Vous n'aurez absolument rien à manger ici ! »

« Et que si nous subissions encore patiemment tout cela, et recevions ces injures de tout notre cœur, avec amour, ô mon frère Léon, inscris bien que c'est là que serait la joie parfaite !

« Et que si, ensuite, tourmentés par une faim pressante, affligés du froid, et voyant la nuit toute proche, nous nous remettions à frapper et à appeler, et à supplier en pleurant qu'on daignât nous ouvrir, et

qu'alors cet homme, enragé, s'écriât : « Voilà, par exemple, des créatures insolentes et effrontées ! Mais je saurai bien les faire tenir tranquilles ! »

« Et puis que, sortant avec un gourdin noueux et nous saisissant par le capuchon, il nous jetât à terre, dans la boue et la neige, et

Photo Alinari.

Fra Angelico. — Saint François et saint Dominique, avec saint Augustin et saint Ambroise s'unissant a la mort du Christ.

Groupe appartenant au grand Crucifiement du Chapitre, au Couvent de San Marco, à Florence.

nous frappât si fort du susdit gourdin qu'il nous couvrît de plaies de la tête aux pieds.

« Et que si nous acceptions avec joie ces injures et ces coups, en songeant que nous avons le devoir de subir avec patience les peines que nous inflige le Christ bienheureux.

« O mon frère Léon, alors nous connaîtrions la joie parfaite. Car entre toutes les grâces du Saint-Esprit que le Christ a accordées et données à ses amis, il n'y en a point de plus précieuse que de se

vaincre soi-même et de supporter volontiers tous les opprobres pour le Christ et pour l'amour de Dieu !

« Et, en effet, de toutes les choses admirables que je t'ai nommées et dites tout à l'heure, nous n'avons pas le droit de nous enorgueillir. attendu que ces choses ne viennent pas de nous, mais de Dieu : *car que possèdes-tu, que tu n'aies reçu de moi? Et si tu as reçu, pourquoi t'enorgueillis-tu comme si tu n'avais rien reçu?* Mais au contraire, des tribulations et des afflictions et de la grâce qu'elles constituent pour nous, de cela nous pouvons nous enorgueillir, car cela vient vraiment de nous.

» Et c'est pourquoi l'apôtre a dit : « Quant à moi, je n'ai garde de m'enorgueillir de rien, si ce n'est de la croix du Seigneur ! »

Les Fioretti. Trad. de T. de Wyzewa, Perrin et Cie, Edit.

Photo Alinari.

Le Bon Pasteur (IIIe siècle).

Musée chrétien du Latran.

Il est traité selon la formule antique de l'Hermès criophore ; mais adaptée à la douce conception chrétienne.

JACOPONE DE TODI (1230-1306).

Le Christ en quête de l'âme errante.

Les Anges. — « O Christ tout-puissant ! quel voyage faites-vous ? Pourquoi cheminer pauvrement comme un pèlerin ? »

Le Christ. — « J'avais pris une épouse, à qui j'avais livré mon cœur. Je la parai de joyaux pour en tirer honneur. A ma honte, elle m'a quitté. C'est ce qui me fait aller triste et en peine. Je lui prêtai ma forme et ma ressemblance... Afin que toutes ses vertus trouvassent leur emploi, je voulus que l'âme eût le corps pour serviteur : c'était un bel instrument, si elle ne l'avait désaccordé ! — Afin qu'elle eût lieu d'exercer ses puissances, pour elle je formai toutes les créatures. Ces biens pour lesquels elle devait m'aimer, elle m'en a fait la guerre. »

Passio domini nostri Jesu.ex hieronymo Paduano. Dominico Mancino. Bedulio. et Baptista Mantuano. per fratrem Chelidonium colle cta. cum figuris Alberti Durer Norici Pictoris.
CHas ego crudelis homo pro te perfero plagas
Arguneo morbos sanguine curo tuos.
Vulneribusq; meis tua vulnera. morteq; mortem
Tollo datis pro te plasmate factus homo.
Tuq; ingrate mihi pungis mea stigmata culpis
Sæpe tuis. nova vapulo sæpe tua.
Sat fuerit. me tanta alma tormenta sub hoste
Iudæo passum. nunc sit amice quies.

Albert Durer. — L'AMOUR DU CHRIST SOUFFRANT.
Frontispice de la Grande Passion. Gravure sur cuivre.
« Je porte pour toi ces plaies cruelles, ô homme ! »

Les Anges. — « Seigneur, si nous la trouvons et qu'elle veuille revenir, lui faut-il dire que vous pardonnez ? »

Le Christ. — « Dites à mon épouse qu'elle revienne, qu'elle ne me fasse point souffrir une mort si douloureuse. Pour elle je veux mourir, tant je suis épris d'amour. Avec grande joie, je lui pardonne, je lui rends les ornements dont je l'avais parée... De toutes ses félonies je n'aurai plus souvenir. »

Les Anges. — « Ame pécheresse, épouse du grand époux, comment ton beau visage est-il plongé dans cette fange ? et comment donc as-tu fui celui qui t'accorda tant d'amour ? »

L'âme. — « Quand je songe à son amour, je meurs de honte. Il

m'avait mise en grand honneur : où suis-je tombée maintenant ? O mort douloureuse ! comment donc m'avez-vous environnée ? »

Les Anges. — « Pécheresse ingrate, retourne à ton Seigneur. Ne désespère point; pour toi il meurt d'amour... Ne doute pas de son accueil, et ne tarde plus. »

Photo Bulloz.

Eugène Carrière. — LE CHRIST EN CROIX.
Musee du Luxembourg.

L'âme. — « O Christ miséricordieux ! où vous trouverai-je, ô mon amour? Ne vous cachez plus, car je meurs de douleur. Si quelqu'un a vu mon Seigneur, qu'il dise où il l'a trouvé. »

Les Anges. — « Nous l'avons trouvé suspendu à la croix, nous l'y avons laissé mort, tout brisé de coups. Pour toi, il a voulu mourir. Il t'a achetée bien cher. »

L'âme. — « Et moi je commencerai les lamentations d'une cruelle douleur. C'est l'amour qui vous a tué. Vous êtes mort pour mon amour. O amour en délire, à quel bois as-tu suspendu le Christ ! »

Poésie spirituali, lib. IV, 6. *Les poètes franciscains en Italie au XIII^e siècle*, par F. Ozanam.

JACOPONE DE TODI.

Élans d'amour.

« O amour, divin amour ! pourquoi m'avoir assiégé ? Tu sembles

épris de moi jusqu'à la folie : Tu ne me laisses point de repos. Tu as mis le siège devant mes cinq portes : l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat et le toucher. Si je sors de moi par la vue, tout ce que je vois est amour. Dans toutes les formes, c'est toi qui te peins, toi sous toutes les couleurs... Si je sors par la porte de l'ouïe pour trouver la paix, que signifient pour moi les sons? C'est encore toi, Seigneur; et tout ce que j'entends ne parle que d'aimer. Si je sors par la porte du goût, par celles de l'odorat et du toucher, je retrouve ton image en toute créature. Amour, que je suis insensé de vouloir te fuir! Amour, je vais fuyant pour ne point te livrer mon cœur. Je vois que tu me transfigures et que tu me fais devenir amour comme toi, si bien que je n'habite plus dans mon cœur, et que je ne sais plus me retrouver. Si j'aperçois dans un homme quelque mal, ou vice, ou tentation, je me transforme et j'entre en lui : je me pénètre de sa douleur. Amour sans mesure, quelle âme chétive tu as entrepris d'aimer ! — O Christ mort! mets la main sur moi, tire-moi de la mer au rivage. Ici tu me fais languir à la vue de tes plaies. Ah ! pourquoi les as-tu souffertes? Tu l'as voulu pour me sauver.

Poesie spirituali, lib. VI, 11. *Poètes franciscains.*
Trad. Ozanam.

ALBERT LE GRAND (1193-1280).

De l'efficacité de l'amour de Dieu ou de la charité.

Tout ce que nous avons dit plus haut, tout ce qui est nécessaire au salut ne peut recevoir que de l'amour son perfectionnement le meilleur, le plus intime, le plus salutaire. L'amour supplée à tout ce qui pourrait nous manquer pour notre salut ; il renferme l'abondance de tout bien, et il ne lui manque pas même la présence de l'objet suprême de nos désirs. C'est par l'amour seul que nous nous tournons vers Dieu, que nous nous transformons en Dieu, que nous adhérons à Dieu, que nous sommes unis à Dieu, pour être un même esprit avec lui, et recevoir de lui et par lui le bonheur, ici-bas dans la grâce, là-haut dans la gloire. L'amour ne trouve de repos que dans le bien-aimé, ou dans sa possession pleine et paisible.

L'amour ou la charité est la voie qui conduit Dieu à l'homme et l'homme à Dieu. Dieu ne saurait séjourner où la charité n'est point. Si donc nous possédons la charité, nous possédons Dieu, parce que Dieu c'est la charité. Il n'est donc rien de plus affilé, de plus subtil, de plus pénétrant que la charité. Elle n'a de repos que lorsqu'elle a exploré toute la puissance, toute la profondeur de l'objet aimé. Elle voudrait ne faire qu'un avec lui, et si elle le pouvait, être la même chose que l'objet aimé. Voilà pourquoi elle ne peut souffrir d'intermédiaire entre elle et son objet qui est Dieu ; elle s'élance violemment vers lui, et elle n'a de paix que lorsqu'elle a tout franchi pour arriver jusqu'à lui. L'amour a la vertu d'unir et de transformer : il transforme celui qui aime en celui qui est aimé, et celui qui est aimé en celui qui aime. L'un devient l'autre autant que faire se peut.

Photo Alinari.

Giotto. — LA CHARITÉ.

Fresque de la chapelle de l'Aréna, à Padoue.

Elle foule aux pieds des trésors qu'elle dédaigne pour elle-même ; elle donne son cœur à Dieu et à ses frères les fruits de son travail.

Et d'abord avec quelle plénitude l'intelligence transporte l'objet aimé dans celui qui aime ! Avec quelle douceur, quelle suavité le premier vit dans le souvenir du second ; et comme celui qui aime s'efforce de savoir, non point d'une manière superficielle, mais jusque dans l'intime, ce qui regarde l'objet aimé et d'entrer autant que possible dans l'intérieur de sa vie !

Ensuite vient la volonté. Elle transporte l'objet aimé dans celui qui aime. Est-ce que le premier ne se trouve pas dans cette amoureuse complaisance, dans cette douce et intime joie de la possession ? Puis celui qui aime se trouve

aussi dans l'objet aimé par ses désirs, par sa conformité avec lui de souhaits et de répugnances, de joies et de tristesses. On dirait qu'il n'est qu'un avec lui. Parce que « l'amour est fort comme la mort[1] », il emporte celui qui aime en dehors de lui, jusque dans le sein de l'objet aimé, et l'enchaîne fortement à cet objet. L'âme est bien plus là où elle aime que là où elle vivifie, parce qu'elle est dans l'objet aimé par sa nature propre, par sa raison et sa volonté, tandis qu'elle n'est dans l'être vivifié que parce qu'elle lui donne l'existence, ce qui se fait aussi chez les animaux.

Il faut donc conclure qu'une seule chose peut nous arracher aux objets extérieurs, pour nous ramener d'abord en nous-mêmes, et ensuite dans la divine intimité de Jésus-Christ : c'est l'amour de Jésus-Christ, le désir des suavités de Jésus-Christ, qui nous permettent de sentir, de comprendre et de goûter la présence de la divinité de Jésus-Christ. La force de l'amour est seule capable d'emporter l'âme de la terre dans les hauteurs des cieux. Nul ne saurait parvenir à la béatitude souveraine, si l'amour et le désir ne le soulèvent. L'amour, c'est la vie de l'âme, le vêtement nuptial, la perfection. « La loi, les prophètes, les préceptes du Seigneur en dépendent. » C'est pourquoi l'Apôtre disait aux Romains : « La plénitude de la loi, c'est la charité ; » et dans la première Epître à Timothée : « La fin du précepte, c'est la charité. »

De l'Union avec Dieu, ch. XII. Trad. Berthier. Lethielleux, édit.

SAINT THOMAS D'AQUIN (1226-1274).

Prière que saint Thomas récitait tous les jours au pied du Crucifix.

Accordez-moi, ô Dieu miséricordieux, de désirer avec ardeur ce qui vous est agréable, de le rechercher avec prudence, de le reconnaître en toute vérité, et de l'accomplir avec perfection, à la louange et à la gloire de votre nom.

Réglez vous-même mon existence. Ce que vous demandez de moi,

[1] Cant. VIII, 6.

accordez-moi de le connaître, et donnez-moi de l'accomplir comme il faut, selon qu'il est utile à mon salut.

Que j'aille à vous, Seigneur, par un chemin sûr, droit, et qui mène heureusement jusqu'au terme, sans disparaître à travers les prospérités et les adversités : et qu'ainsi je vous rende grâce dans les choses prospères et conserve la patience dans les choses adverses, ne me laissant ni élever par les premières ni abattre par les secondes.

Photo Neurdein.

Aug. Saint-Gaudens. — AMOR, CARITAS.

Musée du Luxembourg, à Paris.

Que rien ne me réjouisse, sinon parce qu'il me conduit à vous; que rien ne m'attriste, sinon parce qu'il m'éloigne de vous. Que je ne désire plaire, et que je ne craigne de déplaire à personne, si ce n'est à vous. Que tout ce qui passe devienne vil à mes yeux, à cause de vous; que j'apprécie, au contraire, tout ce qui est à vous, et vous-même par dessus toutes choses, ô mon Dieu.

Toute joie qui est sans vous, qu'elle me déplaise, et que je ne désire rien en dehors de vous. Tout travail fait pour vous, qu'il me soit délicieux, et que je trouve insupportable tout repos qui n'est pas en vous. Donnez-moi d'élever souvent mon cœur vers vous, et quand je faiblis, de peser ma faute avec douleur et ferme propos de me corriger.

Seigneur, mon Dieu, accordez-moi d'avoir une obéissance exempte de toute contestation, une pauvreté qui ne se démente point, une chasteté incorruptible, une patience éloignée de tout murmure, une humilité sincère, une foi sans dissipation, une tristesse sans abattement, une gravité sans pesanteur, une aisance sans légèreté,

une crainte exempte de découragement, une sincérité sans détour. Accordez-moi de faire le bien sans présomption, de reprendre le prochain sans m'élever, de l'édifier en paroles et en exemples sans faux semblants.

Donnez-moi, Seigneur, un cœur vigilant, que nulle pensée vaine ne détourne de vous; un cœur noble, qu'aucune affection indigne ne fasse descendre; un cœur droit, qu'aucune intention équivoque ne fasse dévier; un cœur ferme, qu'aucune adversité n'abatte ; un cœur libre, qu'aucune passion ne subjugue et n'entraîne.

Accordez-moi, dans votre libéralité, Seigneur mon Dieu, une intelligence qui vous connaisse, un empressement qui vous cherche, une sagesse qui vous trouve, une vie qui vous plaise, une persévérance qui vous attende avec confiance, et les élans d'une espérance qui finisse par vous atteindre et par vous posséder.

Puissé-je par la pénitence expier sous vos coups mes fautes ici-bas ! Puissé-je, par la grâce, profiter de vos bienfaits dans l'exil! Puissé-je surtout, par la gloire, m'enivrer de vos joies dans la patrie ! O vous qui, étant Dieu, vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Recueil de prières de saint Thomas d'Aquin.
Emm. Witte, édit.

SAINT BONAVENTURE (1221-1274)

Extraits des Pères de l'Église.

Saint Grégoire le Grand. — Que ta charité me croie, frère, je suis triste de ta tristesse comme si j'avais souffert ce que tu souffres. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : Aime tes proches comme toi-même ; compatis comme ayant toi-même pâti ? — O admirable chose que la charité ! Elle sait créer l'image des absents, rapprocher par l'amour les présents. Elle unit ce qui était divisé, ordonne ce qui était confus, associe ce qui était inégal, achève en perfection l'imparfait. — Maîtresse des biens, elle n'a rien d'étranger, rien d'âpre, rien de confus. Elle exerce et affermit le cœur ; rien ne lui est pesant,

rien difficile ; tout ce qu'elle fait lui est douceur. — Qu'il a bien dit, le Prédicateur admirable, quand il a appelé la charité *le lien de la perfection!* Toutes les vertus engendrent des biens ; mais celle-ci les enchaîne, de telle sorte qu'ils ne puissent plus fuir l'âme aimante. — Par l'amour de Dieu seulement, l'amour du prochain s'engendre. Par l'amour du prochain seulement, l'amour de Dieu s'enflamme. — Ces biens-là sont à nous que nous ne possédons pas, mais que nous aimons dans les autres. Ces biens-là sont aux autres qu'ils consentent à aimer en nous. Quelle est donc ta vertu, ô charité, toi qui sans labeur sais nous communiquer les fruits du labeur ! — Non, l'amour n'est jamais oisif ; est-il là, il opère de grandes choses ; s'y refuse-t-il, il n'est pas. — Chacun supporte son prochain dans la mesure où il l'aime. Aimes-tu, facilement tu portes le fardeau de ton frère ; cesses-tu d'aimer, tu le rejettes.

Photo Alinari.

La Charité (XV^e^ siècle).
Loggia de Lanzi, à Florence.

Saint Ambroise. — O vous que j'ai engendrés en l'Évangile, je ne vous chéris pas moins que si j'avais célébré avec vous des noces. La nature serait-elle plus véhémente en amour que la grâce ? Bien plus nous devons aimer ceux que nous pensons aimer à jamais, que si pour ce temps seulement ils nous étaient unis.

Saint Jérôme. — Rien n'est dur aux amants ; rien, en amour, n'est un difficile labeur. Aimons donc le Christ ; alors, combien sera facile le difficile ! Un impatient amour croit trouver à chaque tournant ce qu'il désire ; il ignore le jugement froid ; il déroute la raison et délaisse la mesure ; il ne peut penser que ce qu'il aime. L'impos-

sible ne le tempère point, ni la difficulté ne lui sert de remède.

Saint Augustin. — Quatre choses sont à aimer. La première est au-dessus de nous ; la seconde, nous la sommes ; la troisième est proche de nous, et vers la quatrième l'âme s'incline. — Celui-là est

Botticelli. — UN PAPE MARTYR.
Détail d'une fresque de la chapelle Sixtine, à Rome.

un juste qui est un intègre estimateur des choses, et en qui l'amour est ordre ; qui n'aime donc pas ce qu'il ne faut pas aimer, ni ne laisse d'aimer ce qu'il faut aimer, ni n'aime plus ce qu'il faut aimer moins, ni n'aime également ce qu'il faut aimer moins ou plus, ni moins ou plus ce qu'il faut aimer également — Aimons donc Dieu qui nous a aimés le premier, et qui n'a pas épargné son Fils unique,

mais pour nous tous l'a livré. Que si nous fûmes paresseux à aimer, du moins ne le soyons pas à rendre l'amour. Car il n'est de meilleure provocation à l'amour que de prévenir l'amour, et ce cœur est trop dur qui ayant refusé d'aimer d'abord, refuse encore d'aimer en retour. — Les travaux de ceux qui aiment sont des travaux joyeux ; il en est comme de l'art du veneur, de la pêche ou de la chasse aux oiseaux. Là où il y a de l'amour, il n'y a plus de peine ; ou s'il y a de la peine on aime la peine. — Celui qui vit selon Dieu doit haïr le mal d'une haine *parfaite*, c'est-à-dire qu'il ne doit ni à cause du vice haïr l'homme, ni à cause de l'homme aimer le vice ; il faut haïr le mal en aimant celui qui le fait. — Définition de la vertu brève et vraie, ce me semble : c'est l'ordre de l'amour. L'amour lui-même n'est une vertu que si l'on aime ce qu'il faut qu'on aime. Or, choisir cela, c'est la *prudence ;* ne s'en laisser détourner par nulle persécution, c'est la *force ;* par nul plaisir, c'est la *tempérance ;* par nul orgueil et nulle ambition, c'est la *justice*. — Mon poids, c'est mon amour. Partout où je suis porté, c'est par lui que je suis porté. — Dis-moi donc ce que tu aimes, je te dirai ce que tu es. Tu aimes la terre ? tu es terre. Tu aimes Dieu ? Que dirai-je ? Oui, tu es Dieu ; car il est écrit : *Voici que j'ai dit : Vous êtes des Dieux*. — Aime donc, et fais ce que tu voudras.

Au milieu des opprobres, la charité est tranquille ; au milieu des haines, elle est bienfaisante ; au milieu des colères, elle est calme ; au milieu des embûches, elle est innocente. En face de l'iniquité, elle gémit, et dans la vérité elle respire. Dans la vertu elle trouve sa joie. — A l'égard de Dieu, j'ai à rougir de beaucoup de choses, j'ai à craindre beaucoup de choses, j'ai à payer beaucoup de choses, et pour tout cela je n'ai d'autre richesse que l'amour. Mais est-il rien de plus convenable que de payer d'amour ce qui a été donné par amour ? — Dieu aime pour être aimé, et pour ce qu'il aime, il ne veut qu'être aimé, sachant bien que son amour est ce qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment. C'est pourquoi, par amour il est venu aux hommes, il est venu au milieu des hommes, il est devenu homme, et *ses délices sont d'être avec les fils des hommes*.

Saint Bernard. — La raison d'aimer Dieu c'est Dieu même ; la mesure d'aimer Dieu c'est de l'aimer sans mesure. — Ce n'est pas

sans récompense qu'on aime, bien qu'on n'aime pas pour une récompense. La charité ne nous laisse point à vide, et cependant elle n'est pas mercenaire ; *elle ne cherche pas ce qui est sien;* elle est une tendresse, non un contrat. Pourtant, voyez l'assurance qu'elle nous donne. Celui-ci travaille et il n'aime point ; celui-ci aime et ne travaille point. Le premier perd son œuvre, et l'amour du second ne meurt jamais. — Tout est facile à celui qui aime. — Celui qui refuse de vivre pour toi, ô Dieu, celui-là est digne de mort, ou plutôt il est mort. Celui qui ne te goûte point n'est que dégoût. Celui qui désire être, si ce n'est pas pour toi, désire être pour rien et il n'est rien.

Œuvres de saint Bonaventure. Le Carquois, c. XXV.

DANTE (1265-1321).

La prière des âmes pour la terre et la prière de la terre pour les âmes.

Les Ames : « O notre père qui es dans les cieux, — non qu'ils te puissent contenir, mais à cause d'un amour plus grand pour tes premières créations, — bénis soient ton nom et ta puissance par toute créature, et grâces soient rendues à ta Sagesse pleine de bonté.

« Que la paix de ton règne nous advienne ; car si elle ne vient à nous, tout effort de notre esprit est vain pour aller jusqu'à elle.

« Comme tes anges te font le sacrifice de leur vouloir en chantant : *Hosanna* ! qu'ainsi fassent les hommes de toutes leurs volontés.

« Donne-nous aujourd'hui la manne quotidienne, qui, seule, dans cet âpre désert, préserve d'un retour en arrière celui qui s'efforce le plus d'avancer.

« Pardonne-nous nos offenses avec bonté, sans regarder à nos

mérites, comme nous pardonnons nous-mêmes le mal que nous avons souffert.

Photo Bulloz.

Hippolyte Flandrin. — Le cortège des Vierges Martyres
Peintures de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris.

« Délivre-nous des tentations de l'antique adversaire et ne permets pas que notre vertu, si chancelante, soit aux prises avec lui.

« O Seigneur bien-aimé, que cette dernière prière, dont nous n'avons plus besoin, te soit faite pour ceux qui sont restés derrière nous ! »

Ainsi, implorant pour elles et pour nous une bonne arrivée, s'en allaient ces âmes courbées sous un fardeau semblable à celui que parfois un songe fait peser sur nous. Inégalement chargées, mais toutes également harassées de fatigues et d'angoisses, elles cheminaient sur la première corniche, se purifiant des vaines fumées de ce monde.

Si là, tant de prières sont dites pour notre bien, que ne doivent pas dire et faire ici, pour ces âmes, les cœurs où la bonne volonté s'enracine ! Faisons donc par notre assistance qu'elles se lavent plus vite des souillures de ce

monde, et qu'elles s'envolent pures et légères aux sphères étoilées.

« Oh ! puissiez-vous, bientôt soulagées par la justice et la pitié, vous laisser emporter sur l'aile de vos désirs !

« Dites-nous par quel chemin plus prompt on arrrive là-haut, et s'il est plus d'un passage, montrez-nous le moins escarpé. »

La Divine Comédie. — Le Purgatoire. Chant X et XI
Traduction Mesnard.

HENRI SUSO (1295-1366).

L'Ingratitude des hommes à l'égard de l'amour de Dieu.

O Bien suprême, quand je m'éloigne tant soit peu de vous, je ressemble à un jeune faon qui a perdu sa mère et qui, poursuivi par les chasseurs, court et s'enfuit jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son gîte et qu'il y soit en sûreté.

Seigneur, je cours vers vous. Je m'élance vers vous avec une ardeur extrême, comme le cerf qui recherche une source d'eau vive. Une heure sans vous, ô mon Seigneur, semble être une année entière ; un jour passé loin de vous, c'est mille ans, pour un cœur qui aime ! C'est pourquoi, ô rameau qui apportez le bonheur, branche fleurie, rosier couvert de roses rouges, ouvrez-moi vos bras, étendez, élargissez les rameaux fleuris de votre nature divine et de votre nature humaine ! O Seigneur, votre visage est si plein de grâces, votre bouche est remplie de paroles vivantes et toute votre vie est un pur miroir de modestie et de douceur. O vous qui êtes l'objet de la bienheureuse contemplation des Saints, combien est heureux celui qui est digne d'être uni à vous comme un époux est uni à son épouse !

La Sagesse éternelle. — Beaucoup d'hommes sont appelés mais peu sont élus

Le Serviteur. — O mon doux Seigneur, est-ce vous qui les repoussez ou bien s'éloignent-ils d'eux-mêmes ?

La Sagesse éternelle. — Ouvre les yeux de ton âme, et regarde. — Le serviteur regarda et, tout effrayé, dit avec de profonds sou-

Photo Neurdein.

Paul-Hippolyte Flandrin. — JÉSUS PLEURE SUR LA VILLE.
Salon de 1904.

Cette ville est Paris, et c'est de Montmartre que l'amour compatissant de Jésus la contemple.

pirs : Malheur à moi, Seigneur, d'être venu au monde ! Ce que je vois est-il réel, ou suis-je le jouet d'un rêve ? Auparavant je vous apercevais resplendissant de beauté, je vous voyais doux et aimable; maintenant je ne vois plus qu'un pauvre pèlerin qu'on repousse. Appuyé sur son bâton, il est devant une ville qui tombe en ruines.

Les fossés sont comblés, les murs lézardés, de-ci, de-là, on aperçoit encore les hauts sommets de quelque ancienne construction. Dans l'intérieur de la ville, il y a une multitude de peuple, et parmi ce peuple, beaucoup de personnes qui, avec un extérieur humain, ressemblent cependant à des bêtes sauvages. Le pauvre pèlerin va regardant s'il ne pourrait trouver quelqu'un pour lui tendre la main. Mais partout je le vois indignement repoussé par cette foule qui ne le regarde même pas, tellement elle est absorbée.

Quelques personnes cependant, en petit nombre, voudraient bien le secourir, mais les autres, comme des animaux féroces, viennent et les en empêchent.

Et j'entends le pauvre pèlerin qu'on repousse gémir profondément et dire : « O cieux, ô terre, ayez pitié de moi, de moi qui ai tant souffert pour gagner à Dieu cette ville. J'y suis si indignement accueilli, tandis que ceux qui n'ont rien fait pour elle y sont reçus avec tant d'empressement ! » Voilà, Seigneur, ce que j'ai vu ; dites-moi ce que cela signifie. Me serais-je trompé ou non ?

La Sagesse éternelle. — Cette vision est la pure vérité.

Ecoute ce que je vais te dire et que ton cœur en soit ému et bouleversé. Vois, je suis le pauvre pèlerin, repoussé de tous, que tu as vu. Autrefois j'étais en grand honneur dans cette ville ; maintenant, j'en suis misérablement chassé et banni.

Le Serviteur. — O mon aimable Seigneur, quelle est donc cette ville et quel est le peuple qui l'habite ?

La Sagesse éternelle. — Cette ville qui tombe en ruines, c'est la vie spirituelle... Le bâton sur lequel je m'appuyais est la croix de ma Passion... Les cris lamentables que tu entendais, c'est ma mort, qui commence à crier et qui criera toujours plus contre ceux que ne peut attendrir l'immensité de mon amour.

Le Livre de la Sagesse éternelle, Ire partie, chap. VI
Trad. Thiriot. Gabalda, édit.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE (1347-1380).

Lettre à Raymond de Capoue, son confesseur[1].

Photo Alinari.

Dominique Ghirlandaio. — MARTYRE DE SAINT PIERRE DE VÉRONE, DOMINICAIN DU XIII[e] SIÈCLE.

Eglise S. M. Novella, à Florence.

Frappé à mort par les hérétiques, il se met à écrire le *Credo* sur le sol, avec son sang.

Au nom de Jésus crucifié et de la douce Marie. Mon bien-aimé Père et très cher Fils dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris pour me recommander à vous dans le précieux sang du Fils de Dieu, avec le désir de vous voir embrasé, anéanti dans ce très doux sang, qui est enflammé du feu de la plus ardente charité. Oui, c'est le désir de mon âme de vous voir dans ce sang, vous, Nanni, et mon fils Jacomo; car je ne vois pas d'autre moyen de parvenir aux vertus principales qui nous sont nécessaires. Très doux Père! votre âme est devenue pour moi une nourriture, et à chaque instant je prends cette nourriture à la table du doux Agneau immolé avec tant d'amour. Vous ne parviendrez jamais à cette bonne petite vertu de l'humilité véritable, si vous n'êtes anéanti dans le sang, et cette vertu naîtra de la haine,

[1] Sainte Catherine raconte à Raymond de Capoue la mort de Nicolas Tuldo, jeune patricien de vingt ans, condamné pour cause politique par les magistrats de Sienne, et qui, d'abord livré à un désespoir violent, blasphémateur, accepte ensuite la mort comme un martyre.

et la haine de l'amour. Je veux donc que vous vous cachiez dans le côté entr'ouvert du Fils de Dieu ; c'est une demeure toute remplie de parfum ; le péché même y prend une agréable odeur ; là, l'épouse bien-aimée se repose sur un lit de feu et de sang ; là, se voit et se manifeste le secret du cœur du Fils de Dieu.

O Cœur ! ô vase qui déborde pour enivrer et désaltérer tous les désirs de l'amour ! Vous donnez la joie, vous éclairez l'entendement, vous remplissez la mémoire, vous la captivez tellement qu'il est impossible de retenir, de comprendre, d'aimer autre chose que ce doux et bon Jésus. O sang ! ô feu ! ineffable amour ! que mon âme serait heureuse de vous y voir anéanti ! Je veux que vous fassiez comme celui qui puise de l'eau avec un vase pour la verser sur d'autres choses. Oui, versez l'eau d'un saint désir sur la tête de vos frères, qui sont nos membres unis au corps de la douce épouse, et prenez garde aux illusions du démon, qui, je le sais, veut et voudra vous arrêter. Qu'aucune créature ne vous fasse reculer ; mais persévérez toujours dans ce que vous verrez le meilleur, jusqu'à ce que nous voyions couler le sang avec de doux et amoureux désirs. Courage donc, mon Père, ne dormons plus. Je sais bien que maintenant je ne veux plus me reposer et m'arrêter. J'ai déjà reçu une tête dans mes mains, et j'en ai ressenti une douceur que le cœur ne peut comprendre, la bouche raconter, l'œil voir et l'oreille entendre. Dieu a bien surpassé les autres mystères qui ont précédé, et que je ne vous dis pas, parce que ce serait trop long.

Je suis allée visiter celui que vous savez, et il en reçut tant de force et de consolation qu'il se confessa et se trouva dans les meilleures dispositions. Il me fit promettre, pour l'amour de Dieu, que, quand viendrait le jour de la justice, je serais avec lui ; et ce que j'ai promis, je l'ai fait. Le matin, avant le premier coup de la cloche, j'allai le trouver, et il fut grandement consolé. Je le menai entendre la messe, et il reçut la sainte communion, dont il s'était toujours éloigné. Sa volonté était unie et soumise à la volonté de Dieu. Il lui restait seulement la crainte d'être faible au moment suprême ; mais l'infinie bonté de Dieu le trompa, en l'enflammant d'un tel amour et d'un tel désir, qu'il ne pouvait se rassasier de sa présence. Il disait : Reste avec moi, ne m'abandonne pas, et je serai toujours bien, je

mourrai content. Et il appuyait sa tête sur ma poitrine. Alors je sentis une joie et un parfum de son sang, qui était comme mêlé avec le mien, que je désire répandre pour le doux Époux Jésus. Ce désir augmentait dans mon âme, et quand je sentais sa crainte, je disais : Courage, mon doux frère, car bientôt nous serons aux noces éternelles ; tu iras, baigné dans le doux sang du Fils de Dieu, avec le doux nom de Jésus, qui ne doit jamais sortir de ta mémoire, et je t'attendrai au lieu de la justice.

Photo Alinari.

Ecole bourguignonne — SAINT ETIENNE PORTANT LES PIERRES QUI ONT SERVI A LE LAPIDER.

Musée du Louvre.

O mon Père et mon Fils! son cœur perdit alors toute crainte ; la tristesse de son visage se changea en joie, et, dans son allégresse, il disait : « D'où me vient une si grande grâce? Quoi! la douceur de mon âme m'attendra au lieu saint de la justice! » Voyez quelle lumière il avait reçue, puisqu'il appelait saint le lieu de la justice Et il ajoutait : « Oui, j'irai fort et joyeux, et il me semble que j'ai encore mille années à attendre, lorsque je pense que vous y serez. » Et il disait des paroles si douces que j'admirais la bonté de Dieu. Je l'attendis donc au lieu de la justice, et je l'attendis en priant et en invoquant sans cesse l'assistance de Marie et de Catherine vierge et martyre. Avant son arrivée, je me baissai et je plaçai mon cou sur le billot ; mais je n'obtins pas ce que je désirais. Je priais et j'invoquais Marie avec ardeur, et je lui disais que je voulais, au moment suprême, pour lui, la lumière et la paix du cœur, et pour moi la grâce de le voir retourner à sa fin dernière. Mon âme alors était tellement enivrée de la douce promesse qui m'était faite, que je n'apercevais plus personne au milieu de toute cette multitude.

Il arriva enfin, comme un agneau paisible, et en me voyant il se

mit à sourire. Il voulut que je lui fisse le signe de la Croix, et quand il l'eut reçu, je lui dis tout bas : « Mon doux Frère, allez aux noces éternelles jouir de la vie qui ne finit jamais. » Il s'étendit avec une grande douceur et je lui découvris le cou. J'étais baissée vers lui et je lui rappelais le sang de l'Agneau. Sa bouche ne disait autre chose que : « Jésus, Catherine », et comme il disait ces mots, je reçus sa tête dans mes mains.

Photo Alinari.

Le Sodoma. — Saint Sébastien (détail).
Galerie des Offices, Florence.

Alors, je fixai mon regard sur la Bonté divine, et je dis : « Je veux ». Aussitôt je vis, comme on voit la clarté du soleil, Celui qui est Dieu et homme; il était présent, et il recevait le sang. Dans ce sang était un feu du saint désir, que la grâce avait caché dans son âme, et ce feu était absorbé par le feu de la charité divine. Dieu recevait ce sang, son désir, son âme, qu'il plaça dans l'ouverture de son côté, dans le trésor de sa miséricorde, montrant ainsi cette grande vérité, que c'était par grâce seulement et par miséricorde qu'il la recevait, et non pour quelque mérite personnel. O bonheur ineffable, de voir avec quelle douceur et quel amour la bonté de Dieu attendait cette âme séparée de son corps ! Comme il la regardait miséricordieusement lorsqu'elle entrait dans son côté, toute baignée de ce sang, que rendait précieux le sang du Fils de Dieu!

Le Père tout-puissant la recevait et lui transmettait sa puissance;

le Fils, la Sagesse, le Verbe incarné lui donnait, lui communiquait cet ardent amour qui lui fit recevoir une mort ignominieuse par obéissance à son Père pour l'utilité du genre humain ; et l'onction du Saint-Esprit, qui s'emparait de lui, l'inondait d'une joie capable de ravir mille cœurs ; et je ne m'en étonne pas, car il goûtait déjà la douceur divine. Il se retourna comme fait l'épouse quand elle est arrivée à la porte de l'époux : elle regarde en arrière et incline la tête pour saluer ceux qui l'ont accompagnée, et leur fait un dernier signe de remerciement.

Lorsqu'il eut disparu, mon âme se reposa dans une paix délicieuse, et je jouissais tant du parfum de ce sang que je ne voulais pas souffrir qu'on lavât celui qui avait jailli sur moi. Hélas ! pauvre misérable, je ne veux rien ajouter ; je reste sur terre avec un grand regret et il me semble que la première pierre de ma demeure est déjà posée. Ne vous étonnez donc pas si je ne demande autre chose que de vous voir anéanti dans le sang et dans le feu qui s'échappait du côté du Fils de Dieu. Oui, plus de négligence, mes Fils bien-aimés, car c'est le sang qui donne et contient la vie.

Doux Jésus, Jésus amour.

Lettres de Sainte Catherine de Sienne. Lethielleux, édit.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

La Providence force les hommes à l'amour.

Dans cette vie, où vous êtes étrangers et voyageurs, je vous ai liés (c'est Dieu qui parle) par les liens de la charité ; car l'homme est forcément uni à son semblable. S'il veut s'en séparer en manquant de charité, il lui est uni cependant par la nécessité. Afin de vous unir par les œuvres en même temps que par l'amour, je n'ai pas donné à chacun ce qui est nécessaire à son existence, de sorte que celui qui, par le péché, perd l'amour du prochain, ne peut s'en séparer à cause de ses besoins. Vous êtes ainsi tous liés ensemble par des actes de charité. L'ouvrier a nécessairement recours au laboureur et le laboureur à l'ouvrier ; l'un se sert de l'autre parce qu'il ne

sait pas faire ce qu'il fait. De même le religieux a besoin du séculier, et le séculier du religieux; l'un ne peut agir sans l'autre; il en est ainsi du reste des hommes.

Ne pouvais-je pas donner à chacun tout ce qui lui est nécessaire? Si, assurément; mais j'ai voulu que chacun fût soumis à son semblable, afin que tous soient contraints de s'unir par un échange de bons services. J'ai montré la grandeur et la bonté de ma providence en eux,

Rembrandt. — LE CHRIST GUÉRISSANT LES MALADES.
Gravure connue sous le nom de « Pièce aux cent florins. » 1er Etat.
Conservée dans la Réserve du Cabinet des Estampes à Paris.

et ils préfèrent marcher dans les ténèbres de leur propre faiblesse.

Les membres de votre corps doivent vous faire rougir, car ils ont en eux l'union qui vous manque. Quant la tête a besoin de la main, la main ne lui aide-t-elle pas sur-le-champ? Si le doigt, qui est si peu considérable dans le corps, vient à souffrir quelque chose, la tête lui refuse-t-elle son secours parce qu'elle est plus noble et plus considérable? Elle ne néglige au contraire aucun moyen de lui être utile par la vue, par l'ouïe ou par la parole. Tous les membres agissent entre eux.

Pourquoi l'homme orgueilleux ne fait-il pas de même lorsqu'il voit le pauvre, malade et manquant de tout? N'est-ce pas un de ses membres? et cependant, loin de l'assister de ses biens, il ne lui fait même pas l'aumône d'une bonne parole ; il n'a pour lui que des reproches, et il s'en détourne comme d'une chose qui lui donne des nausées. Il regorge de richesses, et il laisse son semblable mourir de faim. Il ne songe pas que sa cruauté déplorable est d'une odeur infecte en ma présence, et que le fond des enfers est destiné à sa corruption.

Romain Caze. — LA CHARITÉ.

Ma providence secourt le pauvre d'une autre manière, et c'est au poids de sa pauvreté que lui seront comptées d'abondantes richesses. Le riche au contraire sera durement repris par ma Vérité, ainsi qu'il est annoncé dans l'Évangile ; et s'il ne se corrige, il entendra cette parole : J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais infirme et en prison, et vous ne m'avez pas visité. (Saint Matth., xxv, 42).

Dans ce moment terrible, il lui sera inutile de dire : Je ne vous ai jamais vu, et si je vous avais vu, j'aurais tout fait pour vous bien volontiers. Ce misérable ne savait-il pas que mon Fils a déclaré dans l'Évangile que ce qui serait fait par amour pour Dieu au plus petit des hommes, il le tiendrait fait à lui-même? Ce sera donc justement qu'il partagera avec les démons un supplice éternel; car j'ai tout disposé sur la terre pour qu'il évite ce malheur.

Si tu contemples le ciel, tu verras avec quel ordre et quel amour

ma providence a tout réglé parmi les anges et les bienheureux qui ont mérité la vie éternelle par le sang de l'Agneau. Aucun ne jouit seul du bonheur que je lui ai donné, mais tous participent au bonheur de chacun, afin qu'unis par une charité parfaite, le plus grand jouisse du bonheur du plus petit, et le plus petit du bonheur du plus grand. Je dis le plus petit quant à la mesure de la béatitude, car le plus petit est aussi rassasié que le plus grand; tous, à des degrés différents, jouissent de la plénitude du bonheur.

Oh! combien la charité est forte au ciel, combien elle unit tous les êtres en moi ! Tous reconnaissent en moi la source de cette charité qu'ils ont reçue avec cette sainte crainte et ce respect que je leur ai inspirés; ils brûlent d'ardeur en moi, et comprennent toute la grandeur que je leur ai donnée.

C'est dans une joie ineffable que les anges communiquent avec les bienheureux, et les bienheureux avec les anges. Tous jouissent en commun de leur bonheur dans l'union de la charité la plus parfaite, et ils en ressentent une ivresse, une béatitude que l'esprit ne pourra jamais comprendre; car en moi il n'y a aucune cause de tristesse; au ciel tout est doux, l'amertume en est bannie, parce que pendant la vie et dans la mort même, ils m'ont goûté par l'amour dans la charité véritable du prochain. Qui a ordonné ces choses? C'est ma sagesse, et les soins admirables de ma providence.

Dialogue CXLVIII. Traduction E. Cartier. P. Lethielleux, édit.

LE LIVRE DE L'INTERNELLE CONSOLACION[1]

Du merveilleux effect de l'amour de Dieu en nous.

Je vous loue et beneys, Sire, père des cieulx, père de Nostre Seigneur Jesuchrist, que vous avez daigné estre souvenant et remembrant de moy povre. O père de misericorde, et Dieu de toute consolacion, je vous remercye et loue que moy meschant et indigne de toute consolacion m'avez voulu consoler et reconforter aulcunes

[1] Traduction originale de l'Imitation de Jésus-Christ (xv[e] siècle).

foyz en maintes manières. Je vous loue et glorifie tousjours avec votre benoist Filz et le sainct Esperit. Or doncques, mon Seigneur, mon Dieu, ma saincte amour, quant il vous plaist de descendre en mon cueur tout se resjouyst en moi : vous estes ma gloire et l'exaltacion de mon cueur; vous estes mon espérance et mon refuge en toutes mes tribulacions.

Photo Neurdein.

*Ecole française du XIV*e *siècle.* — UNE PRINCESSE DONATRICE.

Eglise Notre-Dame de Mantes. Chapelle de Navarre.

Oyez, car je suis encores foible, et enferme, et imparfait, en vérité. Pource m'est-il besoing que me reconfortez et consolez souvent. Et pource, Sire, vous plaise moy visiter souvent, et enseigner en saincte doctrine et discipline. Delivrez-moy, Sire, de mes maulvaises passions, et guerissez mon cueur de toutes affections désordonnées, afin que quant je seray bien guary et purgé dedans, que je puisse estre habille à vous aymer, fort en pacience, ferme, estable en perseverance.

C'est grant chose que amour ; c'est ung grant bien qui seul fait toute charge legière, et choses dessemblables pareilles. Elle fait porter grant charge sans aulcune grevance[1], et adoulcit choses amères et les fait tres savoureuses. La parfaicte amour de Jesuchrist fait entreprendre grans œuvres, et excite à desirer tousjours plus grant perfection. Amour tend toujours en hault, et ne veult point estre retenue en petites et basses choses. Amour veult estre franche et hors de toute affection mondaine, à ce que son regard interiore ne soit pas empesché, et qu'elle ne soustiengne quelque implicacion terrienne [2] et que pour quelque proffit temporel ou pour dommaige ne soit vaincue. Il n'y a en ciel ne en terre riens plus

[1] Peine, fatigue.

[2] Empêchement, lien.

doulx que amour, riens plus fort, riens plus large, riens plus joyeulx, riens meilleur. Car amour est né de Dieu et ne peult reposer en quelque chose créé fors en Dieu.

Ung vray amant vole, court, il est joyeulx, franc, de nulle chose n'est empesché; il donne tout et peult tout, il a toutes choses en toutes choses, car il n'a repos fors en ung seul bien souverain duquel tout bien vient et descend. Il ne regarde point aux dons, mais au donneur se couvertist[1], car il luy est sur toutes choses doulx. Amour n'a point souventes fois manière, mais oultre mesure est enflammée. Amour ne sent point charge et ne refuse quelque labeur. Amour entreprend plus qu'elle ne peult, et ne se excuse point de impossibilité, car elle cuyde toutes choses luy estre licites et possibles. Or doncques elle vault à toutes choses, et accomplist plusieurs choses, et mect à effect plus que ung qui n'ayme pas ne pourroit faire, mais y fauldroit[2]. Amour tousjours veille, et en dormant ne sommeille point, travaillé n'est pas las, restraint n'est pas lié, espoventé ne se trouble point; mais comme une vive flamme et lumière ardant, se eslève en hault et passe partout seurement et franchement. Celluy qui ayme congnoist ceste parolle : grant cry ès oreilles Nostre Seigneur est l'affection de celluy qui peult vrayement dire : Mon Dieu, mon amour, vous estes tout à moy, je suys tout vostre.

Dilatez-moy, Sire, en ceste amour, que j'aprengne à gouter au parfond du cueur quant doulce chose c'est aymer et fondre tout en amour, et y vacquer ou y entendre. Faictes-moy, Sire, attacher à vous par les cloux d'amour, et eslever dessus moy par grant ferveur et admiracion de vostre amour, et que puisse chanter, c'est-à-dire sentir et acomplir en moy, la chançon d'amours : J'ensuyvray mon amy quelque part qu'il aille, et que mon ame deffaille en vostre louenge, c'est-à-dire en Paradis, car je ne peulx accomplir en ceste vie ce que vostre louenge desire, ne la joye que j'ay au cueur par voix exprimer ne declarer, Sire, que je vous ayme plus que moy, et que je ne me ayme que pour l'amour de vous, et que j'ayme en vous tous ceulx qui vrayment vous ayment, ainsi comme veult et commande la loy d'amour qui de vous et en vous reluyt!

[1] Se tourne vers.

[2] Serait en défaut.

Vray amour est léger, c'est-à-dire prest et appareillé à faire les commandemens de son amy ; n'est paresseux, mais joyeulx, plaisant, fort, pacient, loyal, prudent, longanime, c'est-à-dire de grant couraige et qui ne fault pas de legier [1], puissant et qui jamais ne quiert son proffit, mais de son amy, ou des aultres pour l'amour de luy. Car là où aulcun quiert et demande son proffit et son gaing, là fault-il de vray amour [2].

VITRAIL DE LA CATHÉDRALE DE LYON (XIII[e] SIÈCLE).

Le doyen du Chapitre, Arnold de Colonges offre la rose septentrionale. Celle-ci, personnifiée par l'auteur, dit dans le français-latin du temps : « Le doyen saint Arnold m'a fait faire »

Amour est circonspect, c'est-à-dire bien advisé et qui ne fait pas ses œuvres à la volée; humble et droit, non pas mol ou lasche, non pas legier ou hatif, non pas ententif en vanitez; sobre, caste, stable et ferme; et qui ne se change pas legièrement ; paisible et en tous sens bien ordonné. Amour est subject et obéissant à ses prelatz et majeurs, vil à soy et desprisé, devot en Dieu et gratif, c'est-à-dire regraciant Dieu, ayant tousjours fiance en luy, mesmement quant il n'y sent point de douceur ou saveur, car jamais on ne vit en amour sans doulceur.

Celluy n'est pas digne d'estre appellé vray amant qui n'est appareillé de tout souffrir pour son amy, et d'estre tout prest à sa voulenté. Car il convient qu'il porte et soustiengne toutes choses dures et aspres pour son

[1] Qui ne manque pas pour peu.
[2] Là fait défaut le vray amour.

amy, ne pour quelque contrariété qui lui adviengne il ne se desparte de luy.

Livre II, Chap. v. Plon-Nourrit et Cie, édit.

PIERRE GRINGOIRE (1475 — vers 1538).

Le pardon nécessaire.

Ballade.

Considérez que gens vindicatifz
Qui ne veullent les faultes pardonner
Sont de péché les enfants nutritifs
Et ne veult Dieu de leur cas ordonner.
Tout homme humain se doit abandonner
A pardonner si on luy quiert mercy,
Où jà son cueur ne sera esclarcy
Quelque prière que par devers Dieu face;
Qui pardonne merite d'avoir grace;
Qui ayme amour vit en tous bons accords;
Et ses meffaitz par tel merite efface
Car Dieu benist tous les misericords.

Les aucuns sont ingratz et déceptifz
Qui ne veullent aucun pardon donner
Et commettent plusieurs maulx excessifs
Dont ilz ne font souvent cloches sonner.
Telz gens on voit de leur sens bestourner
Ils s'eslongnent de Dieu faisant ainsi;
Dieu est juste, d'eulx il s'eslongne aussi.
Ainsi l'ingrat ingratitude trace,
Fallacieux est trompé par fallace,
Et les hayneux sont nourriz en discords.
Pardonnons donc pour veoir Christ face à face,
Car Dieu benist tous les misericords.

Ne soyez point de biens mondains actifz
Qui font ames en Enfer sejourner.
De soy venger ne fault estre hastifz,
Ne delinquans à mercy ramener ;

Honoré Bouet. — L'Arbre des Batailles.
Manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles.

Les bons et les mauvais anges au ciel ; sur terre le roi et l'empereur, l'abbé et l'évêque, puis les soldats, les clercs en Sorbonne, les bourgeois, les femmes avec leur quenouille, tous guerroient sous le regard du Seigneur, qui apprécie les moyens et les causes.

Les obstinez en mal fault destourner,
Leur remonstrant la peine et le soucy
Que corps pecheur, après qu'il est transi
Fait à l'ame, que le Dyable menace
De jour en jour par subtile fallace ;
Humains vouldroit estre de ses consors ;

En pardonnant sa puissance se casse,
Car Dieu benist tous les miséricords.

Prince, pardon est de grant efficace,
Les pardonnans ont aux saintz cieulx audace,
Pardon cure les ames et le corps,
De pardonner n'est requis qu'on se lasse,
Car Dieu benist tous les misericords.

Les Folles Entreprises, 1503.

SAINT JEAN DE LA CROIX (1542-1591).

Le berger blessé d'amour.

Seul au monde, un jeune berger,
Étranger aux plaisirs et aux joies de la vie,
Rêvait sans cesse à sa bergère,
Le cœur cruellement blessé d'amour.

S'il pleure, ce n'est pas de sentir sa blessure;
Il ne s'afflige pas de se voir dans la peine,
Quoique blessé au plus profond du cœur.
Il pleure en pensant qu'il est oublié.

Oui, cette pensée qu'il est oublié
De sa douce bergère, l'accable de douleur;
Il se laisse maltraiter sur la terre étrangère,
Le cœur cruellement blessé d'amour.

Malheureux que je suis! s'écrie l'humble berger,
Pourquoi celle qui manque à l'amour de mon cœur
Ne veut-elle plus de ma présence?
Oh! que mon cœur souffre, blessé d'amour!

Après un long espace de temps,
Il monta sur un arbre, où, les bras étendus,

Photo Stoedtner.

Maître Francke. — LE CHRIST, HOMME DE DOULEUR, MONTRANT SON AMOUR AUX HOMMES.
Musée de Hambourg.

Il resta fixé et mourut,
Le cœur cruellement blessé d'amour.

Vie et œuvres de Saint Jean de la Croix, I.
Oudin et Cie, édit.

SAINTE THÉRÈSE (1515-1582).

L'amour de Dieu cherche le partage.

O puissant amour de Dieu! Que tu diffères en tes effets de l'amour de ce monde! Celui-ci ne veut pas de compagnie, se persuadant qu'elle va le dépouiller du bien qu'il possède. Celui de mon Dieu,

au contraire, grandit à proportion du nombre des amants, et ce qui tempère ses joies, c'est de voir que tous ne jouissent point d'un semblable trésor.

Voilà pourquoi, ô le Trésor de mon âme, voilà pourquoi au milieu des plus grandes délices, des plus suaves jouissances qu'on goûte avec vous, on s'afflige à la pensée du grand nombre de ceux qui ne veulent pas de ces joies, de ceux aussi qui les perdront pour une éternité. De là vient que l'âme s'ingénie à trouver des compagnons de son amour, et volontiers, elle laisse le bonheur qui l'inonde, dans l'espoir de contribuer à le faire rechercher par d'autres.

Photo Alinari.

Andrea del Sarto. — SAINT JACQUES ET LES PETITS ENFANTS.
Galerie des Offices, à Florence.

O mon Jésus! qu'il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes! Le service le plus considérable que l'on puisse vous rendre, c'est de vous quitter pour l'amour d'eux et pour leur plus grand avantage. Aussi bien, c'est alors qu'on vous possède plus pleinement. La volonté, il est vrai, s'enivre moins de votre jouissance; mais l'âme se réjouit de vous contenter. Elle voit que les joies d'ici-bas, même celles qui semblent un don de votre main, sont incertaines durant cette vie mortelle, si elles ne sont accompagnées de l'amour du prochain. Quiconque ne l'aime point, ne vous aime point, ô mon Maître, puisque tout votre sang versé nous atteste l'amour immense que vous portez aux fils d'Adam

Exclamation II.

SAINT FRANÇOIS DE SALES (1567-1622).

De la Condoléance et Complaisance de l'amour en la Passion de Notre-Seigneur.

Photo Alinari.

Ecole de Cologne. — L'AMOUR COMPATISSANT.
Détail d'une Descente de Croix. Musée du Louvre.

Quand je voy mon Sauveur sur le mont des Olives, avec son « ame triste jusqu'à la mort », hé ! Seigneur Jésus, ce dis-je, qui a pu porter ces tristesses de la mort dans l'âme de la vie, sinon l'amour, qui, excitant la commisération, attira par icelle nos miseres dans vostre cueur souverain ? Or une ame devote voyant cet abysme d'ennuys et de detresses en ce divin amant, comme peut-elle demeurer sans une douleur sainctement amoureuse ? Mais considerant d'ailleurs que toutes les afflictions de son bien-aimé ne procedent pas d'aucune imperfection ni manque de force, ains de la grandeur de sa chere dilection, elle ne peut qu'elle ne se fonde toute d'un amour sainctement douloureux. Si qu'elle s'escrie : *Je suis noire* de douleur par compassion, *mais je suis belle* d'amour par complaisance : les angoisses de mon bien-aimé m'ont *toute décolorée*. Car comme pourrait une fidelle amante voir tant de tourmens en celuy qu'elle aime plus que sa vie, sans en devenir toute

transie, have et desseichée de douleur? Les pavillons des nomades, perpetuellement exposez aux injures de l'air et de la guerre, sont presque toujours frippez et couverts de poussière; et moy, tout exposée aux regrets que par condoleance je reçois des travaux nompareils de mon divin Sauveur, je suis toute couverte de detresse, et tranpercée de douleur. Mais parce que les douleurs de celuy que j'aime proviennent de son amour, à mesure qu'elles m'affligent par compassion, elles me délectent par complaisance. Car comme pourrait une fidelle amante n'avoir pas un extresme contentement de se voir tant aimée de son céleste espoux? Pour cela doncques la beauté de l'amour est en la laideur de la douleur. Que si je porte le deuil sur la passion et mort de mon roy, toute haslée et noire de regret, je ne laisse pas d'avoir une douceur incomparable de voir l'excez de son amour emmy les travaux de ses douleurs. Et *les tentes de Salomon*, toutes brodées et recamées en une admirable diversité d'ouvrages, ne furent jamais si belles que je suis contente, et par conséquent douce, amiable et agreable en la variété des sentimens d'amour que j'ai parmy ces douleurs.

Photo Lacoste.

Murillo. — Le Christ embrassant saint François.

Musée de Séville.

Le saint foule aux pieds le monde en faveur de l'amour du Christ.

L'amour esgale les amans : hé! je le voy, ce cher amant, qu'il

est un feu d'amour bruslant dans un buisson espineux de douleur, et j'en suis tout de mesme : je suis tout enflammée d'amour dedans les haillers de mes douleurs, je suis un *lys environné d'espines*. Hé ! ne veuillez pas regarder seulement les horreurs de mes poignantes douleurs, mais voyez la beauté de mes agreables amours. Hélas ! il souffre des douleurs insupportables, ce divin amant bien-aimé : c'est cela qui m'attriste et me fait pasmer d'angoisses : mais il prend plaisir à souffrir, il aime ses tourmens et meurt d'aise de mourir de douleur pour moy. C'est pourquoy, comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'aise de son amour : non seulement je m'attriste avec luy, mais je me glorifie en luy.

Ce fut cet amour, Theotime, qui attira sur l'amoureux seraphique sainct François les stigmates, et sur l'amoureuse angélique saincte Catherine de Sienne les ardentes blessures du Sauveur, la complaisance amoureuse ayant aiguisé les pointes de la compassion douloureuse, ainsi que le miel rend plus penetrant et sensible l'amertume de l'absinthe : comme au contraire la souefve odeur des roses est affinée par le voisinage des aulx qui sont plantez près des rosiers. Car de mesme l'amoureuse complaisance que nous avons prise en l'amour de Nostre-Seigneur, rend infiniment plus forte la compassion que nous avons de ses douleurs : comme reciproquement, repassans de la compassion des douleurs à la complaisance des amours, le plaisir en est bien plus ardent et relevé. Alors se practique la douleur de l'amour, et l'amour de la douleur : alors la condoléance amoureuse et la complaisance douloureuse, comme d'autres Esaü et Jacob, debattans à qui fera plus d'effort, mettent l'âme en des convulsions et agonies incroyables ; et se fait une extase amoureusement douloureuse, et douloureusement amoureuse. Aussi ces grandes ames de sainct François et saincte Catherine sentirent des amours nompareilles en leurs douleurs, et des douleurs incomparables en leurs amours, lorsqu'elles furent stigmatizées ; savourant l'amour joyeux d'endurer pour l'amy, que leur Sauveur exerça au supresme degré sur l'arbre de la croix. Ainsi naist l'union precieuse de nostre cueur avec son Dieu, laquelle, comme un Benjamin mystique, est « enfant de douleur et de joye tout ensemble ».

Il ne se peut dire, Theotime, combien le Sauveur désire d'entrer

en nos ames par cet amour de complaisance douloureuse, « *Hélas,* « *dit-il, ouvre-moy, ma chère sœur, ma mie, ma colombe, ma toute* « *pure ; car ma teste est toute pleine de rosée, et mes cheveux des* « *gouttes de la nuit.* » Qui est cette rosée et qui sont ces gouttes de

Photo Alinari.

Le Sodoma. — Défaillance d'amour de sainte Catherine de Sienne, après qu'elle eut reçu les stigmates.

Eglise Saint-Dominique, à Sienne.

la nuit, sinon les afflictions et peines de sa passion? Les perles, certes (comme nous avons dit assez souvent) ne sont autre chose que gouttes de la rosée, que la fraischeur de la nuit esploye sur la face de la mer, receues dans les escailles des huistres ou meres-perles. Hé ! veut dire le divin amoureux de l'ame, je suis chargé des peines

et sueurs de ma passion qui se passa presque toute, ou en les tenebres de la nuict, ou en la nuict des tenebres que le soleil s'obscurcissant fit au plus fort de son midy. Ouvre doncques ton cueur devers moy, comme les meres-perles leurs escailles du costé du ciel, et je respandray sur toi la rosée de ma passion qui se convertira en perles de consolation.

Traité de l'Amour de Dieu, Liv. V, ch. v.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

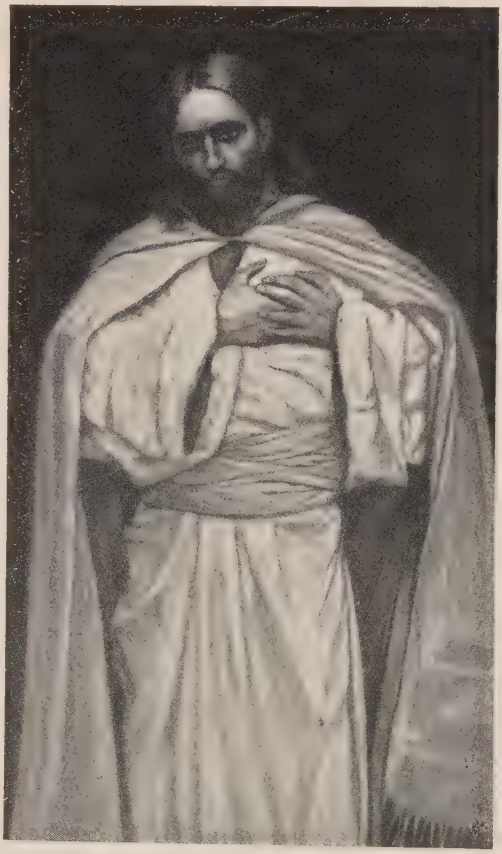
De la convenance qui est entre Dieu et l'homme.

Si tost que l'homme pense un peu attentivement à la Divinité, il sent une certaine douce esmotion de cœur, qui tesmoigne que Dieu est Dieu du cœur humain; jamais nostre entendement n'a tant de plaisir qu'en cette pensée de la Divinité, de laquelle la moindre cognoissance, comme dit le prince des philosophes, vaut mieux que la plus grande des autres choses; comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune ou des estoiles, ains est plus lumineux que la lune et les estoiles ensemble. Que si quelque accident espouvante notre cœur, soudain il recourt à la Divinité, advouant que quand tout luy est mauvais, elle seule luy est bonne, et que quand il est en péril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir.

Ce plaisir, cette confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la bonne convenance qu'il y a entre cette divine bonté et nostre ame. Convenance grande, mais secrette; convenance que chascun cognoist, et que peu de gens entendent; convenance qu'on ne peut nier, mais qu'on ne peut bien penetrer. Nous sommes creez à l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela, sinon que nous avons une extresme convenance avec sa divine Majesté?

Nostre ame est spirituelle, indivisible, immortelle, entend, veut, et veut librement, est capable de juger, discourir, sçavoir, et avoir des vertus; en quoy elle ressemble à Dieu. Elle reside toute en tout

son corps et toute en chacune des parties d'iceluy, comme la Divinité est toute en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se cognoist et s'aime soy-mesme, par des actes produits et exprimez de son entendement et de sa volonté, qui procedant de l'entendement et de la volonté distinguez l'un de l'autre, restent néantmoins et demeurent inseparablement unis en l'ame et ès facultez desquelles ils procedent. Ainsi le Fils procede du Père, comme sa cognoissance exprimée, et le sainct Esprit, comme l'amour exprimé et produict du Père et du Fils; l'une et l'autre personne distinctes entre elles, et d'avec le Pere, et neantmoins inseparables et unies, ains plutost une mesme, seule, simple et tres-unique indivisible Divinité.



Tissot. — Le Sacré coeur.
Tiré des Saints Evangiles. Alfred Mame et fils, édit.

Mais, outre cette convenance de similitude, il y a une correspondance nompareille entre Dieu et l'homme pour leur reciproque perfection. Non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme; mais parce que comme l'homme ne peut estre perfectionné que par la divine bonté, aussi la divine bonté ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soy qu'à l'endroit de nostre humanité. L'un a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien; et l'autre grande abondance et

grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence qu'une liberale affluence, rien n'est si agréable à une liberale affluence qu'une necessiteuse indigence; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se respandre et communiquer est forte. Plus l'indigent set necessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vuide de se remplir. C'est donc un doux et desirable rencontre, que celuy de l'affluence et de l'indigence; et ne sçauroit-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se respandre et communiquer, ou le bien défaillant et indigent à recevoir et tirer, si Notre-Seigneur n'avoit dit que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. Or, où il y a plus de bonheur, il y a plus de satisfaction : la divine bonté a donc plus de plaisir à donner ses graces, que nous à les recevoir.

Photo Neurdein.

Ecole française du XVI^e siècle.
LA CHARITÉ.

Statuette décorant le tombeau des cardinaux d'Amboise à la cathédrale de Rouen.

Les meres ont quelquefois leurs mammelles si fécondes et abondantes, qu'elles ne peuvent durer sans les bailler à quelque enfant; et bien que l'enfant succe la mammelle avec grande avidité, la nourrice la luy donne encore plus ardemment, l'enfant tetant, pressé de sa necessité, et la mere l'allaitant, pressée de sa fécondité. Ainsi, Theotime, nostre deffaillance a besoin de l'abondance divine, par disette et necessité : mais l'affluence divine n'a besoin de nostre indigence que par excellence de perfection et bonté. Bonté qui neantmoins ne devient pas meilleure en se communiquant : car elle n'acquiert rien en se respandant hors de soy, au contraire elle donne : mais nostre indigence demeureroit manquante et miserable, si l'abondance de la bonté ne la secouroit.

Nostre ame doncques considerant que rien ne la contente parfaic-

tement, et que sa capacité ne peut estre remplie par chose quelconque qui soit au monde; voyant que son entendement a une inclination infinie de sçavoir toujours davantage, et sa volonté un appetit insatiable d'aimer et trouver du bien, n'a-t-elle pas raison d'exclamer : « Ah ! doncques je ne suis par faicte pour ce monde ! » Il y a quelque souverain bien duquel je dépends, et quelque ouvrier infiny qui a imprimé en moy cet interminable desir de sçavoir, et cet appetit qui ne peut estre assouvy. C'est pourquoi il faut que je tende et m'estende vers luy, pour m'unir et joindre à sa bonté, à laquelle j'appartiens et suis. Telle est la convenance que nous avons avec Dieu.

Traité de l'Amour de Dieu. Livre I. Ch. XV.

SAINT VINCENT DE PAUL (1576-1660).

Les enfants trouvés.

Des nombreux enfants exposés et abandonnés par leurs mères dans la ville de Paris, un très grand nombre périssaient.

Ce désordre, si étrange dans une ville si riche, si bien policée et si chrétienne qu'est celle de Paris, raconte Abelly, toucha sensiblement le cœur de M. Vincent lorsqu'il en eut connaissance; mais ne sachant comment y pourvoir, il en parla à quelques-unes des dames de la Charité, et les convia d'aller quelquefois dans la maison de la rue Saint-Landry, où l'on déposait ces enfants, non pas tant pour découvrir le mal, qui était assez connu, que pour voir s'il n'y aurait quelque moyen d'y remédier. Ce qu'ayant fait, elles furent excitées à un très grand sentiment de compassion envers ces pauvres petits innocents, qui étaient à la vérité bien plus à plaindre que ceux qu'Hérode fit massacrer; et ne pouvant se charger de tous, elles eurent la pensée d'en prendre quelques-uns pour leur sauver la vie. Elles se résolurent d'abord d'en nourrir douze; et, pour honorer la Providence divine, ne sachant pas ses desseins sur ces petites créatures, elles les tirèrent au sort. Ils furent mis dans une maison de louage, hors la porte Saint-Victor, en l'année 1638, sous le soin de

Mlle Le Gras, et de quelques filles de la Charité que M. Vincent y envoya. On essaya, au commencement, de les faire subsister avec du lait de chèvre ou de vache, et depuis on leur donna des nourrices.

Ces vertueuses dames en retirèrent encore d'autres de temps en temps, selon la dévotion et les moyens qu'elles en avaient, et toujours au sort, comme les premiers. Elles se sentaient même fort pressées, par les élans de leur charité et de la compassion qu'elles avaient

Andrea della Robbia. — Enfants de la façade de l'Hospice des Enfants-Trouvés a Florence.
Bas-reliefs en faïence émaillée.

de ceux qui restaient dans l'abandon, de se charger de tout le reste, et d'entreprendre leur nourriture et éducation : mais comme cette charge et cette entreprise était au-dessus de leur force, l'impossibilité d'y satisfaire les obligea de retenir ces bons mouvements dans leur cœur, sans passer à l'effet.

Enfin, après avoir beaucoup prié Dieu, et concerté souvent ensemble sur ce sujet, elles tinrent une assemblée générale au commencement de l'année 1640, dans laquelle M. Vincent leur représenta, avec des paroles animées de son zèle, l'importance et la nécessité de cette bonne œuvre, et le grand service qu'on y pouvait rendre à Dieu, en pratiquant excellemment une vertu qui lui est si agréable. Elles

prirent une généreuse résolution d'embrasser le soin de la nourriture et de l'éducation de ces petits enfants. Pour ne s'engager toutefois inconsidérément en une telle entreprise, suivant l'avis de ce sage directeur, elles ne le firent que par manière d'essai, sans des-

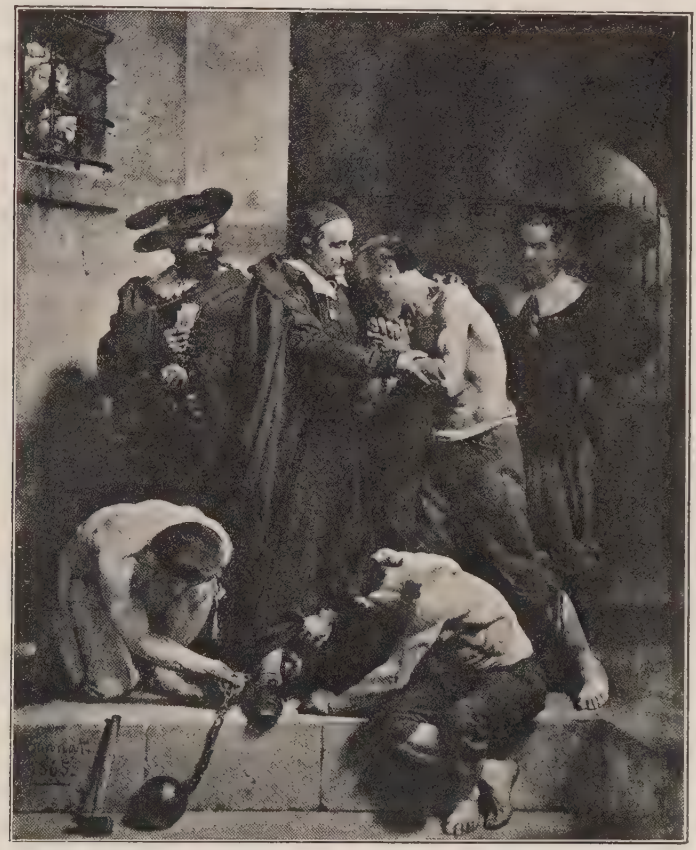


Photo Neurdein.

Léon Bonnat. — Saint Vincent de Paul rachète des galériens.
Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

sein de s'en charger par aucune sorte d'obligation, vu que pour lors il n'y avait que douze ou quatorze cents livres par an de revenu assuré. Mais quoique, depuis, le roi leur ait assigné douze mille livres par aumône sur les cinq grosses fermes, M. Vincent ayant pour cela sollicité la piété de la reine mère ; néanmoins, comme la dépense allait tous les ans à près de quarante mille livres, les dames se

sont trouvées de temps en temps fort en peine de soutenir une si grande charge, et dans l'appréhension de succomber sous le faix d'une telle entreprise. Cela obligea M. Vincent de faire une autre assemblée générale, environ l'an 1648, où il mit en délibération si la Compagnie devait cesser, ou bien continuer à prendre soin de la nourriture de ces enfants, étant en sa liberté de s'en décharger, puisqu'elle n'avait point d'autre obligation à cette bonne œuvre que celle d'une simple charité. Il leur proposa les raisons qui pouvaient les dissuader ou persuader ; il leur fit voir que jusqu'alors, par leurs charitables soins, elles en avaient fait vivre jusqu'à cinq ou six cents, qui fussent morts sans leur assistance, dont plusieurs apprenaient métier, et d'autres étaient en état d'en apprendre ; que par leur moyen tous ces pauvres enfants, en apprenant à parler, avaient appris à connaître et à servir Dieu ; que de ces commencements elles pouvaient inférer quel serait à l'avenir le fruit de leur charité. Et puis, élevant un peu sa voix, il conclut avec ces paroles :

« Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous a fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et au contraire ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. »

M. Vincent ayant prononcé ces paroles avec un ton qui faisait assez connaître quel était son sentiment, ces dames furent si fort touchées, que toutes unanimement conclurent qu'il fallait soutenir, à quelque prix que ce fût, cette entreprise de charité, et pour cela elles délibérèrent entre elles des moyens de la faire subsister.

Ce fut ensuite de cette résolution qu'elles obtinrent du roi les bâtiments du château de Bicêtre, où elles ont logé pendant quelque temps ces enfants, après qu'ils étaient sevrés. Mais outre que l'air y était trop subtil pour ces petites créatures, il y avait encore

d'autres incommodités qui obligèrent les dames de les faire ramener à Paris, et de prendre à louage une grande maison au bout du faubourg de Saint-Lazare, où ils sont encore présentement nourris et élevés par dix ou douze filles de la Charité. On entretient plusieurs nourrices dans cet hôpital, pour donner du lait aux enfants nouvellement apportés, en attendant que d'autres nourrices des champs les viennent prendre, auxquelles on paie par mois le salaire dont on convient avec elles Lorsque les enfants sont sevrés, elles les rapportent au même hôpital, où ces bonnes filles de la Charité prennent soin d'eux, et en leur apprenant à parler, leur apprennent à prier Dieu, à le bien connaître, à l'aimer et à le servir ; et quand ils avancent un peu en âge, elles les occupent à faire quelque petit ouvrage pour éviter l'oisiveté, en attendant que la Providence de Dieu fasse connaître quelque occasion pour les pourvoir, et mettre en état de subsister par leur travail et industrie.

Voilà quels ont été les fruits de cette sainte œuvre qui s'est continuée avec grande bénédiction depuis plus de vingt-cinq ans, par la sage conduite de M. Vincent, et par les soins et les bienfaits de ces vertueuses dames.

Vie de saint Vincent de Paul, par Abelly, Liv.I, chap. xxx.

PASCAL (1623-1662).

Le Mystère de Jésus.

Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *Turbavit semetipsum.* C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, et il faut être tout-puissant pour le soutenir.

Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis, et ils dorment. Il les prie de soutenir un peu avec lui, et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion, qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu.

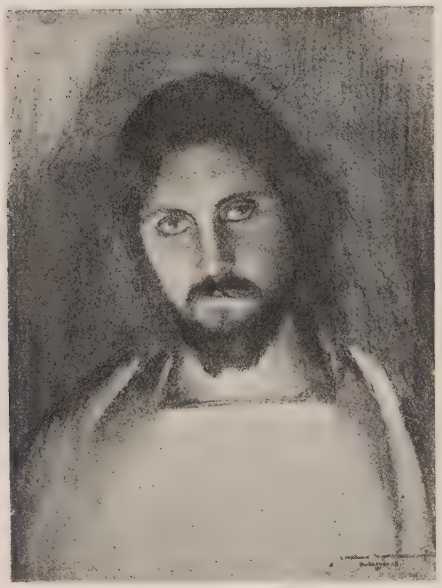
Jésus est seul, dans la terre, non seulement qui ressente et partage

sa peine, mais qui la sache; le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

Jésus est dans un jardin non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain ; mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois ; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.*



Dagnan Bouveret. — L'Amour du Christ.
Etude pour un Christ à la Cène.

Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble ; mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Jésus, au milieu de ce délaissement universel et de ses amis choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant s'en fâche à cause du péril où ils exposent non lui, mais eux-mêmes ; et les avertit de leur propre salut et de leur bien, avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude ; et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme.

Jésus les trouvant encore dormant, sans que ni sa considération, ni la leur les en eût retenus, il a la bonté de ne pas les éveiller et les laisse dans leur repos.

Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort; mais, l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : *Eamus, Processit* (*Joannes*).

Jésus a prié les hommes, et n'en a pas été exaucé.

Jésus, pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance.

Gaetano Préviati. — JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU.
Reproduction autorisée par la Société pour l'art de G. Préviati, Milan.

Il ne prie qu'une fois que le calice passe, et encore avec soumission ; et deux fois qu'il vienne s'il le faut.

Jésus dans l'ennui. Jésus voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son Père.

Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, puisqu'il l'appelle ami.

Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie ; il

faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

Jésus, étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines prie plus longtemps.

Console-toi : tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas trouvé.

Je pensais à toi dans mon agonie; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle ou telle chose absente; je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles; vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les Saints, qui m'ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que je fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?

C'est mon affaire que la conversion ; ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi.

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture ; par mon esprit dans l'Église et par les inspirations ; par ma puissance dans les prêtres ; par ma prière dans les fidèles.

Les médecins ne te guériront pas ; car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris, et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelles ; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel et tel ; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait, et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus.

Si tu connaissais tes péchés tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. — Non ; car moi par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis, est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis.

Fais donc pénitence pour tes péchés cachés, et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

— Seigneur, je vous donne tout.

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. *Ut immundus pro luto.*

Qu'à moi en soit la gloire et non à toi, ver de terre.

Albert Durer. — L'Amour pénitent.
Gravure sur cuivre.

Interroge ton directeur, quand mes propres paroles te sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité.

Je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché par moi ; tous vos fléaux sont tombés sur lui. Il est plus

abominable que moi, et, loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aille à lui et le secoure.

Mais il s'est guéri lui-même, et me guérira à plus juste raison.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes et me joindre à lui ; et il me sauvera en se sauvant.

Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir.

Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler ; car je ne veux pas que tu manques de conducteur . Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies. Tu ne me chercherais pas si tu ne me possédais ; ne t'inquiète donc pas.

Ne te compare pas aux autres, mais à moi. Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves, compares-t'y. Mais qu'y compareras-tu ? Sera-ce toi, ou moi dans toi ? Si c'est toi, c'est un abominable. Si c'est moi tu compares moi à moi. Or je suis Dieu en tout.

Le Mystère de Jésus.

BOSSUET (1627-1704).

Le Grand commandement de la loi.

« *Quel est le grand commandement de la loi ?* » — Jésus, qui était la vérité même, allait toujours et d'abord au premier principe. Il était clair que le plus grand commandement devait regarder Dieu. C'est pourquoi il choisit un lieu de la loi qui portait ainsi : « Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur. » (Deut. VI) Par là, la grandeur de Dieu était établie dans sa parfaite unité. De là il s'ensuivait encore qu'il lui fallait consacrer celui de nos sentiments qui le faisait le plus régner dans nos cœurs et réunissait davantage en lui toutes nos affections, qui était l'amour : ce qui montrait que l'amour qu'il fallait donner à un être si parfait devait aussi être parfait. C'est ce qui fait choisir au Sauveur l'endroit de toute l'Écriture où la perfection de l'amour de Dieu et la parfaite

réunion de tous nos désirs en lui était expliquée. Mais de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu tout son amour, il n'en restât plus pour le prochain, il ajoute au premier précepte le second qui lui est semblable (Math. XXII, 39) ; et il porte l'amour du prochain à sa perfection, en montrant encore dans la loi : « qu'il faut aimer son prochain comme soi-même : » où il met le mot de « prochain », au lieu de celui « d'ami » qui est dans la loi (Lev., XIX, 18) ; parce que le nom « d'ami » eût semblé restreindre l'amour à ceux avec qui on avait des liaisons et une confiance parti-

Photo Alinari.

Raphaël. — La Charité.

Grisaille pour la prédelle de la Mise au Tombeau du palais Borghèse. Pinacothèque du Vatican.

L'ange de gauche porte une flamme, symbole de l'amour de Dieu ; celui de droite verse des pièces d'argent en vue du prochain.

culière : au lieu que le mot de « prochain », plus général, l'étendait sur tous ceux qui nous touchaient par la nature qui nous est commune, ainsi que le Fils de Dieu l'avait déjà expliqué (Luc X, 29, 37). Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux ; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs, puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu son créateur, et ce qu'il doit aux hommes ses semblables. Là est compris tout le Décalogue, puisque dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise, et dans celui d'aimer le prochain est renfermée toute la seconde. Et non seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore « toute la loi et tous les prophètes » (Matth., XXII, 39),

puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes, et que Dieu nous apprend ici non seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous voyons donc la facilité que J.-C. apporte aujourd'hui à notre instruction, puisque sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les faibles et les ignorants ne pourraient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes, et que, pour ne point dissiper notre attention, s'il nous fallait parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant « qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. » De ces deux préceptes, dit-il, dépendent toute la loi et tous les prophètes. » (Matth., XXII, 37, 38, 39.)

Photo Bulloz.

Gustave Moreau. — SAINTE ÉLISABETH ET LE MIRACLE DES ROSES.
Musée Gustave Moreau, à Paris.

Adorons la vérité éternelle dans cet admirable abrégé de toute la loi.

Que je vous suis redevable, ô Seigneur, d'avoir tout ramassé en un, en sorte que sans avoir toujours à me fatiguer dans une immense lecture, je tiens en sept ou huit mots toute la substance de la loi ! Et lorsque pour donner à mon esprit un exercice convenable, je lirai avec affection et attention le reste de votre Écriture, vous m'avez mis en mains, en ces deux préceptes, le fil qui me conduira dans toutes les difficultés que je trouverai dans une lecture si profonde, ou plutôt la résolution et le dénouement de toutes les difficultés : puisque

je suis assuré qu'en entendant ces deux préceptes, je n'ignore rien de ce qui est nécessaire. O Dieu ! je vous loue ; ô Jésus ! soyez béni ; ô Jésus ! je vais m'appliquer à méditer cet admirable abrégé de la doctrine céleste. Je me veux parler à moi-même, sans paroles, de ces paroles si pleines de lumières : c'est-à-dire, je veux tâcher de les pénétrer plutôt par l'affection que par le discours. J'en contemplerai la vérité, afin d'en sentir la force et de m'en remplir tout entier au dedans et au dehors. O Jésus ! donnez-m'en la grâce ; ô Jésus ! répandez dans mon âme votre Saint-Esprit, qui est l'amour éternel et subsistant de votre Père et de vous, afin qu'il m'apprenne à vous aimer tous deux, et à aimer avec vous comme un seul et même Dieu l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre.

Meditations sur l'Évangile, XLII[e] jour.

BOSSUET

Second commandement semblable au premier : L'amour du prochain.

Revenez à la lecture de l'Evangile et appuyez sur cette parole : « *Et voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* » (*Matt., XXII, 39.*)

Quelle dignité de l'homme ! L'obligation d'aimer son frère est semblable à celle d'aimer Dieu.

Ces deux préceptes vont presque d'égal à la tête de tous les commandements, ou plutôt les renferment tous ; mais le premier est le modèle de l'autre.

Comme l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, ainsi le commandement d'aimer l'homme est fait à la ressemblance du commandement d'aimer Dieu : « *le second, qui leur est semblable.* »

Il faut aimer l'homme, où Dieu a imprimé sa ressemblance, parce qu'on aime Dieu.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme, qui est son temple, où il habite.

Parce qu'on aime Dieu, il faut aimer l'homme, qu'il a adopté pour son fils, et à qui il se veut communiquer tout entier.

Avec quelle pureté, avec quelle sainteté, avec quelle perfection, avec quel désintéressement faut-il aimer l'homme, puisque l'amour qu'on a pour lui est semblable à celui qu'on a pour Dieu !

Photo Alinari.

Liberale da Verona. — SAINT MARTIN PARTAGE SON MANTEAU.
Livre de chœur de la cathédrale de Sienne. Bibliothèque Piccolomini.

Loin de cet amour la chair et le sang ! loin de cet amour l'esprit d'intérêt et toute corruption !

Il faut aimer tous les hommes, parce que tous sont chers à Dieu : ils sont ses amis et ses enfants.

« *Comme vous-même* : » en leur souhaitant le même bien, la même félicité, le même Dieu qu'à soi-même. Nulle envie, nulle inimitié ne doit troubler cette union, ni la joie qu'on doit avoir de tous les progrès de son frère.

Lorsque la possession ou la recherche de quelque bien particulier nous divise, comme celui d'une charge, d'une dignité, d'une terre, il se faut bien garder d'en aimer moins notre frère. Ce qu'il faut moins aimer, c'est le bien qui nous fait perdre notre frère, qui doit nous être cher comme nous-même à nous-même.

« *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* »

Il ne dit pas vous aimerez Dieu comme vous-même; car il le faut aimer plus que soi-même, et ne s'aimer soi-même que pour Dieu.

Il ne dit pas aussi : Vous aimerez votre prochain de tout votre cœur, de toute votre pensée, de toute votre force : cela est réservé à Dieu. C'est un transport de l'âme qui sort d'elle-même tout entière pour s'unir à Dieu; qui est heureuse de ce que Dieu est, et de ce qu'il est heureux; qui ne s'aime que pour Dieu, comme elle n'aime son prochain que pour Dieu. C'est s'aimer véritablement que d'aimer Dieu de cette sorte.

« *Aimer comme vous-même* : » c'est un amour de société et d'égalité : c'est ainsi qu'on aime son prochain. L'amour de Dieu est un amour de sujétion et de dépendance; mais de dépendance douce, puisque c'est dépendre du bien et s'unir à lui.

Photo Neurdein.

Ecole française du XV^e^ siècle. — Sainte Marthe délivrant du monstre la ville de Tarascon.

Musée de Château-Gonthier.

Elle tient en mains la chaufferette symbolique.

Il faut s'aimer soi-même pour Dieu, et non pas Dieu pour soi. S'il fallait pour plaire à Dieu s'anéantir, et qu'on sût que ce sacrifice lui fût agréable, il faudrait le lui offrir sans hésiter.

L'amour est un consentement et une union à ce qui est juste et à ce qui est le meilleur. Il est meilleur que Dieu soit que nous.

Prenons-y garde. L'amour-propre est le vrai fond que laisse en

nous le péché de notre origine : nous rapportons tout à nous, et Dieu même, au lieu de nous rapporter à Dieu et de nous aimer pour Dieu.

Qui n'aime pas Dieu, n'aime que soi. Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même et aimer Dieu plus que soi-même. L'amour, une fois uni à cette source, se répand avec égalité sur son prochain. Nous l'aimons en société comme notre frère, et non pas par domination comme notre inférieur.

L'amitié est la perfection de la Charité. C'est une liaison particulière, pour s'aider à jouir de Dieu. Toute autre amitié est vaine.

Autre est l'amitié de besoin, autre l'amitié de société : celle-là vient de l'intérêt, celle-ci de la Charité.

Les hommes doivent s'aimer les uns les autres, comme les parties d'un même tout, et comme feraient les membres de notre corps, si chacun avait sa vie particulière. Ils s'aimeraient l'un l'autre en société, comme soi-même : les deux yeux et les deux mains auraient toutefois une liaison particulière à cause de la ressemblance. C'est le symbole de l'amitié chrétienne.

« *Oui, mon frère, que je jouisse de vous en Notre-Seigneur : faites reposer mes entrailles en Notre-Seigneur* » disait saint Paul (Philem. 20). C'est l'amitié chrétienne. Toute cette lettre à Philémon en est pleine.

Conclusion et abrégé. L'ordre est parfait, si on aime Dieu plus que soi-même ; soi-même pour Dieu; le prochain non pour soi-même, mais comme soi-même pour l'amour de Dieu. Oh! que cela est droit ! que cela est pur ! Toute vertu est là-dedans.

Méditations sur l'Évangile. XLII[e] jour.

JEAN RACINE (1639-1699).

Hymne à la Charité.

Tiré de la première épître aux Corinthiens, chap. XIII.

Les méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles;
Mais je n'aime que les paroles

De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste Charité.

En vain je parlerais le langage des anges,
En vain, mon Dieu, de tes louanges

Photo Chartraire.

Joseph Hermand. — LA CHARITÉ.

Statue destinée au jubé de la cathédrale de Sens, actuellement au musée de sculpture du palais Synodal.

Je remplirais tout l'univers :
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,

Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour, ma science est vaine
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte des montagnes,
Que, dans les arides campagnes,
Les torrents naissent sous mes pas;
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feraient le partage;
Quand même, pour le nom chrétien
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerais mon corps aux flammes,
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grâce !
Avec toi marche la douceur
Qui suit avec un air affable
La Patience inséparable
De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres
De la nuit compagnes funèbres :
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie, aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfants de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,

Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt?

Photo Bulloz.

Hippolyte Flandrin. — GROUPE DE SAINTES CÉLÈBRES PAR LEUR CHARITÉ.
Eglise Saint-Vincent-de-Paul, Paris.

Sainte Elisabeth de Portugal, avec les roses en lesquelles se changèrent, sous les yeux de son époux, les sommes qu'elle destinait clandestinement à ses charités. — Sainte Elisabeth de Hongrie, chargée de pains qu'une légende identique change aussi en roses. — Sainte Brigitte âgée avec sa fille sainte Catherine de Suède, qui remplirent Rome de leurs charités.

Aux faiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles ;
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin ·
L'amour, la charité divine,
Éternelle en son origine,
Ne connaîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres ;
Mais Dieu, sans voiles et sans ombres
Nous éclairera dans les cieux ;
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement ;
La sainte espérance l'élève,
L'ardente Charité l'achève,
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô Charité suprême,
Au sein de la lumière même,
Le cantique de mes soupirs ;
Et, toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs ?

Cantiques spirituels. I.

BOURDALOUE (1632-1704).

Toutes les vertus incluses dans l'amour.

C'est le propre de Dieu de renfermer dans l'unité de son être la multiplicité de tous les êtres ; et c'est le propre de la charité divine

de réduire à l'unité d'un seul précepte tous les préceptes qui, quoique différents et quoique infinis en nombre, sont compris dans la loi de Dieu. « Dilige, et fac quod vis. » : Aimez et faites ce que vous voudrez, disait saint Augustin. Il semble, par cette

Photo Braun et Cie.

Murillo. — Sainte Elisabeth panse les teigneux.
Académie San Fernando (Madrid).

manière de parler, que l'amour de Dieu soit une abolition générale de tous les autres devoirs de l'homme ; mais il s'en faut bien que ce saint Docteur ne l'ait conçu de la sorte, puisque au contraire il a prétendu nous faire entendre par là que tous les autres devoirs de l'homme étant réunis, comme ils le sont, dans l'amour de Dieu,

on peut sûrement donner à l'homme une pleine liberté de faire ce qu'il voudra, pourvu qu'il aime Dieu, parce qu'en aimant Dieu, il veut nécessairement tout ce qu'il doit vouloir, et ne peut rien vouloir de ce qu'il ne doit pas. Voilà, mes chers auditeurs, le mystère de cette grande parole de l'Apôtre : « *Plenitudo ergo legis est dilectio.* » (*Rom 15.*) La charité est la plénitude de la loi. Parole dont il est important pour vous d'avoir une parfaite intelligence : car il s'ensuit de là que pour produire cet acte d'amour, qui est le sujet du premier commandement, ou du commandement par excellence : « *Diliges Dominum* » (*Deut., 6*), il faut être préparé, et, pour mieux dire, déterminé par une volonté absolue, sincère, efficace, à observer sans réserve et sans exception tous les autres commandements, et se persuader qu'il est autant impossible d'aimer Dieu et de n'être pas dans cette préparation d'esprit, que de l'aimer tout ensemble et de ne le pas aimer. Je dis tous les commandements sans exception; car prenez garde, Chrétiens, à ce que vous n'avez peut-être jamais bien compris : il n'en est pas de la Charité comme des vertus morales et naturelles, en sorte que vous puissiez dire, quand vous accomplissez un précepte : J'ai une charité commencée; si j'en accomplis plusieurs, cette charité croît dans moi, et elle sera entière lorsque je les accomplirai tous. Non, il n'en va pas ainsi. L'essence de la charité ne souffre point de partage, elle est attachée à l'observation de toute la loi; et de même, dit l'ange de l'école, saint Thomas, que si je doutais d'un seul article de la religion que je professe, quelque soumission d'esprit que je pusse avoir sur tout le reste, il serait vrai néanmoins que je n'aurais pas le moindre degré de foi, parce que la substance de la foi est indivisible; aussi est-il certain que quand j'aurais pour tous les autres commandements cette soumission de volonté que la loi demande, si elle me manque à l'égard d'un seul, dès-là je n'ai pas le moindre degré d'amour de Dieu. Il y a une grande charité, poursuit saint Thomas; et, par comparaison à celle-là, on peut dire qu'il y a une moindre charité : mais la charité que je conçois la moindre, si c'est une vraie charité, s'étend aussi bien que la plus grande à toutes les obligations présentes, futures, possibles; et quand saint Paul aimait Dieu de cet amour fervent et extatique qu'il savait si bien exprimer,

il ne s'engageait, quant au fond, à rien davantage que le dernier des Justes qui aime Dieu le plus faiblement, pourvu qu'il l'aime véritablement. C'est pour cela que l'Apôtre appelle cet amour la

Gustave Moreau. — Le Christ sauveur.
Collection Antony Roux.

La Foi le présente ; l'Espérance se réfugie près de la plaie de son côté ; la Charité lui baise les mains. Sa croix est glorifiée dans les airs.

plénitude de la loi, « *Plenitudo legis* » (*Rom.*, *13*) ; parce que tous les commandements de la loi de Dieu entrent, pour ainsi dire, dans la charité comme autant de parties qui la composent; et qu'ils se confondent dans elle comme autant de lignes qui, hors de leur

centre, sont séparées, mais dans leur centre trouvent leur union sans préjudice de leur distinction.

En effet, entre tous les préceptes particuliers considérés hors de ce centre de l'amour divin, il n'y a ni connexion, ni dépendance naturelle. On peut observer l'un sans accomplir l'autre : celui qui défend le larcin, ne défend ni le parjure, ni l'adultère ; celui qui commande l'aumône, ne commande ni la prière ni la pénitence : mais par rapport à l'amour de Dieu, tout cela est inséparable ; pourquoi ? parce que cet amour, en vertu de ce qu'il contient et de ce que nous appelons sa plénitude, est une défense générale de tout ce qui répugne à l'ordre, et un commandement universel de tout ce qui est conforme à la raison ; en sorte que, dans le langage de la théologie, dire intérieurement à Dieu que je l'aime, c'est faire un vœu d'obéir à toutes ses volontés, comme si je spécifiais chaque chose en détail, et que, développant mon cœur, je m'expliquasse par ce seul acte, sur tout ce que Dieu sait que je lui dois, et que je veux lui rendre.

Carême. — Sermon pour le lundi de la V^e^ semaine.

MASSILLON (1663-1742).

Les vains prétextes opposés au devoir de l'aumône.

On ne met guère en question, dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône.

L'Évangile est si précis sur ce devoir ; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement ; la seule idée que nous avons de la Providence dans la dispensation des choses temporelles laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Mais il en est du devoir de l'aumône comme de tous les autres devoirs de la loi. En général, en idée, on n'ose en contredire l'obligation. La circonstance de l'accomplir est-elle arrivée ? On ne

manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout à fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avait suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge, et deux poissons : *Est puer unus hic qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces;* et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire ; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes? *Sed hæc quid (sunt) inter tantos?* Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Photo Martin Sabon.

Ecole française du XIII^e siècle.
LA CHARITÉ ET L'AVARICE.
Portail central de Notre-Dame de Paris.

La Charité donnant de son bien et portant l'agneau, symbole du dépouillement volontaire. — L'Avarice, puisant des deux mains dans ses trésors.

Or, mes frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états ; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance ; qu'une étoile, comme parle l'apôtre, doit

différer en clarté d'une autre étoile ; que même, dès les siècles apostoliques, on voyait dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentaient de simples vêtements pour couvrir leur nudité ; qu'ainsi la religion ne

Photo Alinari.

Titien. — La Charité de saint Jean l'aumônier
Eglise San Giovanni Elemosinario, à Venise.

confond pas les états ; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois, la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs et de la plus obscure populace : je le sais.

Mais, mes Frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a

de superflu dans vos biens ne vous appartient pas ; que c'est la portion des pauvres, et que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc : Est-ce l'Évangile ou

Photo Chartraire.

Etienne Gois. — LA CHARITÉ DE SAINT NICOLAS.
Bas-relief de la cathédrale de Sens.
Le saint donne à un père la dot de ses trois filles.

la cupidité qui doit régler ce nécessaire ? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi, vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition ? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nour-

rit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire ? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres ; tout ce que vous risquez à un jeu excessif ; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité ? prétendre enfin que, parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense ?

Si cela est ainsi, mes Frères ; si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera ; et vos excès, que le Seigneur vous ordonnait d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilège qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité ; et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde ; tout cela est superflu pour un chrétien ; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres ; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Evangile, mes Frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde ; la religion retranche bien des dépenses ; et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seraient plus multipliés par nos passions, seraient moindres ; nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile ; et, comme dans le premier âge de la foi, l'Eglise ne verrait point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient ; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous ; et nos grands biens

ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Sur l'Aumône. Grand Carême, 4e dimanche.

JOUBERT (1754-1824).

Pensées diverses.

Le courroux de Dieu est d'un moment; la miséricorde divine est éternelle.

Dieu aime autant chaque homme que tout le genre humain. Le poids et le nombre ne sont rien à ses yeux. Eternel, infini, il n'a que des amours immenses.

Le ciel ne nous doit que ce qu'il nous donne, et il nous donne souvent ce qu'il ne nous doit pas.

La piété nous attache à ce qu'il y a de plus puissant, qui est Dieu, et à ce qu'il y a de plus faible, comme les enfants, les vieillards, les pauvres, les infirmes, les malheureux et les affligés. Sans elle, la vieillesse choque les yeux, les infirmités repoussent, l'imbécillité rebute. Avec elle on ne voit dans la vieillesse que le grand âge, dans les infirmités que la souffrance, dans l'imbécillité que le malheur; on n'éprouve que le respect, la compassion et le désir de soulager.

La Charité est une espèce de piété. Les dégoûts se taisent tellement devant elle, qu'on peut dire que, pour les pieux, toutes les afflictions ont de l'attrait.

La religion fait au pauvre même un devoir d'être libéral, noble, généreux, magnifique, par la charité.

Dieu n'a pas seulement mis dans l'homme l'amour de soi, mais aussi l'amour des autres. Le pourquoi de la plupart de nos qualités, c'est qu'on est bon, c'est qu'on est homme, c'est qu'on est l'ouvrage de Dieu.

Aimer Dieu, et se faire aimer de lui; aimer nos semblables, et

Ecole française du XVI^e siècle. — Jésus s'associe aux joies humaines. Les noces de Cana.
Vitrail de la cathédrale de Troyes.

nous faire aimer d'eux : voilà la morale et la religion ; dans l'une et dans l'autre, l'amour est tout : fin, principe et moyen.

Dieu veut que nous aimions même ses ennemis.

Dieu aime l'âme, et comme il y a un attrait qui porte l'âme à Dieu, il y en a un, si j'ose ainsi parler, qui porte Dieu à l'âme. Il fait de l'âme ses délices.

Si l'on n'y prend garde, en est porté à condamner les malheureux.

Le cœur doit marcher avant l'esprit, et l'indulgence avant la vérité.

Il faut faire du bien, lorsqu'on le peut, et faire plaisir à toute heure, car à toute heure on le peut.

Êtes-vous pauvre, signalez-vous par des vertus ; êtes-vous riche, signalez-vous par des bienfaits.

Usez d'épargne, mais non pas aux dépens de toute libéralité. Ayez l'âme d'un roi et les mains d'un sage économe.

Quand tu donnes, donne avec joie et en souriant.

Pensées.

CHATEAUBRIAND (1768-1848).

La Charité du missionnaire.

Voici encore une de ces grandes et nouvelles idées qui n'appartiennent qu'à la religion chrétienne. Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin qui anime l'apôtre de l'Evangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les avenues d'Académus et les délices d'Athènes pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi les nations ennemies : c'est ce que les religieux chrétiens ont fait et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du tropique, rien ne les arrête ; ils vivent avec l'Esquimau dans son outre de peau de vache marine ; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groënlandais ; avec le Tartare ou l'Iroquois, ils parcourent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Caffre errant dans ses déserts embrasés ; le Chinois, le Japonais, l'Indien, sont

devenus leurs néophytes ; il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan qui ait pu échapper à leur zèle; et, comme autrefois les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité.

Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une famille de frères, ils tournèrent les yeux vers les régions

Photo Braun et Cie.

Ecole française du XVI^e^ siècle. — UN ROI DE FRANCE PART POUR LA CROISADE.
Feuillets d'un Livre d'heures du Louvre,

où des âmes languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils furent touchés de compassion en voyant cette dégradation de l'homme; ils se sentirent pressés du désir de verser leur sang pour le salut de ces étrangers. Il fallait percer des forêts profondes, franchir des marais impraticables, traverser des fleuves dangereux, gravir des rochers inaccessibles; il fallait affronter des nations cruelles, superstitieuses et jalouses; il fallait surmonter dans les unes l'ignorance de la barbarie, dans les autres les préjugés de la civilisation : tant d'obstacles ne purent les arrêter. Ceux qui ne

croient plus à la religion de leurs pères conviendront du moins que, si le missionnaire est fermement persuadé qu'il n'y a de salut que dans la religion chrétienne, l'acte par lequel il se condamne à des maux inouïs pour sauver un idolâtre est au-dessus des plus grands dévouements.

Qu'un homme, à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire; il illustre sa famille et l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantages pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un sauvage inconnu... de quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice?

Génie du Christianisme, L. VI, ch. 1er.

LAMENNAIS (1782-1854).

La Charité complément nécessaire de la Justice.

La justice ne suffirait pas aux besoins de l'humanité. Chacun, sous son empire, jouirait à la vérité pleinement de son droit, mais resterait isolé dans le monde, privé des secours et de l'aide perpétuellement nécessaire à tous. Un homme manquerait-il de pain, on dirait : Qu'il en cherche ; est-ce que je l'en empêche ? Je ne lui ai point enlevé ce qui était à lui. Chacun chez soi et chacun pour soi. On répéterait le mot de Caïn : « Suis-je chargé de mon frère ? » La veuve, l'orphelin, le malade, le faible seraient abandonnés. Nul appui réciproque, nul bon office désintéressé : partout l'égoïsme et l'indifférence ; plus de liens véritables, plus de souffrances ni de joies partagées, plus de respiration commune.

La nature entière nous avertit de l'indispensable besoin que tous ont les uns des autres; le précepte divin du secours mutuel, du dévouement et de l'amour nous est à chaque instant rappelé par ce que nos yeux voient autour de nous. Lorsque le temps est venu

pour elles d'aller chercher en d'autres climats la pâture que le Père céleste leur y a préparée, les hirondelles s'assemblent; puis, sans se séparer jamais, elles voguent, nautoniers aériens, vers les rivages où elles se reposeront dans la paix et dans l'abondance. Seule, que deviendrait chacune d'elles ? pas une n'échapperait aux périls de la route; réunies, elles résistent aux vents; l'aile débile ou fatiguée s'appuie sur une aile moins frêle. Pauvres douces petites créatures que le dernier printemps vit éclore, les plus jeunes, abritées par leurs aînées, atteignent sous leur garde le terme du voyage, et, sur la terre lointaine où la Providence les a conduites par-dessus les mers, rêvent le nid natal et ses premières joies, ces joies mystérieuses, ineffables, que Dieu a mises pour tous les êtres à l'entrée de la vie.

Albert Durer. — SAINT CHRISTOPHE.
Gravure sur cuivre.

Le saint croyant passer un enfant quelconque passe le Christ, en récompense de sa charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants ; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait sans trop de peine pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfice à ceux qui le payaient, et en même temps, le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses meubles d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements ; et quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était

Photo Alinari.

Fra Bartolomméo. — Les disciples d'Emmaüs invitent Jésus a leur repas.
Couvent de San Marco, à Florence.

pas rentrée seule en son logis : la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or, cet homme avait deux voisins, l'un riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier et lui dit : « Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants : ayez pitié de nous. »

Le riche lui répondit : « Que puis-je à cela ? Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le payement ? Jamais je ne fis aucun tort ni à vous ni à aucun autre ;

mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige, mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais : qui sait combien ils dureront ? »

Le pauvre père se tut, et, le cœur plein d'angoisse, il s'en retournait lentement chez lui, lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : « Qu'avez-vous donc? il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux. »

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : « Pourquoi, lui dit l'autre, vous désoler de la sorte ? Ne sommes-nous pas frères ? Et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de la bonté de Dieu. »

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée jusqu'à ce qu'elle pût elle-même pourvoir à ses besoins.

Plusieurs années passèrent après lesquelles les riches comparurent devant le Juge souverain des actions humaines.

Et le Juge dit au premier : Mon œil t'a suivi sur la terre ; tu t'es abstenu de nuire à autrui, de violer son droit; tu as accompli rigoureusement la loi stricte de la justice ; mais, en l'accomplissant, tu n'as vécu que pour toi ; ton âme sèche et dure n'a point compris la loi de l'amour. Et maintenant, dans ce monde nouveau où tu entres pauvre et nu, il te sera fait comme tu as fait aux autres. Tu as réservé pour toi seul les biens qui t'avaient été départis ; tu n'en as rien donné à tes frères : il ne te sera rien donné non plus. Tu n'as songé qu'à toi, tu n'as aimé que toi : va, et vis de toi-même ».

Et, se tournant vers le second, le Juge lui dit ; « Parce que tu n'as point été seulement juste, et que la charité pénétra ton cœur ; parce que ta main s'ouvrit pour répandre sur tes frères moins heureux les biens dont tu étais le dépositaire, et qu'elle essuya les larmes de ceux qui pleuraient, de plus grands biens te seront donnés. Va, et reçois la récompense de celui qui a pleinement accompli le devoir : la loi de justice et la loi d'amour. »

Le Livre du Peuple.

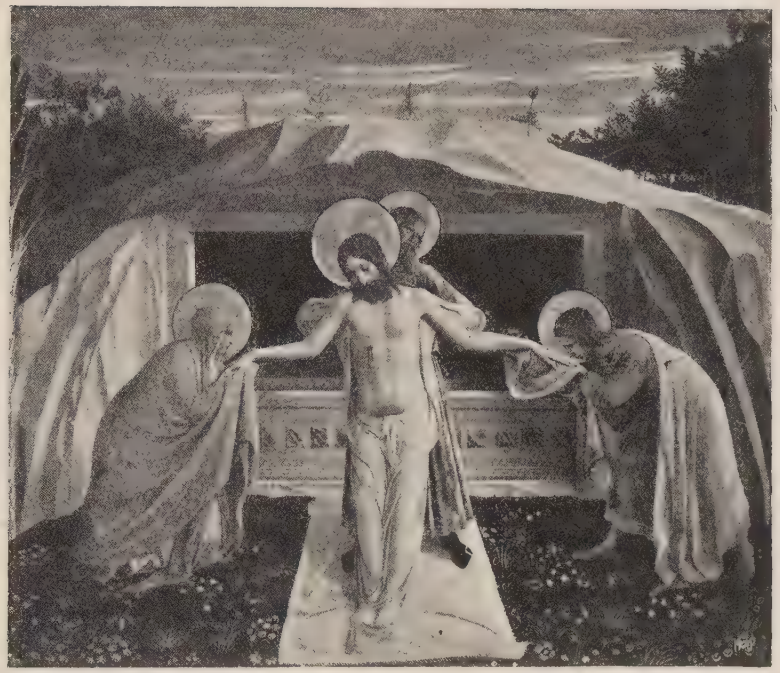


Photo Hanfstaengl.

Fra Angelico. — Le tombeau du Christ appelle l'amour.
Ancienne Pinacothèque de Munich.
Selon la vision de saint Grégoire.

LACORDAIRE (1802-1861).

Amour de Jésus-Christ.

... Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en reste-t-il après la mort ? Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom ; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe, Messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers, et par les rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme, attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternant au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache un accent qui me trouble moi-même et que je ne me connaissais pas.

Conférences de Notre-Dame, 1846, 39e conf.

LACORDAIRE

La force persuasive de la charité.

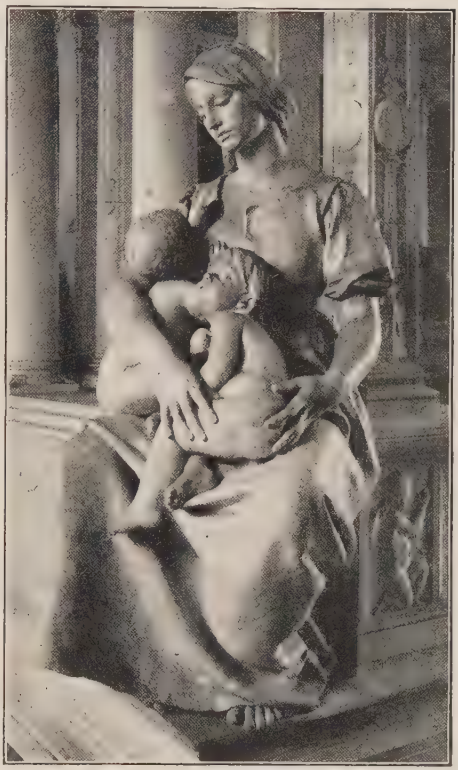


Photo Brunon.

Paul Dubois. — LA CHARITÉ.
Détail du monument de Lamoricière, à Nantes.

L'histoire ne s'adresse qu'à ceux qui l'ont étudiée ; les idées ne parlent qu'à ceux qui peuvent les comparer ; la civilisation n'est appréciable qu'à des hommes civilisés eux-mêmes. Il fallait à l'Eglise une source de persuasion plus humaine encore, c'est-à-dire plus générale : Dieu donna à son Eglise la charité. Par la charité, il n'y eut pas de cœur où l'Eglise ne pût pénétrer ; car le malheur est le roi d'ici-bas, et tôt ou tard tout cœur est atteint de son sceptre. On pouvait résister à la grâce, à la raison ; mais qui résistera à la charité ? Pourquoi haïr ceux qui font du bien ? Pourquoi tuer ceux qui donnent leur vie? Désormais l'Eglise pouvait aller avec confiance conquérir l'univers, car il y a des larmes dans tout l'univers, et elles nous sont si naturelles qu'encore qu'elles n'eussent pas de cause, elles couleraient sans cause, par le seul charme de cette indéfinissable tristesse dont notre âme est le puits profond et mystérieux. La métaphysique et l'histoire sont les colonnes de la vérité : mais ces colonnes sont cachées dans les fondements du temple, on ne les visite qu'à la lueur des flambeaux et avec des hommes d'élite. Un humble prêtre, un curé de campagne ne descendra point avec les sciences dans la chaumière du pauvre ;

il y descendra avec la charité. Il y trouvera une âme souffrante, et par conséquent ouverte. Et le pauvre voyant le prêtre venir à lui avec le respect de sa misère et le sentiment de sa douleur, reconnaîtra sans peine la vérité sous les habits de l'amour.

Conférences de Notre-Dame, 1835, 2e conf.

Photo Alinari.

Andrea della Robbia. — Le Baiser de saint Dominique et de saint François.
Loggia S. Paolo, sur la place Santa Maria Novella, à Florence.
« Tenons-nous ensemble, et rien ne pourra prévaloir contre nous ».

LACORDAIRE.

La Charité mère de l'Amitié.

Jésus-Christ n'est pas le premier père de l'amitié parmi les hommes ; elle existait au paradis terrestre, lorsque Adam et Ève, couverts encore de leur innocence comme d'un voile, se promenaient ensemble sous le regard de Dieu, épris l'un pour l'autre d'un sentiment dont la tendresse égalait la pureté. Mais ce ne fut là qu'un jour, qu'une heure peut-être ; bientôt la chair, effrayée d'elle-même, s'enveloppa d'ombres tristes, et l'homme n'aima plus comme il avait aimé. Seulement, il emporta de ce premier amour, dans les fanges de son exil, un souvenir qui le suivait partout ; et quand le

Fils de Dieu vint pour le sauver, nul d'eux ne s'étonna que l'Évangile fût un livre d'amour, et l'amour le livre du salut. Jésus-Christ n'a créé ni la tendresse, ni la pureté, ces deux choses divines dont notre cœur fut pétri; mais il nous les a rendues. Il a aimé comme on n'aimait plus, et, entre tant d'amitiés dont il nous a restitué le secret, j'en veux indiquer une dont aucune trace ne se retrouve avant lui.

Jésus-Christ a aimé les âmes, et il nous a transmis cet amour, qui est le fond même du christianisme. Aucun chrétien véritable, aucun chrétien vivant ne peut être sans une parcelle de cet amour qui circule dans nos veines comme le sang même du Christ. Dès que nous aimons, que ce soit dans la jeunesse ou dans l'âge mûr, comme un père ou comme un époux, comme fils ou comme ami, nous voulons sauver l'âme que nous aimons, c'est-à-dire lui donner, au prix de notre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu, enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi. C'est là cet amour des âmes qui se surajoute à tous les autres, et qui, loin de les détruire, les exalte et les transforme jusqu'à en faire quelque chose de divin, tout naturels qu'ils soient par eux-mêmes.

Photo Neurdein.

Jean Michel et Georges de Sonnette. — MADELEINE, L'AMIE DE JÉSUS.
Figure du Saint-Sépulcre de l'hôpital de Tonnerre.

Or il arrive que l'amour des âmes conduit à l'amitié. Quand on a été, près d'une pauvre créature déchue, l'instrument de la lumière qui lui révèle sa chute et qui lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu. Et si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme de tous ces hasards divins

tombés dans de mêmes cœurs un attachement qui n'aurait pas de nom sur la terre, si Jésus-Christ lui-même n'avait dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes* AMIS. C'est donc l'amitié, c'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir. Mais encore, parmi ces âmes avec lesquelles Jésus-Christ vécut et mourut, il y en eut qui furent l'objet d'une prédilection. Il les aimait toutes; mais il en aima quelques-unes plus que toutes. Ce fut là, en ce monde, le sommet des affections humaines et divines; rien n'y avait préparé le monde, et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés.

Vie de Sainte Madeleine, chap. Ier.

VICTOR HUGO (1802-1885).

Pour les pauvres.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège?
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul, que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens! »

Et puis, à votre fête il compare, en son âme,
Son foyer, où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et sur un peu de paille, étendue et muette,

Photo Stoedtner.

Hans Holbein. — Sainte Elisabeth de Hongrie soignant les pauvres.
Autel de l'église Saint-Sébastien, à Munich.

L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines :
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés ;
Tous n'y sont point assis également à l'aise.

Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ; —
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : « Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang ! »

Que ce soit elle, oh ! oui, riches, que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches : l'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse :
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au Ciel !

Les Feuilles d'automne, XXXII.

LE PÈRE GRATRY (1805-1872).

L'Église est un foyer de charité.

« *Le commandement que je vous donne*, dit Jésus-Christ, *est de vous aimer les uns les autres.* »

La tâche que l'obéissance nous impose, c'est donc l'amour.

Nous vivons tellement plongés dans l'habitude de la défiance, de l'isolement, de la haine, que cette habitude même ne nous laisse plus sentir combien l'union est rare parmi les hommes.

Où sont les hommes qui savent s'estimer et s'aimer pendant toute une carrière et se tenir unis jusqu'à la fin ?

Souvent une sorte de bienveillance naïve attire plusieurs hommes les uns vers les autres pour les unir ; mais on dirait qu'en s'approchant et se voyant de près, cet attrait cesse. On se connaît trop pour s'aimer ; qu'il arrive une secousse dans la vie, un croisement d'intérêt, on se sépare, et l'on s'oublie.

L'homme apporte en naissant le besoin de s'unir à ses frères ; mais les premiers essais d'union amènent les premières expé-

riences : ces expériences se multiplient, deviennent terribles et cruelles ; on cherche en vain des cœurs qui sachent répondre au nôtre ; plus on aime, plus on est trompé ; plus on se donne, moins il est rendu. Alors le cœur se ferme, la défiance s'empare de notre âme, on renonce à l'amour, à l'union.

Photo Alinari.

Rembrandt. — Le Bon Samaritain.
Musee du Louvre.

On s'habitue à vivre en étranger au milieu de la foule, à ne compter jamais que sur sa propre force : il ne nous vient même plus au cœur d'espérer quelque chose d'autrui; on prend les hommes comme ils sont; chacun dans sa demeure s'occupe de soi, et les clôtures de nos maisons, leurs murs et leurs barrières sont les faibles symboles des infranchissables barrières d'indifférence et de défiance qui nous isolent les uns des autres.

Que dire des vengeances et des haines, des luttes d'orgueil ou

d'intérêt ? Chaque homme a devant lui quelque adversaire qu'il cherche à renverser, sinon quelque ennemi qu'il voudrait tuer.

L'humanité se partage en races qui se repoussent, les races en tribus, ou en peuples qui mettent leur gloire à se détruire, les peuples en castes ou en partis qui se combattent et se déchirent ; dans chaque cité des classes et des partis divers se craignent, s'oppri-

Le Père Besson. — SAINT DOMINIQUE ADOLESCENT.
Peintures de Sainte-Sabine, à Rome.
Extrait de l'Œuvre artistique du R. P. Besson.
Le Saint étudiant à Palencia, vend ses livres pour soulager les malheureux.

ment ; dans chaque maison, chaque homme voudrait voir disparaître quelqu'un de ceux qui vivent sous le même toit et qui mangent le même pain que lui.

Heureux encore les peuples où se sont conservées les traditions de l'unité sociale. C'est une donnée divine, un caractère religieux imprimé sur les races qu'on nomme civilisées. Mais que devient l'humanité dans les races livrées à elles-mêmes ? C'est là qu'éclate simplement et sans voile l'état du cœur de l'homme. Là, les hommes

se séparent et se morcellent sans fin, tous contre tous. C'est là que l'homme en vient à vivre de chasse humaine et poursuit ses semblables comme un gibier. Ce que l'on prend se tue, se mange, et le reste se vendra. Oui, les hommes se dévorent l'un l'autre, c'est une expression faite, mais on ne pense pas qu'elle est vraie. On ne

Photo E. Druet.

Georges Desvallières. — JEANNE D'ARC GUÉRIT UNE ENFANT DONT LA FAMILLE S'EST CONFIÉE A ELLE.

pense pas qu'il est des races où l'homme dévore la chair de son semblable ; car tel est le contrat social que font entre eux les hommes dans l'état de nature.

Sans Dieu, sans sa main toute-puissante, toujours posée sur l'homme pour le guérir, sans sa parole transmise d'âge en âge, pour nous guider, nous relever, le genre humain irait se morcelant sans fin jusqu'à l'état de sable et de poussière, sans qu'il restât sur

la terre une seule trace d'organisation. Chaque homme vivrait comme l'araignée, symbole extrême de l'égoïsme, qui seule occupe sa toile et dévore ce qui vient la toucher.

Mais l'Esprit de Dieu plane sur nous. Dieu cherche à nous unir à lui ; c'est là le but de toute l'éducation providentielle du genre

Photo Bulloz.

Rodin. — Les bourgeois de Calais se sacrifient pour leur ville.
Groupe commandé par la ville de Calais.

humain. Dieu nous réunit en familles ; car sa parole fonde la famille, le lien du sang ne le pouvant pas seul. Dieu fait de la famille un premier corps religieux, la réunion élémentaire des hommes entre eux.

Les familles, en se développant, passent à l'état de tribus que continue à maintenir entre elles la donnée religieuse, la tradition d'obéissance à Dieu et au père qui le représente.

Lorsque les races se croisent et se divisent par leur grandeur, Dieu fonde ces immenses monarchies qui réunissent en elles les débris des races morcelées.

Il les unit par la conquête lorsqu'il ne le peut autrement ; car il faut que les hommes soient maintenus ensemble, ne fût-ce que par la force, pour que le progrès humain soit possible.

Puvis de Chavannes. — Sainte Geneviève veillant sur Paris.
Peintures Murales du Panthéon.

Mais Dieu fait surtout naître les grands peuples par germes. Il dépose au sein de quelques tribus vagues un germe de vertu, un irrésistible besoin de gloire et de grandeur, et fonde ainsi les grands États.

Ou bien, il rassemble les hommes à la voix de poètes inspirés, les adoucit, les civilise par l'harmonie de leurs chants religieux et pose comme germe d'un développement humain l'enthousiasme et le génie des arts.

Ces monarchies, ces civilisations se succèdent et, s'élevant sur celles qui passent et tombent, comme le flot qui s'élève sur le flot qui s'abaisse, forment le cours du fleuve humain dans sa marche vers l'avenir.

Et c'est là le progrès social, la marche de la civilisation. Mais ce progrès, comme tout autre en ce monde, est une décroissance intérieure sous la croissance extérieure de la forme. L'unité politique se fonde et s'agrandit. Les liens civils deviennent forts et nombreux ; l'art de vivre dans la cité s'apprend par l'expérience.

Mais les liens religieux faiblissent et l'élément traditionnel s'épuise ; la société, plus religieuse à l'origine, est plus terrestre à la fin du progrès.

Alors, quand l'homme arrivé au terme du progrès terrestre est

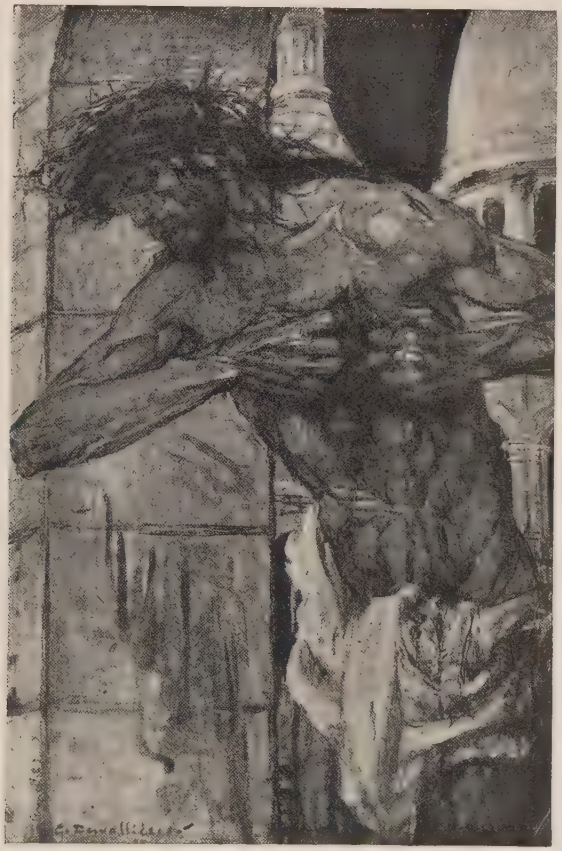


Photo Druet.

Georges Desvallieres. — LE CHRIST DÉCLARANT SON AMOUR AUX HOMMES

Il se penche tout sanglant sur Paris, du haut de la basilique de Montmartre.

desséché de traditions divines, comme un sable altéré ; quand le colosse humain, grandi jusqu'à l'extrême, ne peut plus que périr ; quand le règne de l'homme a donné tous ses fruits, surviennent de nouveaux dons.

Alors, suivant la vision prophétique, descend des collines éter-

nelles le germe de la céleste monarchie. Une petite pierre, et cette pierre est le Christ, vient briser le colosse humain ; et dès lors le royaume de Dieu, comme le dit l'Évangile, est au milieu des hommes. L'Église devient la société universelle, la sève des sociétés. Et cette société mère, ce royaume de Dieu sur la terre travaille avec puissance à réunir les hommes entre eux ; en s'adressant à tous, elle leur prêche l'amour, l'obéissance, la liberté, et répand ainsi sur la terre tous les éléments de l'union.

Voilà ce que l'Église apporte au monde, cherchant à l'attirer, cherchant à réunir les hommes en Dieu.

Les hommes s'y refuseront-ils toujours ? N'écouterons-nous pas ces désirs de notre vraie nature, ces désirs d'union et d'amour, qui, bien qu'altérés et faussés par le mal, subsistent toujours au fond de nos âmes ?

Souffrirons-nous toujours, faute d'obéir à Dieu, à la conscience de nos besoins célestes, à l'attrait de cette vie sympathique qui lie chaque homme à tous les autres ?...

Le Christ pleurait à la vue des multitudes. Il les voyait dispersées, languissantes, couchées dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, comme des troupeaux sans pasteur. Il ajoutait : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. »

Heureux celui qui, comprenant ces choses, se lève et dit : *C'est mon devoir.*

Méditations inédites, XI^e^ Méditation, Téqui, édit.

MONTALEMBERT (1810-1870).

Les fiancées du Christ.

Chaque jour, depuis le commencement du siècle où nous sommes, des milliers de créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie. Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et

de grand cœur, et d'autres d'un cœur plus grand que leur fortune, se donnent, dès le matin de la vie, à un époux immortel.

C'est la fleur du genre humain, fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie ; fleur exquise et charmante, qui, respirée même de loin, enivre de ses chastes senteurs, au moins pour un moment, les âmes les plus vulgaires. C'est la fleur, mais c'est aussi le fruit ; c'est la sève la plus pure, c'est le sang le plus généreux de la tige d'Adam ; car chaque jour ces

Photo Bertaud.

Vincent Joanes, dit le Raphaël de l'Espagne. — LES FIANCÉES DU CHRIST.

A droite, sainte Dorothée offrant au païen Théophile les fleurs et les fruits « du jardin de son Epoux ». A gauche, sainte Agnès devenue protectrice des hommes. Aux pieds de la Vierge, en face de l'agneau de saint Jean-Baptiste, qui joue, lui, avec des Innocents, saint Jean l'Evangéliste enfant écrit sur les ailes d'un aigle.

héroïnes remportent la plus étonnante des victoires, grâce au plus courageux effort qui puisse enlever la créature aux instincts terrestres et aux liens mortels.

Avez-vous vu, en mars ou avril, un jeune enfant respirer les premiers épanouissements de la nature, et les premières lueurs de l'admiration étinceler dans son beau regard au contact du réveil de la vie dans les bois et les champs ? C'était le printemps de la vie en présence du printemps de la nature, et c'était un enchantement. Mais il y a quelque chose de plus enchanteur et qui ravit l'âme aux plus hautes cimes de l'émotion humaine, c'est la vierge déjà adolescente,

toute rayonnante de jeunesse et de beauté, qui se détourne de tous les parfums de la vie pour ne plus respirer et regarder que vers le ciel.

Photo Neurdein.

SAINTE MARTHE, PATRONNE DE LA VIE CHARITABLE (XV^e^ siècle).

Eglise de la Madeleine, à Troyes.

Elle tient en main la chaufferette symbolique.

Quel spectacle! et où en trouver un qui manifeste plus visiblement la nature divine de l'Église, qui fasse mieux oublier les misères et les taches dont sa céleste splendeur est parfois voilée?

Les spoliateurs et les proscripteurs auront beau recommencer leur œuvre, chaque jour prédite et provoquée par les scribes du césarisme révolutionnaire : la chasteté dévouée recommencera la sienne. Dans les greniers et les caves des palais habités par les triomphateurs de l'avenir, sur leurs têtes ou sous leurs pieds, il y aura des vierges qui jureront à Jésus-Christ de n'appartenir qu'à lui, et qui garderont ce serment, s'il le faut, au prix de la vie.

En ce siècle de grande mollesse et d'universel affaissement, ces victorieuses ont retrouvé, ont gardé le secret de la force, et, dans la faiblesse de leur sexe, ne nous lassons pas de le répéter, elles manifestent la mâle et persévérante énergie qui nous manque pour aborder de front et dompter l'égoïsme, la lâcheté, le sensualisme de notre temps et de tous les temps. Cette tâche, elles l'accomplissent avec une chaste et triomphante hardiesse.

Tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine est mené au combat contre toutes nos bassesses et au secours de toutes

nos misères. Ne parlons plus du charme de la vie contemplative, des joies suaves de la méditation, de la solitude. Ce n'est plus là que le lot du petit nombre. La foule des dévouées se précipite dans une autre voie.

Elles accourent, elles affluent pour prodiguer des soins infatigables aux infirmités les plus rebutantes, les plus prolongées de la pauvre nature humaine ; pour défricher les déserts de l'ignorance, de la stupidité enfantine, souvent si revêche et si rétive. Bravant tous les dégoûts, toutes les répugnances, toutes les dénonciations, toutes les ingratitudes, elles viennent par milliers, avec un courage et une patience indomptables, courtiser, caresser et soulager toutes les formes de la souffrance et du dénûment.

Et comme elles ont la force, elles ont aussi la lumière, la prudence, la vraie perspicacité. Elles ont compris la vie avant d'en avoir goûté. Qui donc leur en a enseigné les douloureux secrets ? A elles si pures et si passionnées, à elles dans l'âge où le cœur commence à être dévoré par la soif insatiable des sympathies et des tendresses humaines, qui donc a appris que cette soif ne sera jamais assouvie en ce monde ? Qui leur a révélé l'ignominieuse fragilité des affections d'ici-bas, des plus nobles et des plus douces, des plus tendres, comme des plus enracinées, de celles-là mêmes qui se croyaient immortelles et qui tenaient le plus de place dans les cœurs où elles ont misérablement péri ?

Ce ne peut être qu'un instinct divinement libérateur, qui les affranchit en nous les dérobant.

Les voilà délivrées des cruels étonnements de l'âme qui rencontre le mécompte, la trahison, le mépris dans le chemin de l'amour, et quelquefois, après tant d'efforts et tant d'illusions, le silence de la mort dans la plénitude de la vie. Elles ont deviné l'ennemi, elles l'ont tourné, déjoué, vaincu; elles lui ont échappé pour toujours : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium : laqueus contritus est et nos liberatæ sumus.*

Elles vont donc porter à Dieu, dans sa première fraîcheur, tout leur cœur, tous les trésors du profond amour, du complet abandon qu'elles refusent à l'homme.

Elles vont tout ensevelir et tout consumer dans le secret du dépouillement volontaire, des immolations cachées.

Cela fait, elles nous affirment qu'elles ont trouvé la paix et la joie, et, dans le sacrifice d'elles-mêmes, la perfection de l'amour. Elles ont gardé leur cœur pour Celui qui ne change pas et ne trompe jamais.

Et, à son service, elles rencontrent des consolations qui valent tout le prix dont on les paye, des joies qui ne sont pas sans nuages

Stefano Maderna. — SAINTE CÉCILE.

Eglise de Sainte-Cécile au Trastevere.

Statue commandée par Paul V et exécutée d'après nature. En effet, en ouvrant sa sépulture en 1559, on trouva le corps de cette sainte du IXe siècle presque intact et dans cette attitude.

parce qu'alors elles seraient sans mérite, mais dont la saveur et le parfum durent jusqu'à la tombe.

Ce n'est pas qu'elles aient voulu nous oublier ou nous trahir, nous qu'elles aimaient et qui les aimions. Non, la flèche qui est entrée dans notre cœur et qui y reste a d'abord traversé le leur.

Elles partagent avec nous le poids et l'amertume du sacrifice.

Le détachement n'est point l'insensibilité. Il n'y a que la fausse spiritualité qui rende dur, arrogant, impitoyable. Toute religion qui

dessèche ou endurcit le cœur est une tyrannie menteuse. Ici, dans le vrai sacrifice, dans la mortification suprême, l'affection humaine ne perd aucun de ses droits : ils sont tous respectés, mais tous épurés, tous transformés en offrande au Dieu qui a promis de nous consoler plus qu'une mère : *Miserebitur tui magis quam mater...*

Mais quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour ? qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auquel elles ne peuvent résister ? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie ? qui prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang ? Est-ce un homme ? Non : c'est un Dieu. Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations.

Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même ; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous.

Les Moines d'Occident, t. V. *Les religieuses anglo-saxonnes*. Gabalda, édit.

PAUL VERLAINE (1844-1896).

Humble charité.

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encor là qui tonne,
O mon Dieu, votre crainte m'a frappé.

O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil
Et votre gloire en moi s'est installée,
O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre Vin,
Fondez ma vie au Pain de votre table,
Noyez mon âme aux flots de votre Vin.

Photo Stœdtner,

Maître allemand du XV^e^ siècle. — LE VERGER DU PARADIS.
Musée de Francfort.

Voici mon sang que je n'ai pas versé,
Voici ma chair indigne de souffrance,
Voici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front, qui n'a pu que rougir,
Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front, qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains, qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Photo Buloz.

Hippolyte Flandrin. — Sainte Thaïs, courtisane convertie, sacrifie sa parure
Peintures de l'église Saint-Vincent-de-Paul. à Paris.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,
Pour accourir au cri de votre grâce,
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,
Pour les reproches de la Pénitence,
Voici ma voix, bruit maussade et menteur.

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,
Pour être éteints aux pleurs de la prière,
Voici mes yeux, luminaires d'erreur.

Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon,
Quel est le puits de mon ingratitude,
Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon,

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,
Hélas! ce noir abîme de mon crime,
Dieu de terreur et Dieu de sainteté,

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela.

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Sagesse, II. Albert Messein, édit.

ABBÉ JOSEPH ROUX (1834-1905).

Pensées diverses.

« Aimons-nous les uns les autres... » A cause du prochain ? Il est si peu aimable ! A cause de nous? Nous sommes si peu aimants ! A cause de Dieu, seul aimable, seul aimant.

Ayez des amis, non pour recevoir, mais pour donner.

Combien aiment Dieu, si fort, si fort, qu'ils n'en peuvent aimer le prochain.

Se figurer connaître l'amour, quand ce n'est pas Dieu, qu'on

Photo Martin Sabon.

Le Lavement des Pieds.

Rétable en pierre de l'église Saint-Nicolas à Troyes.

aime, c'est prendre cette petite flaque d'eau trouble pour la grande mer aux vagues d'azur.

Aimons Dieu, non pas autant qu'il le mérite, nous ne le pouvons; mais autant que nous le pouvons, il le mérite.

Dieu nous endure quand nous l'offensons ; endurons-le quand il nous éprouve : l'endurance est un des noms de l'amour.

Le bon Dieu n'est pas fier. Quand le monde ne veut pas ou ne

veut plus d'une beauté, d'une gloire ou d'une grandeur, d'une âme, lui la réclame et la prend.

Ne nous prodiguons qu'à Dieu seul.

« ... Dilexi nimis » (Ps.) Aimons trop, afin d'aimer comme Dieu aime.

Pensées. Librairie Alphonse Lemerre et fils, édit.

Photo Neurdein.

Carpeaux. — LA COMPASSION DE LA VIERGE.
Musée de Sculpture comparée du Trocadéro.

PÈRE MONSABRÉ

(1827-1907).

L'amour compatissant de Marie.

« O Croix! arbre superbe, laisse fléchir tes rameaux et donne un peu de repos aux muscles que tu déchires. Amollis cette rigueur barbare que tu as reçue de la nature, et sois plus douce aux membres étendus du Roi des rois[1]. »

N'est-ce pas ce que disent vos yeux pleins de larmes et votre cœur blessé, sainte Mère qui contemplez le Christ mourant, votre cher Fils? S'il n'eût tenu qu'à votre amour, vous seriez à sa place sur le gibet où il expire; mais

[1] Flecte ramos, arbor alta,
Tensa laxa viscera;
Et rigor lentescat ille
Quem dedit nativitas,
Et superni membra Regis
Tende miti stipite.
(*Hymne de la Passion :* Pange lingua, etc.).

l'inexorable justice du Père céleste vous refuse la consolation de mourir pour votre bien-aimé. Vous n'avez à lui offrir que votre douloureuse compassion, où se dépensent toute la tendresse et toute la générosité de votre cœur maternel.

Vous souffrez avec Jésus. Chacun des maux qu'il endure vous transperce comme un glaive. Debout au pied de la croix vous

Photo Braun et Cie.

Titien. — La compassion de la Vierge.
Musée du Prado, à Madrid.

attendez, avec une inexprimable angoisse, la mort qui s'avance, et qui va vous séparer du plus aimable et du plus aimé des fils.

Pas un murmure, pas un reproche dans votre âme gémissante et désolée. En souffrant avec Jésus, vous souffrez comme lui. Son sacrifice et le vôtre ne font qu'un, et l'efficacité de vos communes douleurs s'étend à tous les pécheurs qui doivent profiter du bienfait de la rédemption.

Mère douloureuse, je vois et je comprends. Vous m'enseignez à

compatir aux souffrances de mon Sauveur. Quand je contemple la croix, mon cœur s'émeut et mes yeux pleurent ; j'accuse la malice des hommes et les rigueurs du ciel. Mais est-il bien profond, le sentiment que j'éprouve ? Ma douleur n'est-elle pas plutôt une faiblesse qu'une vertu ? Non, je ne sais pas souffrir avec Jésus, je ne sais pas souffrir pour Jésus.

Pourquoi suis-je si faible, si languissant, si abattu, si préoccupé de moi-même, lorsque Dieu m'envoie une croix ? Je devrais comme vous, sainte Mère, m'oublier moi-même pour ne penser qu'à Jésus, unir ma croix à la sienne et épouser toutes ses intentions miséricordieuses : voilà la véritable compassion !

Christ bien-aimé, faites-la germer dans mon cœur. Purifiez, perfectionnez mon amour, et donnez-moi le saint désir de souffrir avec vous et comme vous. Avec vous, en unissant aux souffrances de votre crucifiement tous les chagrins et tous les maux qu'il plaira à Dieu de m'envoyer. Comme vous, en me résignant silencieusement aux coups du ciel, et en offrant mes douleurs à Dieu pour l'expiation du péché et pour la rédemption des âmes.

Amour, unis-moi à Jésus crucifié ! Amour, immole-moi près de lui ! Amour fait entrer mes souffrances dans l'œuvre de la Rédemption ! Dussé-je passer par tous les martyres, que je serais heureux si je pouvais sauver une seule âme de la mort éternelle !

Méditations sur le Rosaire.
Edit. de l'Année dominicaine.

Mgr D'HULST (1841-1896).

Le travail par amour.

Quand le Seigneur, après avoir pour ainsi dire préludé aux manifestations de sa puissance et de sa sagesse par les œuvres inférieures de la Création, voulut résumer tous ses ouvrages dans le chef-d'œuvre final, et fit l'homme, il le fit à sa ressemblance.

La ressemblance de Dieu se trouve en l'homme, non seulement dans ses facultés sublimes de l'intelligence et de la volonté, qui portent l'empreinte de la Trinité adorable, et rendent l'homme

capable d'atteindre le vrai par la pensée et le bien par l'amour, mais encore en cette puissance d'activité et de production qui a nom le travail. Le travail, instrument de conquête ! le travail symbole de la royauté de l'homme dans le monde, de cette royauté subordonnée sans doute à celle de Dieu, mais légitime par cela même que Dieu en a établi le titre.

Fritz von Uhde. — JÉSUS CHEZ LES TRAVAILLEURS.
Musée du Luxembourg.

A l'origine du monde, quand l'homme est innocent, qu'il n'a pas encore défiguré en lui la ressemblance divine, on peut suivre de très près le parallèle.

Dieu est souverainement libre dans son action ; où serait la force qui viendrait le contraindre, puisque rien ne se fait en dehors de lui ?

Dieu fait facilement tout ce qu'il opère : où serait l'obstacle qui l'arrêterait ?

Dieu donne la fécondité à toutes ses œuvres, car ses paroles sont autant de créations : « Dixit et facta sunt. »

Et si vous regardez le travail de l'homme innocent, tel que Dieu l'avait fait à sa ressemblance, vous y voyez les trois qualités du travail divin: la liberté, la facilité et la fécondité.

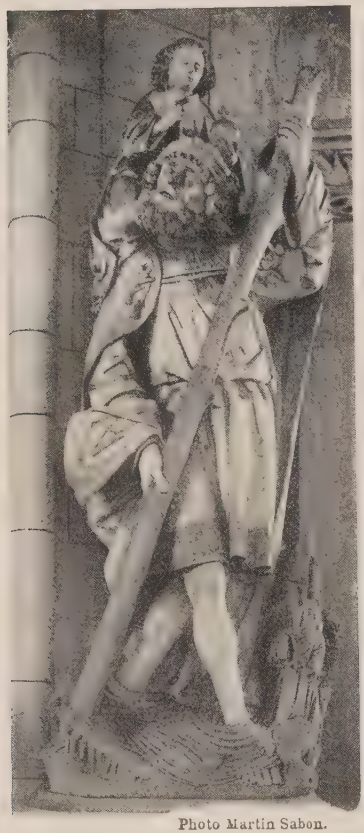


Photo Martin Sabon.

Ecole française du XVI^e siècle.
SAINT CHRISTOPHE.
Eglise Notre-Dame de Verneuil.

Saint Christophe, passeur volontaire, est récompensé de son travail charitable par la grâce qui lui est faite de passer l'Enfant Dieu.

L'homme innocent, sans doute, devra travailler, c'est pour lui une loi morale. Dieu lui a donné le Paradis pour le cultiver : « ut operaretur eum. »

Il travaillera, parce que c'est le devoir ; mais ce devoir, il l'accomplira librement, et n'obéira en l'accomplissant qu'à la voix de sa conscience, et non pas à la loi impérieuse et tyrannique du besoin.

Il ne se trouvera point placé dans l'alternative où est tombée l'humanité, héritière non plus de son innocence et de ses privilèges, mais de son péché et de sa condamnation : l'alternative entre le travail avec ses peines ou la pauvreté avec ses souffrances.

Non, non. La condition du premier homme était plus libre que cela. Il travaillera, parce que Dieu le veut, parce qu'il comprend l'honneur et la dignité du travail. Mais il n'aura pas, au bout de l'oisiveté possible, la sanction de la mort Il travaillera, mais la sueur ne ruissellera pas sur son front ; avec peu d'efforts, il produira de grands résultats. Il travaillera, mais la terre ne sera point stérile, elle s'empressera de répondre à l'action de son maître et de son roi par la manifestation de sa fécondité.

Le péché intervient ; il bouleverse, il détruit l'harmonie dont Dieu était l'auteur ; et parce que l'homme n'a pas su respecter la hiérarchie des puissances, parce qu'il a substitué sa raison à la volonté divine, sa volonté à sa raison, et ses sens à sa volonté, il sentira le poids du travail, et le travail demeurant sa loi deviendra son esclavage.

Le travail ne sera plus libre, il s'imposera avec la force d'une inévitable nécessité. Le travail ne sera plus léger ; il sera un fardeau accablant sur les épaules de l'humanité : « In sudore vultus tui vesce-

Photo Sicard.

LE PORTEMENT DE CROIX (XVI[e] siècle).
Fresque de Notre-Dame de Chauvigny.
La foule qui aide a porter la croix figure l'Humanité associée à l'œuvre du Christ.

ris pane », et avec beaucoup d'efforts, il produira peu de fruits ; car la terre a été maudite en face du travail de l'homme : « maledicta terra in opere tuo ».

Sans doute elle sait encore produire d'elle-même et montrer une magnifique fécondité, quand l'homme est absent ; mais à lui elle n'apporte plus que des ronces et des épines : « Spinas et tribulos germinabit tibi ».

L'homme se débat sous la loi du travail qui l'étreint ; c'est une nécessité à laquelle il ne peut se soustraire ; et il y obéit en murmurant, jusqu'à ce que le Seigneur, abaissant un regard de miséricorde et de pitié sur cette humanité qu'il avait condamnée, prenne le parti de la relever et de l'affranchir.

Mais en même temps, le Seigneur adopte, pour l'exécution de son dessein rédempteur, des procédés déconcertants pour la sagesse humaine. Cette humanité gémit sous le fardeau d'un labeur ingénieux, pénible et stérile, et Dieu viendra à elle, il prendra sa ressemblance et se revêtira de sa nature. Ce sera sans doute pour l'affranchir, mais il commencera par se placer lui-même dans la condition apparente des esclaves.

Il sera homme, mortel, passible, que dis-je? il sera un homme de travail et de labeur. Ce n'est point assez, et alors qu'il y a dans le monde différentes sortes de labeurs, toutes pénibles, mais inégalement honorées, il choisira la plus humble, la plus méprisée, la plus obscure, la plus rigoureuse. Il sera ouvrier de l'atelier, et il le sera pendant trente ans. Lui qui vient apporter la doctrine du salut, il consacrera les trois dernières années de sa vie à la prédication, et il en donnera trente à cette leçon muette qui apporte l'exemple d'une vie obscure et laborieuse.

Mais en faisant cela, le divin Sauveur montrera sa sagesse, il portera le remède là où est le mal, il guérira ce qui était une souffrance pour l'immense majorité des hommes, il apportera au travail cette régénération qui lui rendra, dans des conditions nouvelles, l'excellence qu'il avait perdue.

Ce Jésus qui travaille dans l'atelier de Nazareth n'obéit point à la nécessité, mais à la volonté de son Père et aux inspirations de son amour. Voici le travail devenu libre; désormais celui qui travaille avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ sera affranchi de la dure nécessité qui lui était imposée. Il travaille parce que Dieu le veut, et il rend volontaire ce qui était tout à l'heure nécessaire.

Quant aux deux autres qualités, sans doute on ne les voit pas reparaître dans le travail chrétien ; le chrétien, comme le païen, arrose de ses sueurs le champ qu'il cultive, et dispute à l'ingrate stérilité de la terre son pain de tous les jours.

Mais ne vous y trompez pas : la facilité qu'il rencontre n'est pas celle du Paradis, c'est une facilité d'une forme nouvelle : ce n'est pas celle qui nous dispense de sentir les peines, c'est celle qui nous les fait aimer, et comme dit l'incomparable saint Augustin : « Ubi amatur, non laboratur ; aut si laboratur, labor amatur ».

Voilà la facilité que le travail chrétien a retrouvée, et il l'a retrouvée au contact de l'amour rédempteur.

Quant à la fécondité, il n'est pas besoin que je vous la fasse connaître. Ce n'est plus la fécondité terrestre qui paie un petit effort par des fruits abondants, c'est une fécondité meilleure ; celle qui, dans l'effort le plus vulgaire et qui ne semble dirigé que pour des

Chartran. — Saint François au labour.
Palais des Beaux-Arts de la ville de Paris.

résultats immédiats, produit des fruits éternels ; en sorte que le travail chrétien, en même temps qu'il accomplit une œuvre visible, jette dans l'éternité le germe des récompenses qui ne fuiront jamais.

Voilà la fécondité supérieure que le travail consacré par Jésus-Christ a retrouvée et qu'il propose à ceux qui suivent la voie de l'Évangile.

Allocution pour l'Assemblée Générale de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers
Nouveaux Mélanges Oratoires, tome V. De Gigord, édit.

Photo Neurdein.

Andrea della Robbia. — LE SACREMENT DE L'AMOUR.
Tombeau de Guillaume Filliastre. Eglise Saint-Denis, à Saint-Omer.

GEORGES RODENBACH (1855-1898).

L'aumône eucharistique.

Le Banc de communion s'offre..
O blancheur et douceur de la nappe!
Mystiques agapes
Où le pain est toujours préparé pour les pauvres.

Pour les pauvres de tout bonheur,
Pour les âmes sans joie;
Car c'est surtout sur la misère du cœur
Que Jésus s'apitoie.

Et il vient donc, condescendant
A tout vœu qui vers lui s'élance;
L'hostie approche; il est dedans...
Et les encensoirs se balancent.

Douceur du Festin délectable
Parmi des parfums et des chants ;
Qu'elle est belle, la Sainte Table !
C'est une haie en fleur un matin de printemps.

La nappe est de la toile la plus fine ;
Les dentelles sont assorties ;

Photo Alinari.

Fra Angelico. — Le Banquet de l'Amour.
Fresque du couvent de San Marco, à Florence.

Tout est d'une douceur divine,
O layette de la naissance de l'Hostie !

Ah ! venez donc, tous les cœurs indigents,
Ceux qu'aucun amour n'a faits riches,
Ceux dont l'ennui s'afflige,
Un secours vous éclôt du ciboire d'argent.

Vous les pauvres, Jésus se donne !
Voyez, comme un écu, l'hostie
Avec son authentique effigie ;
Et c'est vraiment, dans les bouches, comme une aumône.

Le Miroir du ciel natal. (1898.) Eug. Fasquelle, édit.

CH. GUÉRIN (1873-1907).

Amour tardif.

Ce soir, mon Dieu, je viens pleurer, je viens prier
Et rompre sur ta croix les reins d'un ouvrier
Dont le labeur stérile a négligé ta gloire.
La nuit du monde autour de ton église est noire ;
Je viens puiser de l'huile à tes feux éternels,
Loin de la joie humaine et des hommes charnels.
Mon Dieu, je viens jeter à tes pieds cette vie,
Dont chaque jour d'un clou haineux te crucifie.
Je suis le plus méchant des mauvais serviteurs.
O Jésus qui prêchais la sagesse aux docteurs,
J'ai détourné le sens divin des paraboles ;
J'ai, d'un grain vil, semé le champ de tes paroles.
Malheur à moi ! Car dans les vers que j'ai chantés
La prière se mêle au cri des voluptés.
J'ai baisé tes pieds nus comme une chair de femme
Et posé sur ton cœur ouvert un cœur infâme.
L'iniquité fut ma maîtresse. Et me voilà.
Tes yeux que le Péché de l'univers scella
Me brûlent de leurs pleurs de sang. Quoique tu l'aies
Senti mettre ses mains cruelles dans tes plaies,
O Seigneur, prends enfin en pitié ton enfant !
Son cœur, comme un vitrail qu'on étoile, se fend.
Sois-lui clément, permets le retour du prodigue ;
Rends l'eau du ciel à la citerne, et que la figue

Encor pèse aux rameaux du figuier desséché !
Ah ! ne le laisse pas mourir dans son péché,

Photo Neurdein.

Le Bon Pasteur.
Haut-relief de la voûte du Gros Horloge, à Rouen (XV^e siècle).

Cet errant qui s'enlace à ta croix et qui pleure,
Las d'avoir tant cherché l'amour qui seul demeure !

Le Semeur de cendres, LXXII. Mercure de France, édit.

JEAN AICARD (Né en 1848).

Puissance de la Charité.

Ne dis pas : Si je suis tout seul dans ce grand nombre,
Quel bien fera mon humble effort, mon pauvre amour ?

Car si chaque flambeau s'allume seul dans l'ombre,
Tous se trouvant brûler ensemble, il fera jour.

Si chaque homme s'attache à consoler un homme,
Tous donneront et tous recevront la pitié.

Photo Braun et Cie.

Ingres. — LA CHARITÉ.
Musée du Louvre.

Écris ton chiffre unique — et Dieu fera la somme :
C'est ainsi que mon pain sera multiplié.

Chaque jour est un jour utile, et le temps coule ;
Laisse ton siècle rire, incrédule et moqueur :
Un mot, un seul, suffit à guider une foule ;
Tous les cœurs grandiront nourris par mon seul cœur.

Jésus, XIX. Ernest Flammarion, édit

FRANCIS JAMMES (Né en 1868).

L'annonce de la vocation.

Tandis que rêve ainsi le noble patriarche,
Sa fille bien-aimée vers lui se met en marche.

Bida. — La Paix.
Tiré des Saints Evangiles. Hachette et Cie, édit.

Elle arrive sous l'arbre où l'ombre fait un rond,
Et sous la barbe vénérable met son front.

Ma fille, dit celui dont elle est née, tu pleures ?
Mon père, répond-elle, en effet; voici l'heure.

Ma fille, lui dit-il, de quoi veux-tu parler ?
Mon père, répond-elle, il me faut m'en aller.

Ma fille, lui dit-il, tu vas là-bas sans doute ?
Mon père, répond-elle, il est une autre route.

Ma fille, lui dit-il, quelle route veux-tu ?
Mon père, répond-elle, où marche la vertu.

Ma fille, lui dit-il, n'est-ce point ma demeure ?
Mon père, répond-elle, il est vrai ; mais tu pleures...

Ma fille, lui dit-il, penses-tu trouver mieux ?
Mon père, répond-elle, il faut que j'aille à Dieu.

Ma fille, lui dit-il, mes champs sont-ils stériles ?
Mon père, répond-elle, ils rendent cent pour mille.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mon froment ?
Mon père, répond-elle, il sert au Sacrement.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mes abeilles ?
Mon père, répond-elle, aux cierges elles veillent.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mes doux fruits ?
Mon père, répond-elle, en croix ils ont mûri.

Leurs sanglots ineffablement se répondirent
Comme les vers sacrés qui montent de deux lyres.

Elle avait à sa mère, à la mort de l'aïeul,
Confié qu'on la mettrait toute vive au linceul.

Et voici maintenant que ses mains desserrées
L'attestaient à celui qui l'avait engendrée.

Et lui, faisant un geste auguste et protecteur,
Semblait tendre un abri sur ce sol de douceur.

Il se laissa tomber à genoux, et la terre
Supporta le martyre et la gloire d'un père.

Tel Abraham devant le bûcher d'Isaac,
Son sang tumultueux battait comme un ressac.

Il sentit s'émouvoir les récoltes promises
Où le Seigneur d'Élie passait comme une brise.

Il releva le front vers l'oiseau de son nid
Et s'écria : Que l'Eternel Dieu soit béni !

Les Georgiques chrétiennes. Chant. v. Mercure de France, édit.

Photo Alinari

Giovanni della Robbia. — Les œuvres de miséricorde.
Bas-relief à l'Hôpital du « Ceppo » à Pistoie.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Amiens (Cathédrale d'). — Sacrifice d'Abraham (Miséricorde de stalle) . . . 5
Amiens (Cathédrale). — Médaillon de la porte du Sauveur. 17
Angel (Fr.). — Jacqueline de Settessoli. 44
Angelico (Fra). — L'hospitalité (San Marco à Florence) 12
Angelico (Fra). — Le Christ déclarant son amour aux hommes (San Marco, à Florence). 36
Angelico (Fra). — Saint Laurent distribue en aumônes les trésors de l'Église (Chapelle de Nicolas V au Vatican) 43
Angelico (Fr.). — Ange célébrant l'amour divin (Galerie des offices à Florence) 57-58
Angelico (Fra). — Saint François, saint Dominique, saint Augustin et saint Ambroise s'unissant à la mort du Christ (San Marco à Florence). 67
Angelico (Fra). — Le tombeau du Christ appelle l'amour (Pinacothèque de Munich) 143
Angelico (Fra). — Le banquet de l'amour (San Marco, Florence) 177
Anonyme français, xv[e] siècle. — Les dix mille martyrs de la légion thébaine (Heures d'Anne de Bretagne) 38
Anonyme français, xv[e] siècle. — « L'éminente dignité des Pauvres » (Bibliothèque Nationale) 50
Anonyme français, xv[e] siècle. — L'avarice (Art de bien vivre et de bien mourir) 54

[1] Pour faciliter les recherches, cette table est dressée par ordre alphabétique. Les œuvres qui n'ont pas de nom d'auteurs sont classées selon l'endroit où elles se trouvent quand il s'agit de peinture ou de sculpture monumentale. Dans les autres cas, elles sont classées par siècles et par écoles au mot *anonyme*.

Anonyme français, XV^e siècle. — Sainte Marthe délivrant du monstre la ville de Tarascon (Musée de Château-Gontier) 121
Anonyme français, XVI^e siècle. — Le bon Samaritain (Vitrail du Louvre) . 33
Anonyme français, XVI^e siècle. — La Charité (Cathédrale de Rouen) 106
Anonyme français, XVI^e siècle. — Un roi de France part pour la croisade (Musée du Louvre) 138
Anonyme de l'école bourguignonne. — Saint Etienne portant les pierres qui ont servi à le lapider (Musée du Louvre) 86
Anonyme français, XVII^e siècle. — Martyre de saint Sébastien (Ivoire du musée de Sens) 39
Anonyme, XV^e siècle. — Sainte Marthe (Eglise de la Madeleine, Troyes) . . 160
Anonyme école allemande, XV^e siècle. — Saint Martin partage son manteau (Eglise de La Fère-en-Tardenois) 13
Anonyme allemand du XV^e siècle. — Le verger du paradis (Musée de Francfort) 164
Anonyme école de Cologne. — L'amour compatissant (Musée du Louvre). 100
Anonyme italien du III^e siècle. — Le Bon Pasteur (Musée du Latran à Rome) 68
Anonyme italien du IV^e siècle. — Le bon pasteur au milieu des apôtres (Musée du Latran, à Rome) 1
Aubert (Joseph). — Tobie ensevelit les mort pendant la nuit 19
Bartolommeo (Fra). — Les disciples d'Emmaüs invitent Jésus à leur repas (San Marco, Florence) 141
Besson (Père). — Saint Dominique adolescent (Sainte Sabine, à Rome). . . 153
Bida. — La paix (Tiré des saints Evangiles) 181
Bonnat (Léon). — Saint Vincent de Paul rachète des galériens (Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris) 109
Borel (Paul). — Tobie guérissant la cécité de son père 28
Botticelli. — Un pape martyr (Chapelle Sixtine à Rome) 77
Bouet (Honoré). — L'arbre des Batailles (Miniature de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles) 96
Bouguereau. — Le triomphe du Martyre (Musée du Luxembourg) 41
Burnand (Eug.). — Le Mauvais Riche (Extrait des Paraboles) 49
Carpeaux. — Compassion de la Vierge (Trocadéro) 168
Carrière (Eugène). — Le Christ en croix (Musée du Luxembourg) 70
Cazes (Romain). — La Charité 90
Chartran. — Saint François au labour (Palais des Beaux-Arts, Paris) . . . 175
Chauvigny (Eglise Notre-Dame). — Le portement de croix (fresque). . . . 173
Cordonnier. — La pitié (Musée du Luxembourg) 26
Dagnan-Bouveret. — L'amour du Christ. 112
Della Robbia (Giovanni). — Les œuvres de miséricorde (Pistoie) 15
Della Robbia (Andrea). — Enfants décorant la façade de l'hospice des enfants trouvés (Florence) 103

Della Robbia (Andrea). — Le baiser de saint Dominique et de saint François (Florence) 146
Della Robbia (Andrea). — Le sacrement de l'amour (Eglise Saint-Denis, à Saint-Omer) 176
Della Robbia (Giovanni). — Les œuvres de miséricorde (Pistoia). 183
Denis (Maurice). — Saint François au milieu de la nature (Frontispice des Fioretti) 61
Denis (Maurice). — Saint François explique à frère Léon en quoi consiste la joie parfaite (Illustration des Fioretti). 65
Desvallières (Georges). — La sainte charité 27
Desvallières (Georges). — Jeanne d'Arc guérit une enfant 154
Desvallières (Georges). — Le Christ déclarant son amour aux hommes. . . 157
Dubois (Paul). — La Charité (Monument de Lamoricière, à Nantes) 145
Durer (Albert). — L'amour du Christ souffrant (Gravure sur cuivre) 69
Durer (Albert). — L'amour pénitent. 115
Durer (Albert). — Saint Christophe 140
Falguière. — Tarcisius, martyr de l'Eucharistie (Musée du Luxembourg) . . 66
Flandrin (Hippolyte). — Cortège des Vierges martyres (Eglise de saint Vincent de Paul, à Paris) 80
Flandrin (Hippolyte). — Groupes de saintes célèbres par leur charité (Eglise Saint-Vincent de Paul, Paris). 125
Flandrin (Hippolyte). — Sainte Thaïs (Eglise Saint Vincent de Paul, Paris) 165
Flandrin (Paul-Hippolyte). — Jésus pleure sur la ville 82
Florence (Loggia dei Lanzi). — La Charité 76
Francke (Maître). — Le Christ montrant son amour aux hommes (Musée de Hambourg) 98
Friant. — La Toussaint (Musée du Luxembourg) 6
Gassicourt (Eglise de). — Le monde mangé par les rats (Miséricorde de stalle) 56
Ghirlandaio (Dominique). — Martyre de saint Pierre de Vérone (S. M. Novella à Florence) 84
Giotto. — Sainte Elisabeth de Hongrie (Santa Croce, Florence) 20
Giotto. — L'Envie (Chapelle de l'Arena, Padoue). 25
Giotto. — Le Christ lavant les pieds à ses disciples (Chapelle de l'Arena, à Padoue) 34
Giotto. — Saint François fraternise avec les oiseaux (Eglise supérieure d'Assise) 62
Giotto. — La Charité (Chapelle de l'Arena à Padoue). 72
Gisors (Eglise de). — La Charité 16
Gois (Etienne). — La charité de saint Nicolas (Cathédrale de Sens). . . . 133
Hermand (Joseph). — La Charité (Musée de sculpture du palais synodal, Sens). 123

Holbein (Hans). — Sainte Elisabeth de Hongrie soignant les pauvres (Eglise Saint-Sébastien, Munich) 149
Ingres. — La Charité (Musée du Louvre) 180
Joannès (Vincent). — Les fiancées du Christ 159
Liberale da Verona. — La parabole de la paille et de la poutre (Bibliothèque Piccolomini, à Sienne) 29
Liberale da Verona. — Saint Martin partage son manteau (Bibliotheque Piccolomini) 120
Lyon (Cathédrale de). — La Charité (Vitrail) 3
Lyon (Cathédrale de). — Vitrail du XIIIe siecle. 94
Maderna. — Sainte Cécile (Eglise de sainte Cécile au Trastevere) 162
Mantes (Eglise Notre-Dame). — Une princesse donatrice 92
Mans (Cathédrale du). — Les sept dons du Saint-Esprit (Vitrail). 21
Melozzo de Forli. — Ange chantant (Rome) 186
Mino de Fiesole. — La Charité (Saint-Pierre de Rome). 47
Moreau (Gustave). — Sainte Elisabeth et le miracle des roses (Musée Gustave Moreau, Paris) 118
Moreau (Gustave). — Le Christ sauveur (Collection Antony Roux) 129
Moreau-Nélaton (Etienne). — « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. » 31
Munger. — Marthe et Marie au chevet de Lazare (Vitrail). 45
Murillo. — Le Christ embrassant saint François (Musée de Séville) 101
Murillo. — Sainte Elisabeth panse les teigneux (Académie san Fernando, Madrid). 127
Nuremberg. — Vierge dite « La Prieuse ». 52
Paris (Notre-Dame). — La Charité et l'Avarice 131
Pisano (Andréa). — La Charité (Baptistère de Florence) 24
Pise (Eglise Saint-Martin). — Saint Martin partage son manteau avec un pauvre (Bas-relief) 7
Previati (Gaëtano). — Jésus est mis au tombeau. 113
Puvis de Chavannes. — Sainte Geneviève veillant sur Paris (Panthéon) . . 156
Puvis de Chavannes. — La Charité. 187
Puy (Cathédrale du). — Saint Etienne, martyr 37
Raphaël. — La Charité (Pinacothèque du Vatican). 117
Rembrandt. — Le Christ guérissant les malades (eau-forte) (Bibliothèque Nationale) 89
Rembrandt. — Le bon Samaritain (Musée du Louvre) 152
Rodin. — Les bourgeois de Calais (Monument à Calais). 155
Rouen (Grosse Horloge). — Le bon Pasteur. 179
Saint-Denis (Abbaye). — Médaillon de vitrail 9
Saint-Denis (Abbaye). — La Charité 11
Saint-Gaudens (Aug.). — Amor, Caritas (Musée du Luxembourg). 74
Sarto (Andrea del). — Saint Jacques et les petits enfants (Offices, Florence. 99

Sodoma (Le). — Saint Sébastien (détail) (Galerie des offices, Florence). . . 87
Sodoma (Le). — Défaillance d'amour de sainte Catherine (Eglise Saint-Dominique, à Sienne) 103
Sonnette (Georges). La Madeleine (Saint sépulcre de Tonnerre) 147
Tissot. — Le Sacré Cœur (Tiré des saints Evangiles) 105
Titien. — La charité de saint Jean l'aumônier (Eglise San Giovanni Elemosinario, Venise) 132
Titien. — La compassion de la Vierge (Musée du Prado, Madrid) 169
Troyes (Cathédrale). — Les Noces de Cana (vitrail) 136
Troyes (Eglise Saint-Nicolas). — Le lavement des pieds (retable). 167
Uhde (Fritz von) — Jésus chez les travailleurs (Musée du Luxembourg) . . 171
Verneuil (Eglise Notre-Dame). — Saint Christophe 172
Villard de Honnecourt. — Pélican 190

Photo Alinari.

Melozzo de Forli. — Un ange célébrant l'amour divin.
Salle capitulaire de Saint-Pierre, à Rome.

Photo Durand-Ruel.

Puvis de Chavannes. — La Charité.

TABLE DES ÉCRIVAINS

Aicard (Jean) (né en 1848). — Puissance de la Charité (*Jésus*) 189

Albert le Grand (1193-1280). — De l'efficacité de l'amour de Dieu ou de la Charité (*De l'union avec Dieu*) 71

Ambroise (Saint) (340-397). — Objurgations aux mauvais riches (*Livre de Naboth*) 47

Ancien Testament. 23

Anonyme du IIe siècle (Peut-être saint Irénée). — Les premiers martyrs des Gaules (*Extrait des œuvres d'Eusèbe*) 35

Augustin (Saint) (354-430). — Ce que c'est qu'aimer Dieu (*Confessions*). . . 51

Bernard (Saint) (1091-1153). — Le Cantique des cantiques, ou l'amour du divin Époux et de l'âme, son épouse (*Cantique*) 57

Bonaventure (Saint) (1221-1274). — Extraits des Pères de l'Église (*Œuvre de saint Bonaventure, Le Carquois*) 75

Bossuet (1627-1704). — Le grand commandement de la loi (*Méditations sur l'Evangile* 116

Bossuet. — Second commandement semblable au premier : l'amour du prochain (*Méditations sur l'Evangile*) 119

Bourdaloue (1632-1704). — Toutes les vertus incluses dans l'amour (*Carême*). 126

Catherine de Sienne (Sainte) (1347-1380). — Lettre à Raymond de Capoue, son confesseur (*Lettres de sainte Catherine*). 84

Catherine de Sienne (Sainte). — La Providence force les hommes à l'amour (*Dialogue CXLVIII*) 88

Chateaubriand (1768-1848). — La charité du missionnaire (*Génie du Christianisme*) 137

Chrysostome (Saint Jean) (347-407). — Les mauvais riches (*Sermon sur l'épître aux romains*) 53

Cyprien (Saint) (Martyr en 258). — De l'aumône (*Traité VIII*e) 42

Dante (1265-1321). — La prière des âmes pour la terre et la prière de la terre pour les âmes (*La Divine Comédie. Le Purgatoire*) 79

François de Sales (Saint) (1567-1622). — De la condoléance et complaisance de l'amour en la passion de Notre-Seigneur (*Traité de l'amour de Dieu*) 100

François de Sales (Saint). — De la convenance qui est entre Dieu et l'homme (*Traité de l'amour de Dieu*) 104

François d'Assise (Saint) (1182-1226). — L'amour de Dieu s'étend à toutes ses créatures (*les Fioretti, Cantique du soleil*) 60

François d'Assise (Saint). — Comment saint François, cheminant avec le frère Léon, lui exposa en quoi consiste vraiment la joie parfaite (*Les Fioretti*) 63

Gratry (Père) (1805-1872). — L'Église est un foyer de charité (*Méditations inédites*) 151

Gringoire (Pierre) (1475-vers 1538). — Le pardon nécessaire (*Les folles entreprises*) 95

Guérin (Charles) (1873-1907). — Amour tardif (*Le semeur de cendres*). . 178

Hugo (Victor) (1802-1885). — Pour les pauvres (*Les feuilles d'automne*). . 148

Hulst (Mgr) (1841-1896). — Le travail par amour (*Nouveaux mélanges oratoires*) 170

Jacopone de Todi (1230-1306). — Le Christ en quête de l'âme errante (*Poesie spirituali*) 68

Jacopone de Todi. — Élans d'amours (*Poesie spirituali*). 70

Jammes (Francis) (né en 1868). — L'Annonce de la vocation (*Les Géorgiques chrétiennes*). 181

Jean de la Croix (Saint) (1542-1591). — Le Berger blessé d'amour (*Vie et œuvre de saint Jean de la Croix*) 97

Joubert (1754-1824). — Pensées diverses. 135

Lacordaire (1802-1861). — Amour de Jésus-Christ (*Conférences de Notre-Dame*) 143

LACORDAIRE. — La force persuasive de la charité (*Conférences de Notre-Dame*). 145
LACORDAIRE. — La charité mère de l'amitié (*Vie de sainte Madeleine*). . . 146
LAMENNAIS (1782-1854). — La charité complément nécessaire de la justice (*Le livre du peuple*). 139
Liturgie de saint Marc (La) (IVe siècle). — La prière pour tous. 44
Livre de l'internelle consolacion (XVe siècle). — Du merveilleux effet de l'amour de Dieu en nous. 91
MASSILLON (1663-1742). — Les prétextes opposés à l'aumône *Sur l'aumône*). 130
MONSABRÉ (Père) (1827-1907). — L'amour compatissant de Marie (*Méditation sur le rosaire*) 168
MONTALEMBERT (1810-1870). — Les fiancées du Christ (*Les moines d'Occident*). 158
Nouveau Testament. 27
PASCAL (1623-1662). — Le Mystère de Jésus. 111
RACINE (JEAN) (1639-1699). — Hymne à la charité (*Cantique spirituel*). . . 122
RODENBACH (GEORGES) (1855-1898). — L'aumône eucharistique (*Le miroir du ciel natal*) 176
ROUX (Abbé JOSEPH) (1834-1905). — Pensées diverses 166
SUSO (HENRI) (1295-1366). — L'ingratitude des hommes à l'égard de l'amour de Dieu (*livre de la Sagesse éternelle*) 81
THÉRÈSE (SAINTE) (1515-1582). — L'amour de Dieu cherche le partage (*Exclamation II*). 98
THOMAS D'AQUIN (SAINT) (1226-1274). — Prière que saint Thomas récitait tous les jours au pied du Crucifix (*Recueil des prières de saint Thomas*) . 73
VERLAINE (PAUL) (1844-1896). — Humble charité (*Sagesse*). 163
VINCENT DE PAUL (SAINT) (1576-1660). — Les enfants trouvés (*Vie de saint Vincent de Paul*) 107

LE PÉLICAN SYMBOLE DE LA CHARITÉ.
Extrait de l'album de Villard de Honnecourt (XIIIe siècle). Bibliothèque Nationale.

235.4
SE68
3343

(Antonin Gilbert, 1893)

SERTILLANGES, A.D.

AUTHOR La Charite Anthologies Illust.

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
SEP 2	Allnutt 126	JAN 4
Jan 10	Allnutt 126	FEB 10
		NOV

3343